Irénikon

TOME VI

1929 Novembre-Décembre.

5.-6.

IEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

IRÉNIKON

REVUE DES BÉNÉDICTINS D'AMAY-SUR-MEUSE (BELG.

(Œuvre Monastique Russe des Bénédictins en Belgique).

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

PRIX D'ABONNEMENT

Belgique : 40 fr. (*Le numéro :* **8 fr.**)
Pays étrangers : 12 belgas (» » : **2 belgas.**)

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Irénikon, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique.

Compte chèques postaux : Bruxelles, 161.209.

L'année 1929 d'Irénikon (Revue et Collection fusionnées) constitue le TOME VI de la série.

Les cinq premiers volumes se répartissent comme suit :

TOME I. — Irénikon-Revue, I. — 1926.
TOME II. — Irénikon-Collection, I. — 1927.
TOME III. — Irénikon-Revue, II. — 1927.
TOME IV. — Irénikon-Collection, II. — 1928.
TOME V. — Irénikon-Revue, III. — 1928.

La Collection complète des cinq volumes parus avant 1929 peut être obtenue au prix de 150 fr. pour la Belgique,
40 belgas pour l'Etranger.

Chaque volume à part : 30 fr. pour la Belgique ;
8 belgas pour l'Étranger.

Chaque numéro séparément : 3 fr. pour la Belgique ;
1 belga pour l'Étranger.

Irénikon

TOME VI

Nos 5-6. 1929. Novembre-Décembre.

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

SOMMAIRE

Imprimi potest.

Lovanii, 15 decembris 1929.
† BERNARDUS, Abb. Coadj.

Imprimatur.

Namurci, 17 decembris 1929.
J. LAMBOT, Can. cens. libr.

La Vie Monastique dans le Désert de Judée.

Les vastes solitudes de la Thébaïde sont pour nous tous la terre classique de l'antique monachisme oriental. Et de fait, ces légions de moines qui prenaient une part active à la vie de l'Église primitive peuplaient les déserts de Libye et les oasis de la Haute-Égypte. Le désert de Judée eut cependant, lui aussi, ses ascètes, aussi célèbres et, à certaines époques, aussi nombreux que ceux de la vallée du Nil ; à preuve, ces dix mille moines réunis à St-Étienne de Jérusalem pendant les luttes christologiques du Ve siècle. L'auteur de l'*Histoire lausiaque*, Palladius, qui a séjourné un certain temps à la grande laure de St-Sabas, non loin de la mer Morte, n'a pas manqué de faire connaître les monastères palestiniens (1).

Un séjour prolongé en Terre sainte m'a fourni l'occasion de parcourir le désert palestinien, de visiter les laures fa-

---

(1) Sur l'histoire des monastères palestiniens :

FÉDERLIN, supérieur de Ste-Anne de Jérusalem, nombreux articles très estimés parus dans *La Terre Sainte*, 1894, 1895, 1903.

S. VAILHÉ, A. A., excellentes études parues dans les *Échos d'Orient*, t. II, 1899 ; t. III, 1900 ; t. V, 1902, dans *Bessarione*, t. III, 1898 ; t. IV, 1899, et dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. III, 1898 ; t. IV, 1899 ; t. V, 1900.

GÉNIER, O. P., *Vie de saint Euthyme le Grand* (377-473). *Les moines et l'Église en Palestine au Ve siècle*. Paris, Lecoffre, 1909. Ouvrage très estimé que nous avons consulté de préférence.

Les sources les plus importantes :

Vita S. Euthymii publiée dans COTELIER, *Ecclesiae graecae monumenta*, t. IV, Paris, 1692. L'auteur, Cyrille de Scythopolis, moine de Palestine contemporain. Cfr. *P. G.*, t. 114, col. 1-783.

Les hagiographies de S. Chariton, de S. Théodose, de S. Sabas. Cfr *P. G.*, t. 114 et 115.

JEAN MOSCH, *Le Pré spirituel*, *P. G.*, t. 87. L'auteur a vécu dans les monastères de Palestine.

meuses dont quelques-unes sont encore debout, et de recueillir quelques renseignements qui intéresseront, je l'espère, nos lecteurs.

Le désert de Judée s'étend dans la partie orientale de la Palestine jusqu'aux rives du Jourdain et de la mer Morte, et couvre une superficie de 5.000 kil. carrés, quelque chose comme nos Flandres. La Palestine a la même superficie que la Belgique, environ 30.000 kil. carrés : elle ne compte que 800.000 habitants, le 10e de la population belge.

Le croirait-on ? Le désert commence aux portes de Jérusalem. Du sommet du mont des Oliviers, on découvre la vaste solitude montagneuse qui s'étend à l'infini et va s'infléchissant sur une inclinaison de plus de mille mètres jusqu'à la mer Morte, qu'on devine dans le lointain aux pieds des monts de Moab. C'est le désert, dans tout ce qu'il a d'austère, de majestueux, de sauvage, avec ses montagnes calcinées par un soleil tropical, ses ravins profonds, ses gorges sauvages : régions mystérieuses qui exercent toujours un invincible attrait sur les âmes éprises de solitude, d'austérité et de silence. Une seule route carrossable, longue de 40 Kil. et que les mandataires anglais ont singulièrement améliorée, traverse cette solitude et descend de Jérusalem à Jéricho, aujourd'hui modeste bourgade dans la plaine du Jourdain.

Mais le désert de Judée avait un attrait spécial auquel ni la vallée du Nil, ni le désert de Sinaï, ni le Mont-Athos ne pouvaient prétendre : je veux dire les souvenirs bibliques et évangéliques qui s'y rattachaient. S. Jean et Notre-Seigneur avaient donné ici même l'exemple de la retraite et de la pénitence : tous ces lieux étaient remplis des souvenirs du Maître. Et puis, Jérusalem, Bethléem, toute la Terre sainte, vers laquelle affluèrent les pèlerins à partir du IVe siècle, était proche. Aussi constate-t-on dans les laures palestiniennes un recrutement cosmopolite.

Du IIIe au Ve siècle, plus de trente monastères furent

fondés qui transformèrent ces lieux en une immense cité monastique. Après trois siècles de grande prospérité, beaucoup d'entre eux furent détruits lors des invasions perse et arabe du VIIe siècle : il n'en subsiste que des ruines ; une dizaine sont encore habités aujourd'hui. Nous les avons visités presque tous. L'accès en est très incommode : l'âne est la seule monture qui puisse suivre, à travers les montagnes et les précipices, les pistes pierreuses et mauvaises qui y mènent. C'est la solitude, que troublent à peine les campements de Bédouins, ces rois incontestés du désert. Les tentes sombres de ces derniers s'étagent sur les versants lointains où paissent d'immenses troupeaux de chameaux et de chèvres noires.

Je voudrais grouper ici les réflexions sur l'histoire du monachisme palestinien que suggère naturellement cette visite : Quelle place occupait la vie érémitique en Palestine ? Que penser des austérités effrayantes de ces monastères à l'époque de leur prospérité ? Quelle était la part qui y était faite à la vie intellectuelle et apostolique ? Voyons aujourd'hui la première question.

* * *

Les moines palestiniens étaient-ils anachorètes ou cénobites ? L'ascète vit-il en ermite dans la solitude de sa grotte isolée, ou bien devient-il membre d'une communauté organisée en permanence, d'un *coenobium* où toute sa vie s'écoule dans le commerce quotidien des Frères : *militans sub regula vel abbate,* comme dit S. Benoît ?

Faisons remarquer qu'il faut entendre ici la vie érémitique dans un sens assez large. Le solitaire ne tardait pas à attirer des disciples, et sa caverne, d'abord silencieuse, devenait bientôt une cellule-mère. Les disciples s'installaient dans les grottes du voisinage. Le groupement de ces ermitages dans un espace déterminé souvent assez étendu, s'appelait *laure* ou village monastique. Sauf donc pour

la direction spirituelle, l'ermite restait indépendant dans sa vie ordinaire, et en quelque sorte son propre supérieur. Le samedi soir, tous les disciples se réunissaient pour la vigile nocturne et la synaxe eucharistique du jour du Seigneur : c'était l'occasion pour les ermites de s'entretenir avec le père spirituel. La question concrète est donc celle-ci : En Palestine, y avait-il des *laures* ou des *couvents* ; les moines sont-ils ermites ou cénobites ?

Dans son *Étude sur le cénobitisme pakhômien* (1), Mgr Ladeuze a retracé l'évolution de la vie monastique en Égypte aux IVe et Ve siècles et exposé le passage de l'anachorétisme au cénobitisme sous l'action de Pakhôme et de Schenoudi. D'autre part, S. Benoît, après un essai personnel de vie érémitique qu'il a dû considérer plus tard comme une faute de jeunesse, organisa fortement le *coenobium* du Mont-Cassin qui devint pour tout l'Occident le modèle achevé et le type classique de la vie monastique ; au point que la laure resta inconnue chez nous. Sans condamner toute forme de vie érémitique, le législateur des moines d'Occident laisse assez entendre dès le premier chapitre de sa règle que cette forme de vie ascétique n'a pas ses faveurs : il ne lui fait d'ailleurs aucune place dans l'organisation de son monastère et il lui oppose le vœu de *conversatio morum*, c'est-à-dire le vœu de vivre en commun, qu'il exige de tous ses disciples.

Le désert de Judée ne connut pas cette évolution hâtive de l'Égypte et cet exclusivisme de l'Occident. Des *laures* et des *couvents* se fondèrent et se développèrent côte à côte, répondant ainsi aux différents attraits des âmes. Bien plus, les grands législateurs de la vie monastique palestinienne, les Euthyme, les Sabas, les Théodose considéraient que ces deux institutions se complétaient l'une l'autre et se rendaient de mutuels services.

---

(1) Paris, Fontemoing, 1898, in-8°, IX-390 pages.

Nous n'en donnerons comme exemple que la coexistence dans la même région du désert, à 10 kil. de distance, de la plus grande laure (*Mar Saba* = Laure de St-Sabas) et du plus grand couvent (*Deir Dousi* = Couvent St-Théodose, le Mont-Cassin palestinien), tous deux fondés au IVe siècle et qui subsistent encore aujourd'hui.

Il faut avoir visité Mar Saba pour comprendre la vie érémitique et la laure orientale. Une caverne inaccessible dans une région sauvage et solitaire, tel semble avoir été le cadre obligé de la vie érémitique primitive. Ce rêve se réalise pour tous les habitants de Mar Saba. Dans les replis les plus cachés du désert, à 20 kil. de Jérusalem, le torrent du Cédron s'est creusé en pleine roche une gorge étroite et profonde, un vrai gouffre. Dans les flancs du ravin, qui descendent à pic, des cavernes béantes et profondes, disséminées à différentes hauteurs tout le long des parois : c'est là que S. Sabas, vers 478, se choisit un ermitage.

Mais bientôt des disciples lui arrivèrent qui se fixent dans les cavernes du voisinage. A la longue, la laure s'organise : les grottes prennent aspect de cellules, grâce à des cloisons de maçonnerie percées d'une porte basse et d'une lucarne et appliquées devant l'ouverture des grottes ; elles sont jetées pêle-mêle sur toute la surface verticale du rocher.

On accroche aux anfractuosités de la roche des escaliers qui montent ou descendent en casse-cou et qui permettent aux solitaires hissés à des hauteurs inaccessibles d'atteindre à certains jours l'église et les lieux communs construits comme par prodige sur un mamelon qui surplombe le torrent. Et tout cela sur une longue étendue et au fur et à mesure des besoins : de là un dédale de corridors, d'escaliers, de terrasses à des hauteurs vertigineuses : en haut, en bas, en face, à côté, partout où la roche a pu être creusée. Et bien haut, sur les bords du plateau qui domine le torrent, des tours de guet et des bastions de défense qui protégeaient jadis les solitaires contre les incursions des Bédouins. Quand

la nature du terrain le permet, comme à la ravissante laure de Koziba, près de Jéricho, des murs de clôture barrent la vallée aux deux extrémités du domaine monastique : c'est la solitude et le silence complets. On comprend que les moines de Palestine se demandaient en s'abordant : « Quel torrent habitez-vous ? »

Un moine occidental, accoutumé à la symétrie toujours pareille de nos monastères avec leurs préaux rectangulaires, leurs cellules uniformes, leurs cloîtres en enfilade, est quelque peu dépaysé au premier abord et pourra s'inquiéter pour la régularité des mouvements et des défilés conventuels. Il se trouvera plus à l'aise à Deir Dousi. Bien qu'encore habité par quelques moines, une grande partie des constructions ont disparu. Mais il en reste assez pour reconstituer, à l'aide des données historiques qui ne manquent pas, le majestueux *coenobium* fondé par S. Théodose au IVe siècle.

S. Théodose était cénobite dans l'âme et s'établit vers 476 sur un sommet très élevé du désert dont le vaste plateau offrait une surface à souhait pour sa fondation monastique et un panorama merveilleux : l'on y découvre à la fois au sud-ouest Bethléem, au nord-ouest Jérusalem, et la mer Morte dans la direction de l'est. Une statistique du Ve siècle mentionne quatre cents moines à Deir Dousi. Des écoles, des ateliers, des hospices de pèlerins, une immense exploitation agricole, bref tout l'ensemble des installations qui entourent habituellement un grand monastère occidental.

Les recrues affluaient à Deir Dousi. S. Théodose se montrait exigeant pour l'admission. Une particularité : il avait statué de ne pas recevoir d'imberbes, car il lui déplaisait, dit son biographe, de voir ces figures efféminées parmi ses novices. Les postulants arrivaient de toutes les régions voisines : de Grèce, de Syrie, d'Arménie, de Thrace. Théodose fit construire quatre oratoires distincts où chacune de ces nationalités célébrait dans sa langue propre la synaxe eu-

charistique jusqu'au moment de l'oblation : à ce moment, tous se réunissaient à l'autel de S. Théodose dans l'oratoire grec. Il est regrettable que le chroniqueur contemporain n'entre pas dans plus de détails à ce sujet. Peut-être était-ce la coutume jadis, dans les centres cosmopolites comme Jérusalem, Rome, Constantinople, où se rencontraient des prêtres venus de toutes les parties du monde, de sauvegarder les exigences des différentes liturgies sans renoncer à l'acte si catholique et si traditionnel de la participation au même autel et à la même fraction du Pain. Sans doute chaque rite doit conserver sa pureté primitive et éviter toute promiscuité préjudiciable ; mais ce légitime souci ne doit pas dégénérer en puritanisme étroit qui condamnerait des Frères à ne jamais communier au même autel.

Telles sont les deux grandes institutions fondées en même temps, à quelques Kil. de distance, et si différentes dans leur organisation et leur genre de vie. Les deux saints fondateurs avaient entre eux des relations très étroites. « Pour ce qui est de la liberté dont ils usaient entre eux, dit Cyrille de Scythopolis, leur biographe (1), on raconte que S. Sabas avait accoutumé de dire au bienheureux Théodose : Seigneur abbé, au fait vous êtes l'higoumène des enfants, tandis que moi je suis l'higoumène des higoumènes, parce que chacun des miens étant un peu son maître, est l'higoumène de sa propre cellule.— Vous ne me blessez pas, répondait doucement Théodose, l'amitié sait trouver un charme à tout cela ».

Cette plaisanterie révèle l'idée que l'on se faisait à cette époque des deux institutions. Le moine, avant d'embrasser la vie solitaire, doit passer un temps assez long dans la vie cénobitique et s'y préparer par les observances de la vie commune et sous la direction d'un abbé, à affronter les austérités et l'isolement de la vie d'anachorète. Le monastère, en

(1) Cfr. Génier, *o. c.*, pp. 39-40.

théorie du moins, doit être comme le noviciat des ermites, la maison des imparfaits. De là cette expression : « higoumène des enfants » appliquée à S. Théodose. Nous disons : en théorie ; car l'histoire ne dit pas que les moines de Deir Dousi se préparassent à passer à Mar Saba, ou que S. Sabas exigeât un certificat de S. Théodose avant d'admettre un sujet dans son ermitage. Un fait cependant mérite d'être rapporté, que raconte Cyrille de Scythopolis : « Un jour, Sabas, cet athlète de la piété, allait de Jéricho au Jourdain en compagnie d'un de ses disciples. Vint à passer un groupe de personnes du siècle parmi lesquelles se trouvait une jeune fille fort élégante. Le saint, voulant sonder son disciple, lui dit : Qu'a donc cette jeune fille ? elle est borgne. — Non Père, répondit le Frère, elle a ses deux yeux. — Tu te trompes, elle est borgne. — Non, Père, elle a ses deux yeux et très jolis. — Mais comment peux-tu en être assuré ? — Parce que, Père, j'ai bien regardé et j'ai vu qu'elle a ses deux yeux. — Et que fais-tu des commandements des saints Livres : « Ne fixe pas tes regards sur elle, de crainte d'être captivé par ses yeux. » Sache que puisque tu ne gardes pas mieux tes yeux, tu ne demeureras plus en cellule près de moi. Et il le renvoya au couvent du Castellium » (1).

On le voit, la vie solitaire se conciliait parfaitement avec la vie cénobitique dans les monastères palestiniens. Saint Basile, du reste, avait prévu le cas. Lorsqu'un moine, après une longue pratique des vertus du cénobite, désirait vivre en solitaire, le supérieur pouvait, s'il le trouvait avancé en perfection, lui permettre de s'isoler dans quelqu'une des cellules séparées du couvent et réservées à ces pieux reclus. Toutefois, S. Basile n'admet la chose que comme exception : l'idéal de la vie monastique pour lui est le régime cénobitique.

C'était bien aussi l'idée de S. Benoît, comme il le dit au premier chapitre de sa règle : « La deuxième (espèce de

(1) Cfr. GÉNIER, *o. c.*, p. 12.

moines) est celle des anachorètes ou ermites : c'est-à-dire de ceux qui, n'étant plus dans la ferveur d'une conversion récente, mais ayant subi la longue épreuve du monastère, ont appris, avec l'aide de plusieurs, à combattre contre le diable ; lesquels aguerris dans les rangs de leurs frères pour les combats singuliers du désert, et assez fermes pour se passer de l'assistance d'autrui, sont devenus capables, moyennant le secours de Dieu, de soutenir avec leur seule main et leur seul bras, la lutte contre les vices de la chair et de l'esprit. »

Seulement, en pratique, comme nous l'avons dit plus haut, le législateur des moines d'Occident n'organise pas cette transition ; au contraire, et il achève ce même chapitre en disant : « Omettant donc les uns et les autres (différentes espèces de moines) occupons-nous avec l'aide du Seigneur, à régler la plus forte espèce des moines, celle des cénobites ».

Ce n'est que plus tard que les moines de S. Romuald et de S. Bruno firent une plus large part à la vie érémitique et organisèrent chez nous quelque chose de la laure orientale. Anciennement, le Droit canon, s'inspirant d'un esprit profondément traditionnel, consacrait cette hiérarchie entre la vie cénobitique et la vie érémitique que les législateurs monastiques viennent de nous rappeler, et autorisait sans dispense spéciale le passage d'un cénobite à la vie érémitique mitigée telle qu'on la trouve dans les chartreuses. Ces précieux vestiges ont disparu aujourd'hui. Les cisterciens, au contraire, ont restauré la conception rigoureuse de S. Benoît et supprimé la solitude relative de cellule que la tradition bénédictine avait introduite. Pour eux, plus encore que pour les bénédictins, s'applique l'adage occidental : *monachus est ens gregale sicut formix, apis aut grus.*

Tout cela, dans la pensée orientale, n'était pas simple observance ; et un moine me rappelait la doctrine des anciens Pères à ce sujet. L'effort du moine doit tendre à donner au regard de l'intelligence cette limpidité qui lui permettra

de contempler la gloire de Dieu. Or, il y a tout un travail ascétique préalable à cette contemplation : le moine doit purifier son cœur, lutter contre ses défauts, acquérir les vertus ; bref, il doit s'exercer ἐις τό πραχτικὸν, dans les vertus pratiques : c'est la vie active que l'on mène dans la vie cénobitique. Cette étape de la vie ascétique une fois parcourue, l'âme est préparée à la vie contemplative : εἰς τό θεωρητικὸν ; elle pourra se plonger dans cette lumière divine qui éclairera sa solitude et transformera sa pauvre grotte en un véritable paradis. Dans le *coenobium*, avec les soucis et les distractions inséparables de la vie de communauté, l'âme est incapable de vraie contemplation, selon la conception orientale ; il s'y établit un niveau ordinaire de vie chrétienne qui finit par régler uniformément l'ascèse de tous les cénobites. Les illuminations de la vie contemplative ne se trouvent que dans la solitude et les austérités du désert.

Tels sont les principes ascétiques qui justifient et nécessitent aux yeux des moines orientaux, et spécialement palestiniens, le maintien des deux formes de vie monastique. C'est une première caractéristique qui frappe le visiteur du désert de Judée. *(à suivre).*

DOM LAMBERT BEAUDUIN.

Jérusalem, mont des Oliviers, 15-XI-1929.

L'âme roumaine.

(Suite.) (1)

Pendant la guerre mondiale, les confesseurs catholiques qui se sont occupés des soldats roumains ont pu constater cette déférence que les Roumains portaient à tout prêtre ordonné qui pouvait les faire participer aux grâces des saints sacrements. Ceux qui considèrent cela comme preuve d'indifférence ne sont pas dans le vrai.

Le Roumain est pieux. On n'a jamais vu, en Roumanie, d'enterrement civil. Les protestants de Valachie ont été obligés d'orner leur église de l'icone de la Vierge, pour ne pas offenser la piété roumaine.

L'Assomption de Marie, ainsi que la naissance de Jésus et sa Passion, sont chantées par le peuple dans des vers émouvants et d'une orthodoxie si pure, qu'ils peuvent être adoptés par tout couvent catholique. Et puisque le mot *couvent* est sorti de notre plume, disons que l'Assomption de la Sainte Vierge est fêtée dans les grands couvents roumains tout aussi solennellement que l'enterrement du Christ le Vendredi Saint au soir.

Aux enfants on raconte des histoires du temps où le Bon Dieu visitait les hommes accompagné de St. Pierre, et des miracles de la Sainte Vierge.

Vasile Conta (2), Maiorescu (3), Coco Dumitrescu (4) ont

---

(1) Voir *Irénikon*, t. V, 1928, p. 10-17.

Cette seconde partie de l'article de M. Théodorian-Carada a déjà parue dans *Stoudion*, t. V, 1928, p. 137-145. La Rédaction de cette revue y a ajouté des notes qu'elle nous autorise gracieusement à reproduire ici. (N. D. L. R.)

(2) Vasile Conta (1846-1882), né à Ghindaoani (jud. Neamt), d'abord acteur pour gagner sa vie, put profiter d'une bourse et aller faire ses études de droit en Belgique. Professeur à l'Université de Iasi, puis député

prêché à l'Université une philosophie matérialiste, c'est vrai, comme il est aussi vrai que leurs successeurs ont continué ; mais la grande majorité du peuple roumain, l'immense majorité, a en horreur la philosophie matérialiste. Même ceux qui ont perdu la foi, comme Hăšdeu (1), Istrati (2) et autres, se disent spiritualistes quand ils ne donnent pas dans le spiritisme et la théosophie.

---

au Parlement, il prit part à la lutte antisémitique organisée à l'occasion du Congrès de Berlin. Devenu ministre des Cultes et de l'Instruction publique, il termina sa vie comme membre de la Cour de Cassation. Ses écrits, dont quelques-uns ont paru d'abord en français à Paris et à Bruxelles, roulent presque tous sur des questions de philosophie. — *Réd.*

(3) Titu Maiorescu (1840-1917), né à Craiova, mais d'un père transylvain qui a laissé un nom dans la politique nationale, fit ses études à Vienne, Berlin et Paris. Professeur, homme politique et ministre, il a eu une vie très remplie. Un de ses principaux mérites est d'avoir approuvé la fondation Hurmuzaki pour la publication des documents historiques roumains et de l'avoir fait subventionner par l'État. Ce fut lui aussi qui fit décider la restauration de la célèbre église de Curtea de Arges. En philosophie, il fut assez éclectique tout en s'attachant particulièrement à l'hégélianisme. Il prit une grande part à la fondation de la revue *Convorbiri. literare* et a beaucoup publié en littérature, philosophie, questions sociales, politique. — *Réd.*

(4) Constantin Dimitrescu-Iasi (1849-19..), né à Iasi. fit ses études philosophiques en Allemagne et enseigna aux Universités de Iasi et de Bucarest. Il est le fondateur de la *Revista pedagogica* (1890), et a été recteur de l'Université de Bucarest. — *Réd.*

(1) Bogdan Petriceicu-Hasdeu (1836-1907), né à Cristinesti en Bessarabie, élève de l'Université russe de Kharkov, fonda en 1859 à Iasi la première Revue historique roumaine et fut un peu plus tard l'un des introducteurs de l'usage des caractères latins pour écrire la langue roumaine. En 1869, il fonda un journal politique, *Traian*, bientôt suivi d'une publication périodique à caractère à la fois littéraire et scientifique, la *Columna lui Traian*. A la fois historien et philologue, son nom restera attaché à l'*Istoria critica a Romànilor*, qui n'embrasse en réalité que le XIVe siècle, et à l'*Etymologicum magnum Romaniae*, qu'il ne termina jamais. Comme littérateur, il a écrit beaucoup de poésies, de nouvelles, de pièces de théâtre. — *Réd.*

(2) Constantin Istrati (1850-19..), de Roman, d'abord médecin, puis chimiste, enfin ministre des Travaux publics. Il fut professeur de chimie organique à l'Université de Bucarest. — *Réd.*

Le Roumain n'est pas ce qu'on appelle un *gascon*, et il aime la vérité. Voilà pourquoi un poète et homme politique comme Démètre Bolintineanu (1), qui fut ministre des Affaires étrangères de Cuza, en publiant les souvenirs de ses voyages en Orient, ne se gêne pas pour dévoiler la supercherie de ce que l'on appelle à Jérusalem la Sainte Lumière, qu'il traite à juste titre de mystification (2). A cette occasion il parle avec respect du clergé latin de Palestine en le comparant avec le clergé grec, qu'il méprise. César Boliac (3) s'écriait avant lui dans une ode à la Roumanie : « Tu fis une faute unique en te séparant de Rome », et Maiorescu, en parlant de l'Union avec Rome, reconnaît qu'elle ne fut que dans l'avantage des Roumains.

Cet amour intensif de le vérité force Erbiceanu, professeur de droit canonique à la Faculté de Théologie orthodoxe, de raconter que le baptême par immersion complète fut introduit dans le Phanar au XVII[e] siècle pour rendre plus grande la distinction entre les Orientaux et les catholiques, et cela pour s'opposer au courant qui portait les

(1) Dimitrie Bolintineanu (1826-1872) était d'origine aromâne, c'est-à-dire macédonienne. Plusieurs fois ministre, il fonda l'Université de Bucarest (1864). Ce fut surtout un littérateur. Il avait beaucoup voyagé en Orient et à ce titre ses nombreux écrits offrent encore un certain intérêt. — *Réd.*

(2) Le feu sacré, que le patriarche grec prétend faire descendre du ciel le Samedi Saint dans le Saint Sépulcre. En réalité, il n'a jamais été produit que par le battement du briquet ou par le frottement d'une allumette. C'est une vieille superstition qui remonte au haut moyen âge, et qui n'a dû sa durée qu'au profit qu'en tiraient jusqu'à une époque très récente les moines grecs de la Confrérie du S[t]-Sépulcre, particulièrement auprès des simples pèlerins de la Russie. — *Réd.*

(3) César Boliac (1813-1880), né d'une famille roumaine de Salonique, prit une grande part aux agitations politiques antérieures à 1848 et mena ensuite une carrière de publiciste. Poète, il s'est signalé aussi comme archéologue : c'est à ce titre qu'il s'intéressa aux anciens monastères roumains qu'il décrivit dans deux ouvrages qui furent traduits en français. — *Réd.*

Orientaux à l'Union (1). N. Dobrescu, professeur d'histoire ecclésiastique à cette Faculté, a démontré que le schisme était détruit quand les Turcs ont conquis Constantinople, et ce sont eux qui l'ont ressuscité pour rendre plus difficile la protection des Grecs par les Occidentaux (2).

De nos jours, M. Onisifor Ghibu, prêtre non-uni et professeur universitaire, écrit et parle en faveur de l'Union. A l'occasion de l'érection du patriarcat roumain, Mgr Visarion Puiu prononça un important discours au Saint-Synode et il déclara que le seul vrai Patriarche de l'Église est le Pape.

Lors du vote de la loi qui crée une Faculté de théologie à Chišinău, le Patriarche a parlé au Sénat et il a raconté que les protestants font de la propagande avec des dollars et des livres sterling. Pour défendre l'orthodoxie, il a demandé qu'on acceptât les Roumains dans les universités et Collèges de Rome, car l'Église catholique est celle qui est la plus proche de l'orthodoxie ; mais, puisqu'il n'a pas encore reçu de réponse(3), il croit nécessaire de multi-

---

(1) Voir Aurelio Palmieri, *La rebaptisation des Latins chez les Grecs*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. VII (1902), pp. 618-646, et VIII (1903), pp. 111-132. Cette étude n'a jamais été terminée. — *Réd.*

(2) Tout n'est pas exact dans cette opinion, tant s'en faut, mais il est certain que les Turcs avaient intérêt à perpétuer la séparation. L'Union de Florence fut acceptée par les trois patriarcats melkites d'Alexandrie, Antioche et Jérusalem, peu après sa conclusion : il est assez probable, quoique non prouvé d'une manière apodictique, qu'elle cessa seulement lorsque les Grecs s'emparèrent en 1534 du trône de Jérusalem en en excluant par un statut spécial les Melkites indigènes afin de le réserver à leur race, et que les Ottomans, après la conquête de la Syrie (1516), empêchèrent toute relation avec l'Occident. Des documents curieux existent sur cette question aux Archives du Vatican, et ils sont corroborés par ce que nous savons des traditions indigènes. Une monographie sur ce sujet verra prochainement le jour. — *Réd.*

(3) Par contre, des clercs orthodoxes roumains étudient à l'Université de Strasbourg et y reçoivent en même temps une formation cléricale aussi complète qu'il est possible de la donner sans le secours des sacrements reçus fréquemment. Ce contact, sans arrière-pensée de prosélytisme, con-

plier les écoles théologiques en Roumanie, pour que l'on ne soit plus obligé d'envoyer les étudiants dans des Facultés protestantes. Nous y étions présents, et l'avons applaudi avec l'unanimité du Sénat. Ce que nous regrettons, c'est que les sténographes n'aient pas reproduit le discours tel qu'il fut prononcé et tel que nous l'avons entendu.

Le Dr. Paulesco, un savant physiologiste et professeur à la Faculté de médecine, s'intéresse à la religion, et, polémiste de valeur, il combat avec succès ceux qui contestent la primauté de St. Pierre, ou la nécessité de l'Union avec Rome.

Un prêtre roumain, qui avait été à Rome, m'a raconté ce qui suit : voulant se rendre compte de ce que le peuple pense du Pape, il alla chez une tante à lui, veuve d'un sacristain non-uni, pour lui dire qu'il avait été à Rome et qu'il y avait vu le Pape. Puis : « Mais savez-vous ce que c'est que le Pape ? » — « Un homme très saint », lui répondit la bonne femme.

Je peux ajouter un autre fait. En 1921, je me trouvais à Lugoj en même temps que Mgr Marmaggi, Nonce Apostolique en Roumanie. J'y ai vu comme il fut reçu très chaleureusement par le peuple et le clergé non-uni. J'ai entendu un paysan qui se tenait tête nue devant le Nonce demander à un sien compère : « C'est ça, le Pape » ? — « Ce n'est que sa seconde hypostase », lui répondit le premier.

L'âme roumaine aime la foi et respecte l'Église. Pendant l'occupation allemande, les Prussiens étaient étonnés, m'a-

---

tribuera beaucoup à dissiper une foule de préjugés. La meilleure manière d'arriver un jour à une réconciliation, c'est de permettre à ceux qui, par la force des choses, seront un jour les chefs de l'Église roumaine ou du moins occuperont plusieurs de ses hautes charges, d'étudier tranquillement le catholicisme par des relations directes. Dans les Universités protestantes, les clercs orthodoxes perdent la foi. Chez les catholiques, ils la conservent. Ce sera le mérite de Sa Sainteté Miron Cristea de l'avoir compris et mis en pratique. — *Réd.*

t-on dit, en voyant le respect que l'on rendait aux morts et la piété du peuple roumain.

Sous l'ancien régime, les princes et les boyards bâtissaient dans les montagnes des couvents si nombreux, qu'à cause du grand nombre des couvents qui couvraient la Valachie, on l'appelait le *jardin de la sainte Vierge.* De jolies églises égayaient les villages, et, dans les villes, boyards et riches marchands concouraient à la fondation ou l'entretien des paroisses.

Les Églises orientales assujetties aux Turcs doivent à l'or des Roumains leur existence. Sans l'assistance des princes de Valachie et de Moldavie, la république monacale du Mont-Athos et tous les patriarcats de l'Orient, bien avant l'expansion de l'empire russe, auraient fléchi devant le Croissant. On peut dire que, si les Roumains ont tant aidé la chrétienté orientale, c'est parce qu'elle était la plus malheureuse et la plus exposée à disparaître. L'âme roumaine l'a sauvée par piété et par charité.

Il n'y a pas de pays où l'assistance médicale ait été aussi complètement gratuite qu'en Roumanie avant la grande guerre. Tous les hôpitaux roumains étaient dotés de grandes terres, qui leur permettaient de soigner gratuitement tous les malades, quelle que fût leur nationalité ou leur religion. Ces hôpitaux sont fondés par les princes ou par des boyards roumains, comme dépendances de fondations religieuses. Leur fortune fut agrandie par des donations et des legs faits par des Roumains de toutes les classes. La grande majorité de ces établissements a été laïcisée par l'État, mais ils ont encore à leur charge l'entretien des églises ou des couvents dont ils ont dépendu à leur origine.

Les couvents sont encore très nombreux en Valachie et en Moldavie. On crie beaucoup contre certains abus, et tout le monde parle de la décadence du monachisme en Roumanie. Il est indéniable que l'on trouve dans ces couvents bien des choses qui pourraient y manquer, mais, telle

qu'elle est, la vie monacale roumaine témoigne encore de la piété roumaine, d'autant plus que dans ces couvents ont vécu de nombreux religieux et religieuses morts en odeur de sainteté. Ils furent la pépinière de l'ancien épiscopat, qui a eu ses défauts, mais qui a su maintenir le peuple dans la foi et lui faire respecter la morale chrétienne. Aujourd'hui on vous parle encore de cette Safta Brâncovan, une Mavrocordato, veuve du dernier Brâncovan, qui, à la mort du Grand Ban son époux, prit le voile en fondant avec sa fortune le grand couvent de Varater, où elle vécut humblement des années sans vouloir être la supérieure, comme elle le méritait, mais préférant donner aux autres l'exemple de l'humilité et de l'obéissance (1). A Pasarea, on conserve le souvenir de cette belle fille de Bucarest qui, après avoir vécu en demi-mondaine, vint restaurer le couvent de ses deniers, s'y installa, et, après une vie de mortification et de charité, mérita de devenir la supérieure, à la fin du siècle dernier. Elle vit encore. Les moines n'impriment plus de livres de piété, ni chez les moniales, on ne trouvera plus une Safta Brâncovan, mais les couvents roumains abritent encore bien des pieux personnages. Le service religieux s'y fait d'une manière exemplaire et tout à fait artistique. C'est beau et émouvant d'aller écouter la liturgie à Tigănešti, par exemple (2). C'est un fait que les paysans qui vivent près d'un couvent sont plus religieux et que la foi se conserve très chaude dans les couvents roumains.

En Transylvanie, la vie monastique fut détruite par l'empereur Joseph II au XVIII[e] siècle, mais pas les vocations

(1) Safta Brâncovan, femme de Grigore Brâncovan, boiar de Munténie, qui joua un certain rôle politique durant la première moitié du XIX[e] siècle et fut le fondateur de l'hôpital Brâncovan à Bucarest. C'est elle qui restaura, après le tremblement de terre de 1838, la belle église de Doamna Balasa à Bucarest. — *Réd.*

(2) Le monastère de Tiganesti est un couvent de moniales orthodoxes fondé en 1812 tout près de Bucarest. — *Réd.*

religieuses. Seulement, depuis ce temps, les Roumains de ces contrées, pour devenir religieux, émigrèrent dans les couvents de Valachie et de Moldavie. Comme les Hongrois ne permirent pas aux orthodoxes-unis de restaurer la vie monastique roumaine, beaucoup d'entre ceux-ci, hommes et femmes, pour vivre en religieux, ne se firent aucun scrupule d'entrer dans des couvents roumains non-unis au delà des Carpathes, en Valachie ou en Moldavie : ils n'avaient sous les yeux, en fait de monastères catholiques, que des couvents hongrois ! (1)

Nous avons dit que le Roumain croit à l'immortalité de l'âme et s'occupe du sort de ses morts. Qui en douterait ferait bien de visiter les églises roumaines le samedi, jour consacré aux services pour les morts (parastases), et il serait touché de la piété. En connaisseur, je puis affirmer que la plus grande partie du casuel des prêtres provient de ces services, car, si les Roumains ne connaissent pas le mot de *purgatoire*, ils sont convaincus que la liturgie peut réduire ou abolir même la peine des âmes indignes encore d'entrer au Paradis. C'est l'essentiel. Tout comme ils ne prononcent pas le *Filioque* quand ils disent le *Credo*,

---

(1) Situation très triste, due entièrement au joséphisme et qui s'est prolongée jusqu'à la formation de la Grande Roumanie. Aujourd'hui, la Congrégation des Sœurs d'Obreja, près de Blaj, est en plein essor de développement. Une autre Congrégation de sœurs est en formation dans l'éparchie d'Oradea Mare, et les Oblates de l'Assomption commencent une branche roumaine. — Le vieux monachisme basilien, détruit par Joseph II (voir *Stoudion*, II, 140), ne compte aujourd'hui qu'un seul représentant. Le P. Augustin Pop, après avoir longtemps cherché sa voie, a fini par aller recevoir la formation religieuse chez les Basiliens ruthènes de la Congrégation de Dobromil, qui sont, comme on le sait, plutôt des clercs réguliers. Cette Congrégation vient de fonder une province en Roumanie et restaure actuellement le couvent de Bicsad, non loin de Satu Mare. Les Assomptionnistes forment de leur côté un rameau roumain, et les Jésuites reçoivent déjà quelques sujets qui seront vraisemblablement de rite oriental. Reste à rétablir en Roumanie, parmi les orthodoxes-unis, la vie monastique pure. — *Réd.*

mais ils se scandalisent à l'idée que le Fils pourrait être traité autrement que le Père ou cru inférieur à lui.

On dit qu'ils sont indifférents en religion, et c'est entièrement inexact. Ils savent que dans leur Église ils ont tous les sacrements, et ils laissent à leurs pasteurs le soin de trancher certaines difficultés ou controverses auxquelles ils n'entendent rien, et qu'ils ne veulent pas discuter.

Quand ils entrent dans les églises latines, ils se montrent respectueux et donnent aux sacrements la même vénération que dans leurs propres églises. Par contre, ils se sentent offensés quand ils voient certains catholiques éviter leurs autels ou ne pas rendre à ceux-ci le même respect qu'eux accordent volontiers aux autels catholiques. Cela les vexe, et ils considèrent, à tort bien entendu, mais ils considèrent tout de même ces catholiques comme des chrétiens impies.

Le Roumain est incapable de comprendre pourquoi les catholiques évitent certaines communications avec les orthodoxes non-unis. La *communicatio in sacris* et ses empêchements ne lui en imposent pas. On dit et on croit que les sacrements sont les mêmes et tout aussi valides : donc les empêchements que les catholiques enseignent vexent et font se rebiffer les plus doux.

Vers 1872 mourait à Marseille un évêque titulaire, vicaire de la métropole de Bucarest. Il était poitrinaire et il était allé passer l'hiver dans cette contrée où il termina sa vie. J'étais enfant, mais j'ai été impressionné par l'indignation des miens, indignation provoquée par la nouvelle que ce prélat avait appelé à ses derniers moments un prêtre catholique et que ce dernier avait refusé de le confesser et de le communier comme le mourant l'aurait désiré. Je ne sais pas ce qu'il en était ; mais je sais que, si feu Calinic Miclescu (1) fut vers la fin de

(1) Métropolite-primat de Roumanie, né à Suceava en 1822, évêque auxiliaire *(arhiereu locotenent)* en 1855, succéda à son oncle sur le siège épiscopal de Husi, démissionna en 1860 et devint en 1863 administrateur

sa vie un grand ami des catholiques, la principale cause en a été que, allant à Paris en 1878, il put assister à la messe à Notre-Dame en prenant place dans la stalle qu'il souhaitait, et parce qu'on lui donna les honneurs auxquels il croyait avoir droit comme Primat de Roumanie.

Il faut savoir, en effet, que les Roumains donnent aux catholiques tous les sacrements qu'ils demandent, non par indifférence, mais parce qu'ils pensent ne pas pouvoir les leur refuser. Je pourrais en donner des preuves. Je crois qu'il suffit de raconter ce qui s'est passé en 1915, à la mort de Lecomte de Nouy, l'architecte qui avait restauré le couvent de Curtea de Argeš. Lecomte était Français et catholique. Il avait désiré être enterré au cimetière du cloître, mais il avait voulu être enterré en catholique. L'évêque roumain ne fit aucune objection. On vit alors entrer dans le cloître, aux sons des cloches du couvent, le cercueil de Lecomte, précédé de prêtres catholiques latins. Les hiéromoines du couvent suivaient le cortège en ornements, et, après la fin de la cérémonie, on vit ces moines prier sur la tombe de celui qui avait restauré leur monastère.

Les Roumains ne communient pas fréquemment, mais les pratiquants le font quatre fois par an, à Noël, à Pâques, à la Saint-Pierre (29 juin) et à l'Assomption. On tient à mourir muni des sacrements, et des hommes d'État comme Démètre Stourdza (1), Vasile Lascar (2) et Alexandre Mar-

---

de la métropole de Iasi. Métropolite en titre en 1865, il prit part au mouvement contraire à l'union des Principautés en 1865 et fut grièvement blessé dans une échauffourrée. Gracié par le prince Carol en 1866 alors qu'il prit possession du trône princier désormais unifié, il fut élu métropolite-primat en 1875. C'est durant son pontificat que fut obtenue l'autocéphalie de l'Église roumaine et que fut fondée la Faculté de théologie de Bucarest. Il mourut en 1866. Une tradition qui n'est pas sans fondement veut qu'il soit mort en communion avec l'Église catholique — *Réd.*

(1) Dimitrie Alexandru Sturdza, né en 1833 à Miclauseni, non loin de Roman, a joué un grand rôle comme chef du parti libéral en Roumanie.

ghiloman (1) donnèrent en mourant ce bon exemple aux indifférents.

J'ai dit que, pour lui-même, le Roumain ne comprend pas le rite romain et qu'il est réfractaire à toute latinisation. Il n'est pas sectaire avec cela et il comprend très bien que ceux qui sont nés dans ce rite le suivent. La cathédrale de Saint-Joseph à Bucarest a été bâtie avec l'argent quêté chez les Roumains, et l'ancien presbytère de cette cathédrale avait été acheté avec de l'argent donné par un homme d'État roumain, orthodoxe non-uni.

En Roumanie, la grande majorité des intellectuels est peut-être sceptique, mais on y trouve de vrais croyants et la littérature roumaine est peut-être la moins antichrétienne ou anticléricale qui existe de nos jours.

Comme seulement quinze pour cent des Roumains sont unis à Rome, et puisqu'en général tout ce qui les sépare c'est l'absence de relations avec le Saint-Siège, quand je parle de l'âme roumaine en général, je parle de tous. Incontestablement, entre les deux clergés, il y a des frottements ; mais la mentalité est presque la même, surtout chez les laïques. Quand on lit les écrits du P. Agârbiceanu, prêtre uni, et ceux du P. Pisculesco, prêtre non-uni, on ne peut pas distinguer ce qui les sépare en matière confessionnelle. Comme Pisculesco, dans ses nouvelles, met quelquefois en scène et avec sympathie des prêtres et des évêques latins, un ignorant pourrait croire que c'est ce dernier qui

---

Comme historien, il a publié avec divers collaborateurs la grande collection intitulée *Acte si documente relative la istoria Renascerei României* (1888-1891). Il est mort en 1915. — *Réd.*

(2) Vasile Lacsar, né en 1854 à Târgul-Jiu, fit ses études de droit à Paris et exerça la profession d'avocat où il se fit un nom. En politique, il était inscrit au parti libéral et fut ministre de l'Intérieur. Il est mort en 1907. — *Réd.*

(1) Alexandru Marghiloman, né en 1854 à Buzeu, fit ses études juridiques à Paris, appartint à une section du parti conservateur et fut plusieurs fois ministre. Il est mort en juin 1924. — *Réd.*

est plus proche des Latins que l'autre. Mais ce n'est qu'une simple apparence. Et puis, dans un essai comme celui-ci, c'est assez que d'indiquer les lignes essentielles de l'âme roumaine.

Nous croyons l'avoir fait. Ce n'est pas tout, évidemment. La médaille a son revers, nous le savons. Mais où est la médaille sans revers ? Si nous avons réussi à faire comprendre un peu mieux l'âme roumaine et à la rendre sympathique à ceux qui ne la connaissent pas, c'est tout ce que nous avons désiré faire. Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons contribuer à l'Union des Églises.

Mariu Théodorian-Carada,
Ancien Sénateur du Royaume de Roumanie.

Le Concile du Vatican et l'Union.

(*suite*) (1)

Accueil fait à l'Invitation par les Orientaux.

IV. — ÉGLISE SYRIENNE JACOBITE.

Mgr Nicolas Castells, Délégué apostolique de Perse, de Mésopotamie, du Kourdistan et d'Arménie, fut chargé d'inviter au Concile les Évêques non unis de sa délégation. L'invitation, traduite dans la langue des différents rites, fut transmise aux divers Prélats, avec une solennité quelque peu théâtrale, par les soins des missionnaires attachés aux hospices de cette région. Le 29 juin 1869, le Délégué apostolique est toujours sans réponse du Patriarche jacobite, du Patriarche nestorien et de leurs Évêques, car, à cause des difficultés de la route, les missionnaires n'ont pu entreprendre le voyage qu'au mois de mai. Le Délégué n'escomptait pas leur retour avant la fin de juillet. En attendant, il expose au Cardinal Barnabo « ce que l'on peut attendre des Évêques jacobites et arméniens. Il est incontestable qu'à l'exception de deux Évêques arméniens, qui se sont montrés assez froids et peu bienveillants, tous les autres Prélats jacobites, y compris le Patriarche, ont accueilli avec empressement l'invitation du Souverain Pontife et sont disposés à prendre part aux travaux du Concile. Après toutes les observations et les remarques que j'ai été à même de faire je demeure de plus en plus convaincu qu'ils désirent sincèrement rentrer dans le sein de l'Église catholique et se relever ainsi du profond avilissement auquel ils sont réduits. Une grande partie du peuple, malgré son

---

(1) Voir *Irénikon*, t. VI, 1929, p. 366-396 ; 488-516.

extrême ignorance, montre les mêmes dispositions. Tous les membres de la nation jacobite, où presque tous, j'en ai la conviction, suivraient volontiers leurs pasteurs, si ceux-ci se décidaient à revenir à la vérité. Malheureusement la peur qu'inspire le Patriarche paralyse les bonnes intentions des Évêques et du peuple. Le Patriarche n'a sous ses ordres que des esclaves. Nul n'oserait remuer sans sa permission. Aussi tous ceux qui ont accepté l'invitation ont-ils eu soin d'ajouter : « Nous sommes disposés à nous rendre au Concile, si le Patriarche y consent ; quand nous aurons pris son avis, nous vous donnerons une réponse définitive. »

« Cette réponse, que les Évêques et leur Patriarche même m'ont fait espérer ne m'est pas encore parvenue. Il est même à craindre qu'elle ne me parvienne jamais, et voici pourquoi. Le Patriarche, sans doute, a reçu avec une grande bienveillance l'invitation du Pape et nous a laissé concevoir quelque espoir ; mais son peu de bonne foi, l'orgueil et l'ambition qui le dévorent l'empêcheront certainement de réaliser un si glorieux dessein. En cette occurrence, dit-on et répète-t-on partout, il suivra aveuglément le Patriarche grec. S'il est vrai, comme l'affirment les journaux, que ce dernier se montre peu disposé à accepter l'invitation, le Patriarche jacobite imitera certainement son exemple, et il ne permettra pas à ses élèves de se rendre au Concile. Ce Prélat a même été jusqu'à dire : « Si le Pape veut réunir un Concile, que ne vient-il en Orient ? Est-ce à nous d'aller à Rome ? ... Quand même les Évêques jacobites disposeraient d'abondantes ressources, je crois pouvoir avancer sans crainte d'erreur que pas un seul d'entre eux n'oserait entreprendre ce voyage contre la volonté de son Patriarche, l'arbitre suprême de tout le clergé. Si donc ce Patriarche continue à se tenir sur la réserve, presque tous les Évêques l'imiteront. » (1)

(1) Cf. *op. cit.*, Document 115, t. III, pp. 92-94.

En fait, ni le Patriarche jabobite ni ses Évêques ne donnèrent de réponse à l'invitation qui leur fut faite. La seule réponse dont nous ayons connaissance fut celle de l'Évêque syrien jacobite de Jérusalem. Elle fut laconique. Quand le 13 décembre 1868, on lui présenta les lettres apostoliques, « il garda l'exemplaire qui lui était offert, en répondant simplement : *Bien.* » (1)

V. — ÉGLISE CHALDÉENNE NESTORIENNE.

Le Délégué apostolique, Mgr Castells, avait chargé le Père Lemée, dominicain, de porter la lettre apostolique aux Patriarche et Evêques chaldéens nestoriens. (2)

Quand le missionnaire fut en présence des Évêques et leur exposa l'objet de sa mission, tous répondirent : « Nous ne pouvons rien décider de nous-mêmes ; nous ferons ce que fera le Patriarche. » Celui-ci était un jeune homme de vingt-huit ans qui s'appelait Mar-Shimoun. Il reçut très solennellement l'envoyé pontifical, auquel il fit cette déclaration : « Il m'est difficile de donner une réponse, parce que, depuis plusieurs années, ma nation est sous le protectorat de l'Angleterre, et je ne puis rien faire sans le consul anglais.»

« Le Père reprit : « Votre Béatitude me permettra de ne pas rapporter cette réponse, parce qu'elle pourrait ne pas faire honneur à la dignité patriarcale. Un Patriarche est bien au-dessus de tous les consuls et de tous les représentants du gouvernement anglais, puisqu'il est convoqué au Concile, qui juge, à l'occasion, les gouvernements et les rois. En pareille circonstance, vous n'avez qu'à vous inspirer de votre conscience. »

« Le Patriarche ne se froissa pas de ce langage si loyal, il sentit un ami dans le missionnaire français et lui dit :

(1) Cf. *op. cit.*, Document 104, t. III, p. 63.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 115, t. III, pp. 92-93.

« Je réfléchirai et demain je vous donnerai ma réponse. »

« Le soir venu, Mar-Shimoun fit dire au Père Lemée qu'il désirait le voir seul. Celui-ci se rendit à l'invitation du Patriarche. Il ne rencontra personne sur son passage ; tous les serviteurs étaient éloignés, sauf un seul qui gardait la porte pour que personne ne vînt écouter la conversation de son maître. Mar-Shimoun alla au-devant du Père Lemée. Il n'avait plus rien de l'air imposant du matin ; il prit la main de son hôte, le fit asseoir à ses côtés et lui dit fort affectueusement : « Je vous demande bien pardon si je vous ai froissé ce matin par mon langage. Le cœur n'y était pour rien, croyez-le ; mais je suis entouré de gens dévoués corps et âme à l'Angleterre, et j'ai beaucoup de ménagements à garder avec cette puissance. Les Anglais sont les seuls qui nous protègent. J'ai écrit deux fois à l'ambassadeur français à Constantinople ; je n'en ai point reçu de réponse, et force m'a été de m'appuyer sur l'Angleterre. Les Anglais s'occupent de nos intérêts, mais ils *protestantisent* nos populations. Je déteste les protestants, car le protestantisme est la ruine de toute religion. Si entre les catholiques et nous il y a l'épaisseur d'une image, entre nous et les protestants il y a toute la hauteur de ces montagnes. Ils n'ont pas la prière liturgique, et nous, nous avons des livres et une liturgie très ancienne ; ils n'ont pas de jeûnes, et nous, nous regardons le jeûne comme une des choses saintes de la religion ; ils n'ont pas de vénération pour la sainte Vierge, et nous, nous en avons conservé le culte ; ils blasphèment la croix, et nous, nous l'adorons ... Il me serait plus agréable d'être sous la main du Pape que sous la dépendance des protestants. Je me sens très incliné vers Rome, mais je ne suis pas libre. »

« Mar-Shimoun promit cependant d'écrire au Saint-Père une lettre dans laquelle il adhérerait à tout ce qui se

ferait au Concile de concert avec les autres Patriarches orientaux. » (1)

VI. — ÉGLISE COPTE.

Mgr Ciurcia, Délégué apostolique d'Égypte, fut chargé par le Cardinal Barnabo de transmettre les lettres apostoliques *Arcano divinae Providentiae* à chacun des Prélats orthodoxes de divers rites, résidant sur le territoire de sa délégation. Nous avons relaté ailleurs ses démarches auprès du Patriarche melkite d'Alexandrie. Voici ce qu'il rapporte le 12 janvier 1869, sur son entretien avec le Patriarche copte d'Alexandrie. Le Délégué fut d'abord reçu par l'Évêque copte du Caire : « Le Prélat me parut surpris quand je lui appris que la lettre d'invitation n'avait pas été écrite et signée de la main du Saint-Père, et qu'elle ne portait pas le sceau pontifical. Je n'en fus nullement étonné ; car, pour les Orientaux, l'empreinte du sceau atteste seul l'authenticité d'un écrit. » Le Patriarche étant arrivé, note le Délégué, je l'invitai,« au nom du Saint-Père, à se rendre au Concile. Il me répondit qu'il me remerciait de mes bonnes paroles, mais que, pour l'invitation au Concile, j'aurais pu me dispenser de la lui apporter, sachant bien qu'il n'y avait, de ce côté, aucune chance de réussir. » Après quelques mots du Délégué, le Patriarche ajouta : « Si la lettre du Pape a une forme impérative, je ne veux même pas la voir ; mais si elle est conçue en termes affectueux, vous pouvez me la donner. — Que Votre Excellence daigne la parcourir, et elle sera bien vite satisfaite. » Je lui ai donc présenté l'exemplaire latin avec une traduction imprimée, le tout renfermé dans une couverture ornée de caractères d'or. A mesure qu'il parcourait la lettre du Saint-Père la

(1) Cf. *Revue du Concile œcuménique du Vatican*, n° 4, 15 janvier 1870, p. 101-103 ; cité par Cecconi, *op. cit.*, t. II, pp. 76-79.

hauteur qu'il avait montrée tout d'abord tombait. » Puis s'engagea une discussion assez peu intéressante sur différents thèmes théologiques, dont nous ferons grâce au lecteur. Nous voudrions cependant attirer l'attention sur un détail du rapport de Mgr Ciurcia : « En me retirant, je lui témoignai le désir de revenir le voir et j'ajoutai : « Peut-être, pourrons-nous alors nous entendre. — Comment pourrons-nous jamais nous comprendre, me répondit-il, si nous ne nous voyons pas ? » Il faisait allusion par là aux rapports assez rares qui existent entre les coptes et les catholiques. » Le clairvoyant Délégué finit son rapport par cette remarque judicieuse : « Votre Éminence révérendissime m'a autorisé, par sa dépêche du 28 septembre, à lui présenter les observations que je croirais utiles. Je profite de la liberté qui m'est laissée pour lui dire que l'impression eût été profonde, si l'invitation adressée aux Patriarches avait été faite par une lettre revêtue de la signature du Saint-Père et d'un sceau colorié, et si, en la rédigeant, on avait tenu compte des idées de chacun des destinataires. On sait par exemple, que les textes du Concile de Florence contenus dans les lettres apostoliques n'ont aucune valeur chez les coptes. » (1)

CONCLUSION.

Tel fut l'accueil que firent à l'invitation pontificale les Évêques des Églises de rite oriental qui ne sont pas en communion avec le Saint-Siège. Partout ce fut le refus catégorique ou la fin de non-recevoir ou le silence obstiné. Pas un seul n'accepta de se rendre au Concile du Vatican.

Devant cette conclusion brutale, l'esprit attentif cherche instinctivement à dégager la philosophie de cette histoire. L'uniformité fastidieuse des attitudes et des réponses qu'il a fallu rapporter, présente du moins cet avantage de ne

1) Cf. *op. cit.*, Document 110, t. III, pp. 75-80.

laisser aucun doute sur le sens et les causes de ce refus catégorique. Il n'est peut-être pas superflu de les résumer et d'en souligner la portée, pour l'édification des ouvriers de l'union.

Et d'abord, il importe de signaler que tous les prélats orientaux, qui ont daigné donner une réponse quelconque, se sont déclarés partisans de l'union. Cette affirmation unanime, même si elle n'était que verbale chez plusieurs, n'en a pas moins son importance, parce qu'elle ne s'explique que par cette conviction que l'union est une nécessité organique de l'Église du Christ, et par cette crainte instinctive de devoir assumer devant la face de la chrétienté, la responsabilité de provoquer ou de perpétuer le schisme. De même que, dans la politique internationale actuelle, la crainte de porter la responsabilité des horreurs d'une guerre, est le principe de la sagesse des diplomates, ainsi la persuasion que le schisme est absolument inadmissible et insoutenable, est le principe du remords salutaire qui empêche notre chrétienté séparée de s'endormir sur ses divisions et la forcera, tôt ou tard, à réparer le tort qu'elle a fait au Christ et à soi-même en brisant les liens de la charité.

Si maintenant nous passons aux causes qui ont déterminé l'échec de l'invitation au Concile, nous en découvrons plusieurs, de caractère et d'origine très différents, les unes provenant des Orthodoxes, les autres occasionnées par l'invitation elle-même.

De la part des Orientaux, il est incontestable qu'à l'époque du Concile du Vatican, les préjugés et les défiances contre Rome étaient encore très vivaces et empêchaient la plupart des prélats de recevoir l'invitation au Concile avec cette sérénité qui seule eût pu leur faire comprendre les desseins pacifiques qui inspiraient la démarche pontificale. Des préjugés aux dispostions hostiles, il n'y a qu'un pas, et la hantise d'une nouvelle politique impérialiste ro-

maine devait rendre suspectes les paroles les plus paternelles et les intentions les plus désintéressées.

A côté de ces dispositions hostiles, il y avait un facteur ecclésiastique dont il serait difficile d'exagérer l'importance ; c'est l'attachement ou du moins la subordination absolue des Évêques orthodoxes à leur Patriarche respectif. Aucun d'entre eux n'aurait voulu ni osé suivre une autre ligne de conduite que son Patriarche, et certains ne manquèrent pas de faire remarquer qu'en cela ils ne faisaient qu'adopter l'attitude des Évêques latins vis-à-vis de leur Patriarche, l'Évêque de Rome. On peut regretter qu'une telle cohésion et une telle discipline n'aient pas été mises au service de la sainte cause du Concile, mais il importe d'envisager froidement les leçons de l'histoire. Il faut se rendre à cette évidence que ce serait aller au devant d'un échec certain que de vouloir traiter avec les Églises orthodoxes, sans s'assurer d'abord les bonnes dispositions des Patriarches ou autres chefs des Églises. On aurait tort, d'ailleurs, de trop s'en plaindre, car, sans s'adonner à un opimisme béat, on peut affirmer que la forte cohésion intérieure des Églises orientales, est cette précieuse énergie potentielle dont la Providence se servira peut-être un jour pour ébranler tout l'Orient et le ramener en corps dans le giron de l'Église universelle.

Un facteur moins noble, qui n'eut d'ailleurs qu'une influence locale, ce fut la dépendance des Évêques vis-à-vis de certains gouvernements, hostiles à l'Église catholique. Tette fut l'attitude du Catholicos arménien, vis-à-vis du gouvernement russe, et celle du Patriarche chaldéen, vis-à-vis du gouvernement anglais. Facteur au reste, essentiellement extrinsèque et transitoire, dont le temps et l'évolution politique ont déjà fait ou feront un jour bon marché, et dont on pourrait trouver aussi des exemples regrettables dans l'histoire de l'Église Occidentale.

A côté de ces causes de la part des Orthodoxes, il en est qui résultèrent de l'invitation pontificale même.

Nous savons avec quelle délicatesse souveraine le Pape voulut s'adresser aux Orientaux pour leur enlever tout prétexte de refus. Il fut encouragé et secondé dans cette voie par les prélats qu'Il avait consultés et par les membres de la Congrégation directrice du Concile. L'invitation elle-même, la lettre apostolique *Arcano divinae providentiae*, était un chef-d'œuvre de diplomatie et de discrétion. Cependant certaines circonstances rendirent l'invitation peu sympathique aux Orthodoxes. Ces circonstances, il n'est guère difficile, après coup, de les répérer, les Orientaux ne s'étant pas fait faute de nous les répéter à satiété dans toutes les réponses que nous avons passées en revue. Nous n'en signalerons que trois parmi les plus importantes.

Le premier grief des Orthodoxes, c'est que leurs Évêques ni même leurs Patriarches n'avaient été consultés par le Pape avant la convocation du concile. Sans y être obligé, le Saint-Père avait consulté un grand nombre de prélats catholiques, orientaux aussi bien qu'occidentaux. Fallait-il en faire de même avec les principaux chefs des Églises dissidentes ? Le fait a montré qu'il eût été désirable de s'aboucher à l'avance avec les plus influents d'entre eux pour sonder leurs dispositions, prévenir les malentendus et ménager leurs susceptibilités. Les Églises orientales formant des patriarcats distincts, auraient pu, dans des conditions normales, se croire en droit d'être entendues, au moins dans la personne de leurs Patriarches, dans une affaire aussi importante que celle du Concile. Nous disons : dans des conditions normales, car dans la situation de séparation voulue d'avec Rome, où ces Églises se trouvent de fait, la question de droit n'aurait aucune portée pratique. Seulement dans l'hypothèse concrète qui nous occupe, celle de vouloir ramener les dissidents dans le giron de l'Église, en les amenant d'abord au Concile par une invitation et

une méthode toutes paternelles, quel n'eût pas été l'avantage de traiter avec les Patriarches orthodoxes ! Pareille consultation eût mis dans une lumière éclatante la sincérité du désir d'union manifestée par le Souverain Pontife. La démarche eût pu donner, semble-t-il, des résultats appréciables, sans préjudice pour l'autorité du Saint-Siège. Elle eût, en même temps, éliminé d'avance, les autres griefs des Orthodoxes contre l'invitation.

Car voici leur deuxième grief : la lettre d'invitation fut publiée dans le *Journal de Rome* et divulguée par la presse, avant d'être remise aux intéressés.

Il est vrai que beaucoup de prélats catholiques aussi ne reçurent leur convocation officielle qu'après l'avoir lue dans les journaux, mais un grand nombre avaient été consultés par le Saint-Siège ; dans les Églises orthodoxes, au contraire, aucun Évêque ni Patriarche n'avait été pressenti ni informé. Officiellement toutes et chacune des Églises orthodoxes ignoraient tout de leur invitation au Concile bien longtemps après que le grand public en avait déjà pris connaissance par la presse. Cet accident fut d'autant plus funeste, qu'il sembla donner plus de consistance au premier grief. Aux yeux des Orientaux, il était la conséquence logique de l'attitude initiale, adoptée par Rome vis-à-vis de l'Épiscopat orthodoxe.

Un troisième grief qui fut fait à la diplomatie pontificale, c'est celui de n'avoir pas donné à la présentation de la lettre d'invitation toute la solennité désirable. Auprès du premier Patriarche d'Orient, celui de Constantinople, la présentation fut faite par le vicaire du Délégué apostolique. Ailleurs, elle fut confiée à de simples missionnaires. Si les prélats orthodoxes ne se sont pas plaints de ce procédé, ils en ont probablement ressenti de la mortification. Mais ce qui les étonna et rendit presque suspecte la lettre apostolique, c'est l'absence de la signature et du sceau papal, et le caractère général, impersonnel de la lettre d'invitation.

Comme le fit remarquer Mgr Ciurcia, Délégué apostolique d'Égypte, ce fut une faute de tactique considérable qu'il eût été facile d'éviter.

Enfin, il y a une conclusion plus générale et une leçon précieuse entre toutes, qui se dégage de l'échec que subit auprès des Orthodoxes l'invitation au Concile du Vatican : c'est que l'Union des Églises est une œuvre de longue haleine, où rien ne s'improvise, les résultats pas plus que les dispositions, une œuvre qui exige une préparation longue et patiente, sur un terrain non-officiel, par des ouvriers autorisés et spécialisés, mais sans prétentions diplomatiques, dont l'unique désir sera de créer un rapprochement des cœurs et des esprits en précisant la doctrine, en dissipant les malentendus, en écartant les discussions inutiles, en ramenant les divergences à leurs justes proportions et, surtout, en restaurant la confiance mutuelle par une compréhension et une sympathie fraternelles. C'est à créer cette mentalité parmi les occidentaux et les orientaux que doivent tendre les efforts actuels. Nous sommes loin encore du succès final, mais si toutes les âmes éclairées y mettent la bonne volonté et la discrétion que commande l'enjeu d'une telle cause, il est permis d'espérer qu'un revirement rapide des esprits s'opérera et que ce rapprochement des cœurs aplanira les voies à la phase définitive de l'œuvre de l'Union, à l'activité officielle des organes responsables. Car si cette œuvre a quelque chance d'aboutir ce ne sera pas, au point de vue humain, sans une intervention énergique du Chef Suprême de l'Église, menant avec infiniment de tact une activité hardie et loyale, semblable à celle dont vient de faire preuve le Saint-Père Pie XI, en tranchant le nœud gordien de la question Romaine. Ce glorieux antécédent est de bon augure et permet les plus grands espoirs pour la solution de ces problèmes ardus, devant lesquels tant d'autres Volontés Saintes ont échoué.

(A suivre.) DOM FRANCO DE WYELS.

APPENDICE

Plusieurs fois, au cours des trois articles précédents, il a été fait mention de la Lettre Apostolique de Pie IX *In suprema*, aux Orientaux, datée du 6 janvier 1848. Comme nous l'avons annoncé ci-dessus p. 376, note, nous en reproduisons en appendice la traduction française d'après l'*Univers*, publiée par la *Revue Catholique*, t. VI., 1848-1849, p. 35-43. Vu l'importance du document, nous donnons aussi, en note, le texte latin, d'après la même revue, *ibid.*, p.117-125.

Lettre de N. S. P. le Pape Pie IX aux chrétiens de l'Orient.

Le Pape Pie IX aux Orientaux.

Placé, malgré Notre indignité, par la disposition divine, sur le Siége suprême de l'Apôtre Pierre, et chargé du poids de toutes les Églises, Nous n'avons cessé, depuis le commencement de notre Pontificat, de jeter les regards de Notre amour aux nations chrétiennes de l'Orient et des pays limitrophes, quel que soit leur rite, car, pour bien des raisons, elles semblent réclamer de Nous une sollicitude toute particulière. C'est dans l'Orient qu'est apparu l'unique Fils de Dieu, fait homme pour nous autres hommes, et que par sa vie, sa mort et sa résurrection, il a daigné accomplir l'œuvre de la rédemption humaine. C'est dans l'Orient que l'Évangile de lumière et de paix a d'abord été prêché par le divin Sauveur lui-même et par ses disciples, et que fleurirent de nombreuses Églises, illustres par le nom des Apôtres qui les ont fondées. Dans la suite des temps et pendant un long cours de siècles, des évêques et des martyrs fameux et beaucoup d'autres personnages célèbres par leur sainteté et par leur doctrine ont surgi du sein des nations orientales ; tout l'univers chante la gloire d'Ignace d'Antio-

che, de Polycarpe de Smyrne, des trois Grégoire de Néocésarée, de Nysse et de Nazianze, d'Athanase d'Alexandrie, de Basile de Césarée, de Jean-Chrysostôme, des deux Cyrille, de Jérusalem et d'Alexandrie, de Grégoire l'Arménien, d'Éphrem de Syrie, de Jean Damascène, de Cyrille et Méthodius, apôtres des Slaves, sans parler de tant d'autres, presque innombrables, ou qui répandirent aussi leur sang pour le Christ, ou qui, par leurs savants écrits et leurs œuvres de sainteté, se sont acquis un nom immortel. Une autre gloire de l'Orient est le souvenir de ces nombreuses assemblées d'évêques, et spécialement des premiers Conciles œcuméniques qui furent célébrés, et dans lesquels, sous la présidence du Pontife romain, la foi catholique fut défendue contre les novateurs de cet âge et confirmée par de solennels jugements. Enfin, même en ces derniers temps, depuis qu'une partie, hélas ! trop nombreuse, des chrétiens de l'Orient, s'est éloignée de la communion de ce Saint-Siége, et par conséquent de l'unité de l'Église catholique, depuis que ces contrées sont tombées sous la domination de peuples étrangers à la religion chrétienne, il s'y est encore rencontré beaucoup d'hommes qui, par le secours de la grâce divine, ont fait preuve, au milieu de toutes les calamités et de périls sans cesse renaissants, d'une fermeté inébranlable dans la vraie foi et dans l'unité catholique. Nous voulons surtout louer d'une manière toute particulière ces Patriarches, Primats, Archevêques et Évêques, qui n'ont rien épargné pour tenir leur troupeau à l'abri dans la profession de la vérité catholique, et dont les soins bénis de Dieu ont été tels, qu'après la tempête et en des temps plus calmes, on a retrouvé se maintenant dans l'union catholique, en ces lieux désolés, un troupeau considérable.

C'est donc à vous d'abord, que s'adressent Nos paroles, Vénérables Frères et fils bien-aimés, Évêques catholiques, et vous clercs de tout ordre, et vous laïques, qui avez persévéré, inébranlables dans la foi et la communion de ce Saint-

Siége, ou qui, non moins dignes de louange, lui êtes revenus après avoir reconnu l'erreur. Bien que Nous Nous soyons déjà empressé de répondre à plusieurs d'entre vous dont Nous avons reçu les lettres de félicitation pour Notre élévation au souverain Pontificat, et bien que, par Notre Lettre encyclique du 9 novembre 1846, Nous ayons parlé à tous les Évêques de l'univers catholique, Nous tenons à vous donner une assurance plus particulière de l'ardent amour que Nous vous portons et de Notre sollicitude pour tout ce qui vous regarde. Nous trouvons une occasion favorable de vous témoigner ces sentiments, au moment où Notre vénérable frère Innocent, Archevêque de Saïda, est envoyé par nous, en qualité d'ambassadeur près la Sublime Porte, afin de complimenter de Notre part le très-puissant Empereur des Turcs et le remercier de la gracieuse ambassade qu'il nous a envoyée le premier. Nous avons enjoint de la manière la plus pressante à ce vénérable frère de recommander instamment à cet Empereur et vos personnes et vos intérêts, et les intérêts de l'Église catholique dans toute l'étendue du vaste empire ottoman. Nous ne doutons point que cet Empereur, qui a déjà donné des preuves de sa bienveillance envers vous, ne vous soit de plus en plus favorable et n'empêche que, parmi ses sujets, personne n'ait à souffrir pour la cause de la religion chrétienne. L'Archevêque de Saïda fera encore mieux connaître les mouvements de Notre amour pour vous aux Évêques et primats de vos nations respectives qu'il pourra entretenir à Constantinople ; avant de revenir vers Nous, il parcourra, selon que les temps et les circonstances le lui permettront, certains lieux de l'Orient, afin de visiter de Notre part, comme Nous le lui avons ordonné, les Églises catholiques de tout rite établies dans ces contrées, et de porter les témoignages de Notre affection et des paroles de consolation, au milieu de leur peines, à ceux de Nos Vénérables Frères et de Nos fils bien-aimés qu'il y rencontrera.

Le même Archevêque vous remettra, et aura soin de porter à la connaissance de tous la lettre que Nous vous adressons comme un témoignage de Notre amour pour vos actions catholiques ; vous y trouverez la preuve que Nous n'avons rien plus à cœur que de bien mériter chaque jour et de vous-mêmes et de la religion catholique dans vos contrées. Et comme, entre autres choses, il Nous a été rapporté que, dans le régime ecclésiastique de vos nations, certains points, par le malheur des temps passés, demeurent ou incertains ou réglés autrement qu'il ne conviendrait, Nous Nous emploierons avec joie, en vertu de Notre autorité apostolique, pour que tout soit désormais disposé et ordonné conformément aux règles des sacrés Canons et aux traditions des Saints-Pères. Nous maintiendrons intactes vos liturgies catholiques particulières ; car elles sont pour Nous d'un grand prix, bien qu'elles diffèrent en quelques choses de la liturgie latine. Nos prédécesseurs les eurent toujours en grande estime, à cause de la vénérable antiquité de leur origine, des langues employées par les Apôtres et les Pères, dans lesquels elles sont écrites, et enfin de la magnificence de leurs rites, très propres à enflammer la piété des fidèles et à imprimer le respect pour les divins mystères.

Divers Décrets et Constitutions des Pontifes romains rendus pour la conservation des liturgies orientales témoignent sur ce point des sentiments du Siége apostolique. Il suffit de citer les lettres apostoliques de notre prédécesseur Benoît XIV, et spécialement celle du 26 juillet 1735 (1), commençant par ces mots : *Allatae sunt.* Aussi, les prêtres orientaux qui se trouvent en Occident ont-ils toute liberté de célébrer dans les églises des Latins, selon le rite propre

(1) V. le Bullaire de Benoît XIV, tome IV, nº 47 ; on peut consulter également d'autres constitutions du même pontife sur le même sujet, tome I, nº 87, et tome III, nº 44.

de leur nation, et trouvent-ils même en divers lieux, mais surtout à Rome, des temples qui leur sont spécialement destinés. De plus, il ne manque pas de monastères du rite oriental, ni de maisons consacrées aux Orientaux, ni de collèges érigés pour recevoir leurs fils, ou seuls, ou mêlés à d'autres jeunes gens, afin qu'élevés dans les lettres et les sciences sacrées et formés à la discipline cléricale, ils puissent devenir capables d'exercer ensuite les fonctions ecclésiastiques, chacun dans sa propre nation. Et quoique les calamités des derniers temps aient détruit quelques-uns de ces instituts, plusieurs sont encore debout et florissants ; leur existence, Vénérables Frères et fils bien-aimés, n'est-elle pas une preuve manifeste de l'affection singulière que vous porte, à vous et à tout ce qui vous touche, le Siège apostolique ?

Du reste, vous savez déjà, Vénérables Frères et très chers fils, comment, pour mieux veiller à vos affaires religieuses, Nous Nous aidons des travaux de cette Congrégation de Cardinaux de la sainte Église romaine qui tire son nom du but pour lequel elle est établie, *a Propaganda fide*. Mais beaucoup d'autres encore, dans notre illustre cité, soit Romains, soit étrangers, travaillent dans vos intérêts. Ainsi, quelques Évêques du rite latin, joints à d'autres Évêques des rites orientaux et d'autres personnes religieuses, ont formé, il n'y a pas longtemps, sous l'autorité de la Congrégation dont Nous venons de parler, une pieuse association, dont le but est de contribuer de toutes manières, à l'aide de prières quotidiennes et d'aumônes, au progrès et au développement de la religion catholique parmi vous. Dès que Nous avons connu ce pieux dessein, Nous l'avons loué et approuvé, excitant ses auteurs à mettre sans retard la main à l'œuvre.

Ce que Nous venons de dire s'adresse à tous Nos fils de l'Orient, mais notre parole se tourne maintenant, d'une manière toute particulière, vers vous tous qui avez auto-

rité sur les autres, et quelle que soit votre dignité, ô Vénérables Frères, Évêques des catholiques de ces contrées ! que cette exhortation vous soit comme un aiguillon, qu'elle excite encore votre zèle et le zèle de votre clergé. Nous vous exhortons donc, dans le Seigneur notre Dieu, de veiller, pleins de confiance dans le secours céleste, et avec une ardeur encore plus grande, à la garde de votre cher troupeau, d'être sans cesse sa lumière par la parole et par l'exemple, afin qu'il marche dignement selon le plaisir de Dieu, et produisant les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres. Que les prêtres qui vous sont soumis se donnent tout entiers aux mêmes soins ; pressez surtout ceux qui ont la charge des âmes, afin qu'ils aient à cœur la décence de la maison de Dieu, qu'ils excitent la piété du peuple, qu'ils administrent saintement les choses saintes. et que, sans négliger leurs autres devoirs, ils mettent toute leur attention à instruire les enfants des éléments de la doctrine chrétienne et à distribuer aux autres fidèles le pain de la divine parole, selon la capacité de chacun. Ils doivent, et vous devez vous-mêmes déployer la plus grande vigilance pour que tous les fidèles soient jaloux de conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix, rendant grâces au Seigneur des lumières et au Père des miséricordes de ce qu'il a daigné permettre, par un effet de sa grâce, dans un si grand bouleversement de toutes choses, qu'ils soient demeurés fermes dans la communion catholique de l'unique Église du Christ, ou qu'ils y soient rentrés, pendant qu'un si grand nombre de leurs compatriotes sont encore errants, hors de l'unique bercail du Christ, abandonnés par leurs pères depuis un si long temps.

Après vous avoir ainsi parlé, Nous ne pouvons Nous empêcher d'adresser des paroles de charité et de paix à ces Orientaux qui, quoique se glorifiant du nom de chrétiens, se tiennent éloignés de la communion du Siége de Pierre. La charité de Jésus-Christ nous presse, et suivant ses aver-

tissements et ses exemples, nous courons après les brebis dispersées par des sentiers ardus et impraticables, nous efforçant de porter secours à leur faiblesse, pour quelles rentrent enfin dans le bercail des troupeaux du Seigneur.

Écoutez Notre parole, ô vous tous qui, dans les contrées de l'Orient ou sur ses frontières, vous faites gloire de porter le nom de chrétien, et qui cependant n'êtes point en communion avec la sainte Église romaine ; et vous surtout qui, chargés des fonctions sacrées ou revêtus des plus hautes dignités ecclésiastiques, avez autorité sur ces peuples. Rappelez-vous l'ancien état de vos Églises, lorsqu'elles étaient unies entre elles et avec les autres Églises de l'univers cat olique par le lien de l'unité. Examinez ensuite à quoi ont servi les divisions qui ont suivi et dont le résultat a été de rompre l'unité soit de la doctrine, soit du régime ecclésiastique, non seulement avec les Églises Occidentales, mais encore entre vos propres Églises. Souvenez-vous du symbole de la foi, dans lequel vous confessez avec nous : croire *l'Église, une, sainte, catholique et apostolique*, et voyez s'il est possible de trouver cette unité de l'Église catholique, sainte et apostolique, au sein d'une pareille division de vos Églises, lorsque vous refusez de la reconnaître dans la communion de l'Église Romaine, sous l'autorité de laquelle un si grand nombre d'Églises sont unies et le furent toujours dans toutes les parties du monde. Et pour bien comprendre ce caractère de l'unité qui doit distinguer l'Église catholique, réfléchissez sur cette prière rapportée dans l'Évangile de S. Jean (1), par laquelle le Christ, Fils unique de Dieu, prie son Père pour ses disciples : « Père très-saint, conservez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous-mêmes » ; et il ajoute immédiatement : « Je ne prie pas seulement pour eux, mais aussi pour ceux qui croiront en Moi, par le moyen de leur

(1) Joannis, XVII, 11, 20, et seqq.

parole, afin que tous soient un comme Toi, Père, en Moi, et Moi en Toi, et enfin qu'eux-mêmes soient un en Nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé : La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme Nous sommes un : Moi en eux, et Toi en Moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et pour que le monde connaisse que Tu m'as envoyé et que Tu les as aimés comme Tu m'as aimé ».

Or, l'auteur même du salut de l'homme, le Christ, Notre-Seigneur, a posé le fondement de son unique Église, contre laquelle ne prévaudront pas les portes de l'enfer, dans le Prince des Apôtres, Pierre, à qui il a donné les clefs du royaume des cieux (1) ; pour qui il a prié, afin que sa foi ne défaillît jamais, lui commandant, en outre, de confirmer ses frères dans cette même foi (2) ; à qui il a confié la charge de paître et ses agneaux et ses brebis (3), c'est-à-dire toute l'Église que composent les agneaux et les brebis véritables du Christ. Et ces prérogatives appartiennent pareillement aux Évêques romains, successeurs de Pierre ; car, après la mort de Pierre, l'Église ne peut être privée du fondement sur lequel elle a été bâtie par le Christ, elle qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles. C'est pourquoi S. Irénée, disciple de Polycarpe, qui avait lui-même reçu les enseignements de l'apôtre Jean, Irénée, ensuite évêque de Lyon, que les Orientaux, aussi bien que les Occidentaux, comptent parmi les principales lumières de l'antiquité chrétienne, voulant, pour réfuter les hérétiques de son temps, constater la doctrine transmise par les apôtres, crut inutile d'énumérer les successions de toutes les Églises d'origine apostolique ; il lui parut suffisant d'alléguer contre les novateurs la doctrine de l'Église romaine, parce que, dit-il :

(1) Mathæi, XVI, 18, 19.
(2) Lucæ, XXII, 31, 32.
(3) Joannis, XXI, 15 et seqq.

« C'est une nécessité que toute l'Église, c'est-à-dire les fidèles répandus dans tout l'univers, conviennent, à cause de sa suprématie suprême, avec cette Église romaine, dans laquelle, selon le témoignage universel, a toujours été conservée la tradition qui vient des apôtres (1) ».

Vous tenez tous, Nous le savons, à conserver la doctrine gardée par vos ancêtres. Suivez donc les anciens Évêques et les anciens chrétiens de toutes les contrées de l'Orient ; d'innombrables monuments attestent que, d'accord avec les Occidentaux, ils respectaient l'autorité des Pontifes romains. Entre les documents les plus remarquables que l'antique Orient a laissés sur ce sujet (outre le témoignage d'Irénée, que nous venons de citer), Nous aimons à rappeler ce qui se passa, au quatrième siècle, dans la cause d'Athanase, Évêque d'Alexandrie, non moins illustre par Sa Sainteté que par sa doctrine et son zèle pastoral. Condamné injustement par des Évêques de l'Orient, surtout dans le concile tenu à Tyr, et chassé de son Église, il vint à Rome où se rendirent aussi d'autres Évêques des contrées orientales, comme lui injustement dépouillés de leurs sièges. « L'Évêque de Rome (c'était Jules, notre prédécesseur) ayant examiné la cause de chacun d'eux, et les trouvant tous fidèles à la doctrine de la foi de Nicée, et d'accord en tout avec lui-même, les reçut dans sa communion. Et parce que, à cause de la dignité de son siége, le soin de tous lui appartenait, il rendit son église à chacun de ces Évêques. Il écrivit aussi aux Évêques de l'Orient, les réprimandant, parce qu'ils n'avaient pas jugé selon la justice dans la cause de ces pontifes et parce qu'ils troublaient la paix de l'Église (2). » — Au commencement du cinquième siècle, Jean-Chrysostôme, Évêque de Constantiniple, non moins

(1) Iren. Contra haereses, lib. III, cap. 3.

(2) Sosomène, *Hist. eccles.*, lib. III, c. 8. Voyez aussi saint Athanase, dans son *Apologie contre les Ariens, passim*.

illustre qu'Athanase, condamné à Calcédoine, dans un Concile, par une souveraine injustice, eut recours par ses lettres et par ses envoyés, à notre Siège Apostolique, et fut déclaré innocent par Notre prédécesseur saint Innocent Ier (1).

Le concile de Calcédoine, tenu en 451, est un autre et célèbre monument de la vénération de vos ancêtres pour l'autorité des Pontifes romains. Les six cents Évêques qui le composaient, presque tous de l'Orient (sauf quelques rares exceptions), après avoir entendu, dans la seconde session, la lecture d'une lettre du Pontife romain, saint Léon-le-Grand, s'écrièrent tous d'une seule voix : *Pierre a parlé par la bouche de Léon.* Et l'assemblée, que présidaient les Légats pontificaux, s'étan ensuite séparée, les Pères du Concile, dans la relation des faits par eux envoyée à saint Léon, affirment que lui-même, dans la personne de ses Légats, avait commandé aux Évêques réunis, *comme la tête aux membres* (2).

Et ce n'est pas seulement les actes du Concile de Calcédoine, mais encore les actes de tous les autres anciens Conciles de l'Orient, que Nous pourrions alléguer et par lesquels il est constant que les Pontifes romains ont toujours eu la première place dans les Conciles, surtout dans les Conciles œcuméniques et que leur autorité a été invoquée et avant la célébration des Conciles et après leur dissolution. Du reste, en dehors des Conciles, nous avons grand nombre de passages des écrits des Pères et des anciens auteurs de l'Orient, ainsi que beaucoup d'actes de leur histoire, par lesquels il est évident que l'autorité suprême des Pontifes romains a toujours été en vigueur dans tout l'Orient, du

(1) V. les lettres de saint Innocent Ier à saint Jean-Chrysostôme et les lettres de saint Jean-Chrysostôme à saint Innocent, au clergé et au peuple de Constantinople, au tom. III, des Œuvres de saint Jean-Chrysostôme pag. 515 et suivantes, édition des Bénédictins de Saint-Maur.

(2) Labbe, tom. IV, pag. 1235 et 7755, éd. de Venise.

temps de vos ancêtres. Mais il serait trop long de rapporter ici tous ces témoignages ; ceux que Nous avons indiqués suffisent d'ailleurs pour montrer la vérité ; Nous Nous contenterons donc de rappeler comment, au temps même des apôtres, se conduisirent les fidèles de Corinthe, à l'occasion des dissensions qui avaient si gravement troublé leur Église. Les Corinthiens s'adressèrent à saint Clément, qui, peu d'années après la mort de Pierre, avait été fait Pontife de l'Église romaine ; ils lui écrivirent à ce sujet et chargèrent Fortunat de lui porter ces lettres. Clément, après avoir mûrement examiné l'affaire, chargea le même Fortunat, auquel il adjoignit ses propres envoyés, Claudius Ephebe et Valère Viton, de porter à Corinthe cette fameuse lettre du saint Pontife et de l'Église romaine(1), à laquelle les Corinthiens et tous les autres Orientaux attachaient tant de prix que, dans les siècles suivants, on la lisait publiquement dans beaucoup d'églises (2).

Nous vous exhortons donc et Nous vous conjurons de ne plus tarder à rentrer dans la communion du Saint-Siége de Pierre, dans lequel est le fondement de la véritable Église du Christ, comme l'attestent et la tradition de vos ancêtres, ainsi que la tradition des autres anciens Pères, et les paroles mêmes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, contenues dans les saints Evangiles et que nous avons rapportées. Car il n'est pas, il ne sera jamais possible que ceux-là soient dans la communion de l'Église, Une, Sainte, Catholique et Apostolique, qui veulent être séparés de la solidité de la Pierre sur laquelle l'Église a été divinement édifiée.

Aucune raison ne peut donc vous excuser de ne pas revenir à la véritable Église et à la communion de ce Saint-

---

(1) Bibliotheca veterum patrum, a Gallandio edita, tom.I, p.9 et seqq.

(2) Euseb. Hist. ecclesiast., lib. III, cap. 16. — Voyez encore dans Eusèbe, liv. IV. ch. 23, le témoignage de Denys, évêque de Corinthe.

Siége. Vous le savez bien, dans les choses qui touchent à la profession de la religion divine, il n'est rien de si dur qu'on ne doive supporter pour la gloire du Christ et pour le prix de la vie éternelle. Quant à Nous, Nous vous en donnons l'assurance, rien ne nous serait plus doux que de vous voir revenir à notre communion ; bien loin de chercher à vous affliger par quelque prescription qui pourrait paraître dure, Nous vous recevrons avec une bienveillance toute paternelle et avec le plus tendre amour, selon la coutume constante du Saint-Siége. Nous ne vous demandons que les choses absolument nécessaires : revenez à l'unité ; accordez-vous avec Nous dans la profession de la vraie foi, que l'Église catholique retient et enseigne ; avec l'Église même, gardez la communion du siége suprême de Pierre. Pour ce qui est de vos rites sacrés, il n'y aura à rejeter que les choses, qui s'y rencontreraient, contraires à la foi et à l'unité catholiques. Cela effacé, vos antiques liturgies orientales demeureront intactes ; Nous avons déjà déclaré dans la première partie de cette lettre combien ces liturgies Nous sont chères, et combien elles l'ont toujours été à nos prédécesseurs, à cause de leur antiquité et de la magnificence de leurs cérémonies, si propres à nourrir la piété.

De plus, Nous avons délibéré et arrêté, quant aux ministres sacrés, aux prêtres et aux pontifes des nations orientales qui reviendront à l'unité catholique, de tenir la même conduite qu'ont tenue nos prédécesseurs en tant d'occasions, dans les temps qui ont immédiatement précédé celui où Nous vivons et dans les temps antérieurs ; Nous leur conserverons leur rang et leurs dignités et Nous compterons sur eux, non moins que sur les autres clercs catholiques de l'Orient, pour maintenir et propager parmi leurs peuples le culte de la religion catholique. Enfin, Nous avons la même bienveillance et le même amour pour eux et pour les laïques qui reviendront à Notre communion, que pour

tous les autres catholiques orientaux ; Nous Nous appliquerons, sans relâche et avec le plus grand soin, à bien mériter des uns et des autres.

Daigne le Dieu très-clément donner à notre parole une vertu efficace ! que ses bénédictions se répandent sur ceux de nos frères et de nos fils qui partagent notre sollicitude pour le salut de vos âmes ! Oh ! si cette consolation Nous était donnée de voir l'unité catholique rétablie parmi les chrétiens de l'Orient et de trouver dans cette unité un nouveau secours pour propager de plus en plus la foi véritable de Jésus-Christ parmi les nations infidèles ! Nous ne cessons pas de le demander au Dieu des miséricordes, Père des lumières, par son Fils unique, notre Rédempteur, par les prières et les supplications les plus ardentes, invoquant la protection de la très bienheureuse Vierge, Mère de Dieu et des saints Apôtres, des Martyrs, des Pères, qui, par leur prédication, leur sang, leurs vertus et leurs écrits, ont conservé et propagé dans l'Orient la véritable religion du Christ. Remplis du désir de vous voir revenir au bercail de l'Église catholique, et de vous bénir comme nos frères et comme nos fils, et en attendant le jour où cette joie nous sera donnée, Nous témoignons de nouveau Notre affection et Notre tendresse aux catholiques répandus dans les contrées de l'Orient, à tous, Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques, clercs et laïques, et Nous leur donnons Notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 6 janvier 1848, la seconde année de Notre pontificat.

LE PAPE PIE IX.

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI PII DIVINA PROVIDENTIA PAPAE IX LITTERAE AD ORIENTALES.

PIUS PAPA IX AD ORIENTALES.

In Suprema Petri Apostoli Sede, meritis licet imparibus, disponente Do-

mino, constituti, et sollicitudine onerati omnium Ecclesiarum, respeximus inde ab exordio Pontificatus nostri in diversas Orientis ac finitimarum Regionum Nationes Christianas cujuscumque ritus, quæ non uno quidem ex capite peculiarem a Nobis curam exposcere videbantur. In Oriente enim Unigenitus Dei Filius propter nos homines Homo factus apparuit, et per vitam, mortem, et resurrectionem suam opus humanæ Redemptionis perficere dignatus est. In Oriente a divino eodem Redemptore,ac subinde ab ejus Discipulis prædicatum initio est Evangelium lucis et pacis ; et quamplurimæ inclaruerunt Ecclesiæ Apostolorum, qui illas instituerant, nomine insignes. Sed insequenti etiam tempore, et longo plurium sæculorum intervallo, floruere in Orientalibus Nationibus Episcopi, Martyres, aliique sanctitate, ac doctrina præstantissimi viri, quos inter communi totius Orbis præconio celebrantur Ignatius Antiochenus, Polycarpus Smyrnensis, Gregorius Neocæsareensis, ejusdemque nominis Nyssenus, ac Nazianzenus, Athanasius Alexandrinus, Basilius Cæsareensis, Joannes Chrysostomus, bini Cyrilli Hierosolymarius, et Alexandrinus, Gregorius Armenus, Ephræmus Syrus, Joannes Damascenus, nec non Slavorum Apostoli Cyrillus, et Methodius : ut taceamus porro de cæteris prope innumeris, qui effuso similiter pro Christo sanguine, aut sapientibus scriptis, eximiæque virtutis operibus nomina sua perenni item posteritatis memoriæ commendarunt. Pertinent quoque ad Orientis laudem frequentissimi Episcoporum Conventus, præsertim vero Œcumenica vetustiora Concilia ibidem celebrata, in quibus Romano Pontifice praeeunte Catholica Fides contra illius ætatis novatores vindicata fuit sollemnique judicio roborata. Denique posteriori etiam ævo, quamvis haud exigua Christianorum Orientalium pars a communione Sanctæ hujus Sedis, atque adeo a Catholicæ Ecclesiæ unitate recessisset, et in Oriente ipso rerum summam obtinuerint Gentes a Christiana Religione alienæ, numquam tamen defuere illic homines bene multi, qui divinæ gratiæ auxilio freti suam in vera Fide et Catholica unitate constantiam inter multiplices calamitates, et diuturna eorum præsertim temporum pericula comprobarunt. Heic autem abstinere non possumus, quominus commemoremus singulari cum laude illorum Patriarchas, Primates, Archiepiscopos et Episcopos, qui sedulam contulere operam suis ovibus in Catholicæ veritatis professione custodiendis ; et quorum proinde curis, Deo benedicente, factum est, ut mitigata postea temporum asperitate tantus inibi inventus sit eorum numerus, qui in Catholica unitate manebant.

Itaque ad Vos primum verba nostra convertimus, Venerabiles Fratres, Dilecti Filii, Catholici Antistites, et cujuscumque Ordinis Clerici ac Laici, qui perseverastis firmiter in fide et communione Sanctæ hujus Sedis, vel qui ad eam postmodum, errore cognito, non minori quidem virtutis laude convenistis. Etsi enim rescripserimus dudum ad multos ex Vobis, a quibus gratulatorias de nostra ad Summum Pontificatum electione Litteras acceperamus, et inde a die 9 Novembris anni 1846 omnes totius Catholici Orbi Antistites per Encyclicam Epistolam allocuti

fuerimus ; consilium tamen est alio hoc peculiari sermone certiores Vos facere studiosissimæ caritatis, qua de Vobis, rebusque vestris solliciti sumus. Opportunam vero de his scribendi occasionem habuimus in missione Ven. Fratris Innocentii Archiepiscopi Sidensis, qui a Nobis Constantinopolim legatus est ad Celsissimam Othomanam Aulam, ut Potentissimum Turcarum Imperatorem nostro nomine conveniat, et pro Oratore ab illo ad salutandos Nos antea allegato plurimas nomine nostro gratias persolvat. Ipsi quidem Ven. Fratri diligenter mandavimus, ut Vos, et quæcumque ad vestram, Catholicæque Ecclesiæ causam in amplissima Othomana Ditione pertinent, eidem Imperatori nostris verbis impensissime commendet... Nec dubitamus, quin Imperator ipse, sua jam sponte erga Vos benevolus, majori porro benignitate rebus vestris faveat, et neminem ex suis subditis Catholicæ Religionis causa vexari permittat. Jam vero memoratus Sidensis Archiepiscopus nostræ in Vos caritatis studia uberius declarabit illis ex Sacris Præsulibus, Primoribusve Nationum vestrarum, quos Constantinopoli adesse contigerit : atque inde postmodum ad Nos rediturus divertet, prout res et occasio tulerit, ad nonnulla alia Orientis loca, ut, quemadmodum in mandatis a Nobis habuit, Ecclesias Catholicorum cujusque ritus inibi sitas Nostro nomine invisat, nostrisque verbis amantissime alloquatur et consoletur nostros Ven. Fratres, Dilectosque Filios, quos in locis illis invenerit.

Idem vero et ipsis tradet, et cum reliquis Vestrum communicandas curabit nostras hasce Litteras, testes, uti diximus, nostræ in Catholicas vestras Nationes propensissimæ voluntatis, et per quas Vobis omnibus notum facimus, et confirmamus, nihil potius Nobis fore, quam ut de Vobis ipsis, et de Catholicæ apud Vos Religionis statu quotidie magis bene mereamur. Quare cum inter alia relatum ad Nos sit, in regimine ecclesiastico vestrarum Nationum quædam esse, quæ ob anteacti temporis calamitatem incerta adhuc manent vel minus apte constituta, libenter equidem aderimus auctoritate nostra Apostolica, ut ad normam sacrorum Canonum, servatisque, SS Patrum institutis, rite omnia componantur et ordinentur. Omnino autem sartas tectas habebimus peculiares vestras Catholicas Liturgias ; quas plurimi sane facimus, licet illæ nonnullis in rebus a Liturgia Ecclesiarum latinarum diversæ sint. Enimvero Liturgiæ ipsæ vestræ in pretio pariter habitæ fuerunt a Prædecessoribus nostris ; utpote quæ et commendantur venerabil antiquitate suæ originis, et conscriptæ sunt linguis, quas Apostoli aut Patres adhibuerant, et ritus continent splendido quodam ac magnifico apparatu celebrandos, quibus fidelium erga divina mysteria pietas et reverentia foveatur.

Ad hanc Sedis Apostolicæ rationem erga Catholicas Orientalium Liturgias plura spectant Romanorum Pontificum Decreta, et Constitutiones, quæ de illis conservandis latæ sunt : inter quas laudare sufficiet Litteras Apostolicas Benedicti XIV, Decessoris nostri, eas præsertim,

quarum initium « Allatæ sunt » datas die 26 Julii 1755 (1). Eodem pertinet, quod Sacerdotibus Orientalibus in Occidentem venientibus nedum liberum est, proprio Nationis suæ ritu celebrare in sacris Latinorum Ædibus, sed patent etiam diversis in locis, ac Romæ præsertim Templa in peculiarem ipsorum usum ædificata. Insuper nec monasteria defuerunt orientalis ritus, nec domicilia alia excipiendis Orientalibus destinata ; nec etiam Collegia in eum finem condita ut Orientalium filii, sive soli, sive cum aliis adolescentibus, ad Litteras, sacrasque scientias, atque ad clericalem disciplinam informentur, et idonei fiant Ecclesiasticis muneribus deinceps in sua cujusque natione obeundis. Quamvis autem aliqua ex his institutis recentiorum temporum calamitate perierint, nonnulla tamen adhuc supersunt, ac florent ; in quibus, Venerabiles Fratres, Dilecti Filii, præclarum sane documentum habetis singularis benevolentiæ, qua Sedes Apostolica Vos, resque vestras prosequitur.

Ceterum scitis jam, Ven. Fratres, Dilecti Filii, Nos in vestris religiosis negotiis procurandis adjutrice opera uti nostræ Congregationis plurium S. E. Romanæ Cardinalium, cui a Propaganda Fide nomen est. At vero studium bene de Vobis merendi commune est et aliis plurimis, tum Romanis tum exteris, qui in Alma hac Urbe morantur. Quo in numero nonnulli ex latino, atque etiam ex vestris orientalibus ritibus Præsules, piique alii viri consilium nuper inierunt de pia societate eum in finem instituenda, ut sub auctoritate memoratæ nostræ Congregationis cultum apud Vos Catholicæ Religionis, et uberiores ejusdem progressus quotidianis piis precibus, collata aliqua stipe, et omni ope atque opera sua juvare conniterentur. Qua de re cum relatum ad Nos fuerit, commendavimus equidem et probavimus pium illorum consilium, ac suasores ipsis fuimus ut ei Operi sine mora manum admoveant.

Post hæc; ad Vos speciatim verba nostras convertimus qui aliis præestis, VV.FF. Catholici Orientalium Antistites cujusque gradus ; ut collaudato iterum vestro, et vestri etiam Cleri zelo in sacris ecclesiasticisque muneribus obeundis, hac porro hortatione nostra addamus Vobis animos ad virtutem. Itaque obtestamur Vos in Domino Deo nostro, ut cœlesti Ejus auxilio freti advigiletis majori usque alacritate ad custodiam dilectarum ovium, nec desistatis prælucere ipsis verbo et exemplo, ut ambulent digne Deo per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes. Incumbant alacriter in eamdem curam Presbyteri, qui sub Vobis sunt, et animarum præsertim Curatoribus instate, ut decorem diligant Domus Dei, foveant populi pietatem, Sancta sancte administrent, et minime neglectis ceteris officii sui partibus, peculiari utantur diligentia in informandis pueris ad rudimenta Christianæ doctrinæ, atque in reliqua fideli plebe verbi Dei pabulo cum sermonis facilitate pro ejus captu

(1) Extant Tom. IV. Bullarii Benedicti XIV. n. 47. Aliæ ea de re ejusdem Pontificis Constitutiones habentur Tom. I. memorati Bullarii n. 87. et Tom. III. n. 44.

enutrienda. Summa autem illis Vobisque ipsis sedulitate curandum est, ut fideles omnes solliciti sint servare unitatem spiritus in vinculo pacis, gratias agentes Deo luminum et misericordiarum Patri, quod in tanto rerum discrimine constantes per ejus gratiam permanserint in Catholica communione unicæ Christi Ecclesiæ, vel reversi porro ad illam fuerint, dum alii ex popularibus suis vagantur adhuc extra unicum idem ovile Christi, a quo illorum patres jamdudum misere exiverant.

Post hæc, abstinere non possumus, quominus caritatis et pacis verba his etiam loquamur Orientalibus Christum colentibus, qui a communione sanctæ hujus Petri Sedis alieni sunt. Etenim urget Nos Christi caritas, ut juxta ejus monita et exemplum dispersas oves sequi per invia quæque et aspera, atque illarum infirmitati succurrere connitamur, ut in septa Dominici gregis tandem aliquando regrediantur.

Audite igitur sermonem nostrum Vos omnes, quotquot in Orientalibus ac finitimis plagis Christiano quidem nomine gloriamini, sed cum Sancta Romana Ecclesia communionem minime habetis ; ac Vos potissimum, qui penes illos sacris muneribus estis addicti, aut majori etiam ecclesiastica Dignitate fulgentes ceteris præsidetis. Recogitate ac memoria repetite veterem Ecclesiarum vestrarum conditionem, quum mutuo inter se, et cum reliquis Catholici Orbis Ecclesiis unitatis vinculo conglutinabantur : et considerate deinceps, num quidquam Vobis profecerint divisiones quæ postmodum subsequutæ sunt, et quibus factum est ut nedum cum Ecclesiis occidentalibus, sed neque inter Vos ipsos retinere potueritis antiquam sive doctrinæ, sive sacri regiminis unitatem. Memineritis Symboli Fidei, in quo Nobiscum profitemini, credere Vos « Unam Sanctam Catholicam et Apostolicam Ecclesiam » ; atque hinc perpendite, num ipsa hæc Sanctæ et Apostolicæ Ecclesiæ Catholica unitas in tanta illa Vestrarum Ecclesiarum divisione inveniri possit ; dum Vos ipsi eam agnoscere abnuitis in communione Romanæ Ecclesiæ, sub qua aliæ per totum mundum frequentissimæ Ecclesiæ in unum corpus coaluere semper, et coalescunt. Atque ad rationem ejus unitatis, qua fulgere Catholica Ecclesia debet, penitius intelligendam, memoria recolite orationem illam in Joannis Evangelio consignatam (1) in qua Christus Unigenitus Dei Filius Patrem pro suis Discipulis ita precatus est : «*Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos* ; » et subinde adjicit : « *Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis, qui credituri sunt per verbum eorum in me* ; *ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint, ut credat mundus quia tu me misisti* : *et ego claritatem, quam dedisti mihi, dedi eis, ut sint unum sicut et nos unum sumus* : *Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum* : *et cognoscat mundus, quia tu me misisti, et dilexisti eos sicut et me dilexisti.* »

Verum idem humanæ salutis Auctor Christus Dominus, unicæ illius

(1) Joannis XVII. 11, 20. et seqq.

adversus quam portæ inferi non prævalebunt, Ecclesiæ suæ fundamentum posuit in Apostolorum principe Petro ; cui claves dedit Regni cœlorum (1) ; pro quo rogavit, ut non deficeret fides ejus, addito etiam mandato ut fratres in ea confirmaret (2) ; cui denique pascendos commisit agnos et oves suas (3), atque adeo totam Ecclesiam, quæ in veris Christi agnis atque ovibus est. Atque hæc pertinent pariter ad Romanos Antistites Petri Successores ; quandoquidem, post Petri mortem, Ecclesia usque ad consummationum sæculi duratura fundamento, super quod ædificata a Christo fuit, carere non potest. Quare S. Irenæus Polycarpi qui Joannem Apostolum audierat Discipulus ac deinde Lugdunensis Episcopus, quem Orientales non minus quam Occidentales inter præcipua Christianæ antiquitatis lumina recensent, dum adversus heræticos sui temporis referre vellet doctrinam ab Apostolis traditam, supervacaneum existimavit omnium Ecclesiarum apostolicæ originis enumerare successiones, affirmans satis sibi esse, ut allegaret contra illos doctrinam Ecclesiæ Romanæ, propterea quod « *ad hanc Ecclesiam propter potiorem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles, in qua semper ab his, qui sunt undique, conservata est ea quæ est ab Apostolis traditio* (4). »

Novimus commune Vobis studium esse, ut doctrinæ adhæreatis a vestris Majoribus custoditæ. Sequimini igitur veteres Antistites et Christi-fideles orientalium omnium Regionum de quibus innumera prope monumenta demonstrant, ipsos cum occidentalibus consensisse in reverenda Romanorum Pontificum auctoritate. Inter præcipua ex Oriente ipso ejus rei documenta (præter Irenæi locum paulo ante laudatum) commemorare hic juvat quæ IV Ecclesiæ sæculo gesta sunt in causa Athanasii Alexandrini Antistits, sanctitate non minus quam doctrina et pastorali zelo clarissimi, qui ab orientalibus quibusdam Præsulibus in Concilio præsertim Tyri habito injustissime condemnatus, et ab Ecclesia sua pulsus, Romam venit ; ubi venerunt etiam alii ab Oriente Episcopi a suis item sedibus per injuriam dejecti. « *Episcopus igitur Romanus* (qui erat Julius Decessor Noster) *cum singulorum causas cognovisset, omnesque in Nicœnæ fidei doctrinam consentientes reperisset, tamquam idem cum ipso sentientes, in communionem recepit. Et quoniam propter Sedis dignitatem omnium cura ad ipsum spectabat, suam cuique Ecclesiam restituit. Scripsit etiam Orientalibus Episcopis, reprehendens eos, quod in supradictorum causis non recte judicassent, et quod Ecclesiarum statum turbarent* (5). » Initio etiam sæculi V Joannes Chrysostomus Constanti-

(1) Matthæi XVI. 18, 19.
(2) Lucæ XXII. 31, 32.
(3) Joannis XXI. 15. et seqq.
(4) Ipsa hæc sunt Irenæi verba, *Lib. III. contra hæreses, cap.* 3.
(5) Verba hæc sunt Sozomeni, Lib. III. *Hist. Eccl.* Cap. 8. Rem universam fusius exponit Athanasius ipse in sua *Apologia contra Arianos.*

nopolitanus Antistes vir item longe clarissimus, qui Chalcedone in Synodo ad Quercum per summam injuriam condemnatus fuerat, confugit et ipse per Litteras et internuncios suos ad Sedem hanc Apostolicam et a Decessore nostro S. Innocentio I innocens declaratus est (1).

Præclarum aliud veneratæ a vestris Majoribus Romanorum Pontificum auctoritatis documentum extat in Chalcedonensi Synodo anni 451. Enimvero Episcopi, qui in illam ad sexcentum convenerant, ac pene omnes (paucis scilicet exceptis) ex Oriente erant, post Litteras Romani Pontificis S. Leonis M. in secunda Concilii actione perlectas clamaverunt : « *Petrus per Leonem ita loquutus est.* » Subinde autem, Synodi ipsa pontificiis Legatis præsidentibus absoluta, iidem Concilii Patres in gestorum relatione ad Leonem missa, eum per memoratos Legatos congregatis Episcopis *sicut membris caput præfuisse* affirmarunt. (2)

Ceterum non ex solis Chalcedonensis Concilii Actis, sed ex reliqua etiam Orientalium veterum Synodorum historia proferre liceret monumenta alia quamplura ; ex quibus constat, Romanos Pontifices in Synodis præsertim Œcumenicis primas habuisse partes, eorumque auctoritatem et ante Conciliorum celebrationem, et his porro absolutis fuisse imploratam. Atque etiam extra Conciliorum causam afferre possemus alia Patrum, veterumque Orientalium seu scripta seu gesta longe plurima ; ex quibus item apparet supremam auctoritatem Romanorum Pontificum viguisse jugiter apud Majores vestros in Oriente universo. Sed quoniam nimis longum foret ea omnia hoc loco recensere ; et quæ jam indicavimus satis sunt ad rei veritatem ostendendam : heic tantum coronidis loco memorabimus quemadmodum vetustissima ætate, ipso scilicet Apostolorum ævo, gesserunt se Corinthii fideles in dissensionibus, quibus ipsorum Ecclesia gravissime turbata fuerat. Nimirum Corinthii dissensiones illas suas per Litteras, et per Fortunatum ad eas perferendas huc profectum detulerunt ad S.Clementem, qui paucis post Petri mortem annis Romanæ Ecclesiæ Pontifex factus fuerat. Clemens autem, re graviter considerata, rescripsit per Fortunatum ipsum et per adjunctos ei internuncios suos Claudium Ephebum, et Valerium Vitonem : a quibus Corinthum perlata est celebratissima illa Sancti Pontificis Romanæque Ecclesiæ Epistola (3), quæ tum penes Corinthios ipsos, tum penes alios Orientales tanto in pretio habita fuit, ut subsequenti etiam tempore in pluribus Ecclesiis publice legeretur. (4)

---

(1) Binæ hac de re Chrysostomi litteræ ad Innocentium, et litteræ Innocentii tum ad Chrysostomum, tum ad Clerum et populum Constantinopolitanum extant Tom. III. Operum Chrysostomi, Edit. Maur. pag. 515. seqq.

(2) Tom. IV. Concilior. edit. Labbeo-Venetœ, pag. 1235 et 1755.

(3) Extat hæc Clementis Epistola in Bibliotheca Veterum Patrum Venetiis a Gallandio edita. Tom. I. pag. 9. et seqq.

(4) Ex Eusebio Historiæ Ecclesiasticæ Lib. III. Cap. 16, et ex Dio-

Juxta hæc hortamur Vos, atque obtestamur, ut absque ulteriori mora redeatis ad communionem Sanctæ hujus Petri Sedis, in qua veræ Christi Ecclesiæ fundamentum esse et Majorum vestrorum aliorumque veterum Patrum traditio, et quæ antea commemoravimus Christi Domini verba in sanctis Evangeliis relata demonstrant. Nec enim fieri umquam poterit, ut in Unius Sanctæ Catholicæ et Apostolicæ Ecclesiæ communione sint, qui divulsi esse voluerint a soliditate petræ, super quam Ecclesia ipsa divinitus ædificata est. Ac nulla sane ratio est, qua Vos ab hoc ad veram Ecclesiam, Sanctæque hujus Sedis communionem reditu excusare valeatis. Nostis enim, in rebus ad divinæ religionis professionem spectantibus nihil esse tam durum, quod pro Christi gloria, æternæque vitæ retributione non sit perferendum. At vero ad Nos quod attinet, testamur et confirmamus, nihil Nobis antiquius esse, quam ut Vos ad communionem nostram redeuntes nedum nulla, quæ durior videri possit, præscriptione affligamus, sed ex constanti Sanctæ hujus Sedis instituto peramanter, et paterna prorsus benignitate excipiamus. Itaque non aliud Vobis imponimus oneris, quam hæc necessaria ; nimirum ut ad unitatem reversi consentiatis Nobiscum in professione veræ Fidei, quam Ecclesia Catholica tenet ac docet, et cum Ecclesia ipsa, supremaque hac Petri Sede communionem servetis. Hinc ad vestros sacros ritus quod attinet, rejicienda solummodo erunt si quæ in illos separationis tempore irrepserint quæ eidem Fidei et unitati Catholicæ adversentur : atque his demptis sartæ tectæque Vobis manebunt veteres Liturgiæ vestræ orientales ; quas pro illarum venerabili antiquitate et ceremoniis ad fovendam pietatem idoneis apud nostros Decessores in pretio fuisse, atque a Nobis pariter plurimi fieri in priori harum Litterarum parte jam declaravimus.

Insuper deliberatum fixumque Nobis est ut erga sacros Ministros, Sacerdotes, et Præsules, qui ex istis Nationibus ad unitatem catholicam revertantur, eamdem teneamus rationem, qua Decessores nostri tum proximæ tum superioris ætatis multoties usi sunt ; ut illis scilicet servemus gradus, et dignitates suas ; atque hinc illorum, non minus quam reliqui Catholici Orientalis Cleri, opera utamur ad cultum Catholicæ Religionis inter populares suos tuendum ac dilatandum.

Denique tum ipsos tum laicos, qui ad communionem nostram redierint, eadem qua ceteros Orientis Catholicos benevolentia complectemur ; immo et jucundum Nobis erit omni studio conniti, ut de his æque ac de ipsis quotidie magis bene mereamur.

Utinam clementissimus Deus dare dignetur sermoni huic nostro vocem virtutis ; utinam studiis benedicat Fratrum Filiorumque nostrorum, qui Nobiscum de salute vestrarum animarum solliciti sunt ; utinam ea Humilitatem nostram consolatione lætificet, ut inter Orientales Christianos Catholicam unitatem restitutam videamus, et in unitate ipsa novum

---

nysio Corinthiorum Episcopo, cujus testimonium extat apud Eusebium ipsum L. IV. Cap. 23.

habeamus subsidium ad veram Christi Fidem in gentibus etiam a Christo alienis magis magisque propagandam. Nos quidem non intermittimus idipsum a Deo misericordiarum et luminum Patre per Unigenitum suum Redemptorem nostrum in omni oratione et obsecratione suppliciter poscere, eumdemque in finem invocare patrocinium Beatissimæ Deiparæ Virginis; et Sanctorum Apostolorum, Martyrum, Patrum, quorum prædicatione, sanguine, virtutibus et scriptis vera Christi Religio propagata olim per Orientem et conservata est. Desiderio autem desiderantes gratulari tandem de vestro reditu in Ecclesiæ Catholicæ gremium, Vobisque benedicere tamquam Fratribus Filiisque Nostris ; interea cunctos qui modo in Oriente locisque conterminis sunt, Catholicos Patriarchas, Primates, Archiepiscopos, Episcopos, Clericos, Laicos iterata nostræ flagrantissimæ caritatis testificatione prosequimur, eisque omnibus Apostolicam Benedictionem amantissime impertimur.

Datum Romæ apud S. Mariam Majorem die 6 Ianuarii 1848. Pontificatus Nostri Anno Secundo.

PIUS PP. IX.

Le Chrétien russe [1]

On entend dire de tous côtés et de la bouche de beaucoup de gens que la naissance d'une ère nouvelle approche, qu'elle approche avec force. Un paradis terrestre s'ouvrirait devant nous, et cela bientôt ! Un peuple esclave aurait déjà brisé ses chaînes ; il serait devenu son propre maître... Il est bien vrai : beaucoup de choses ont changé en Russie, et bien de ces choses ont changé en mieux peut-être, si toutefois la science économique, l'outillage industriel et le développement de la civilisation matérielle sont en état de modifier l'aspect de la vie humaine. Oui, beaucoup de choses y ont changé et sont devenues peut-être meilleures. Mais une chose nous effraie : c'est que la terre s'y est ouverte et semble en train d'engloutir de nouveau dans son sein maternel le mystère de l'âme russe. N'en doutons point : cette semence poussera et portera fruit.

On a beau vouloir saisir et considérer le problème russe, de quelque côté que ce soit, il ne sera jamais possible de trouver un point de départ plus naturel et plus fécond que celui de la terre russe elle-même. Quelle perspective d'espace prodigieuse ! « Quelle liberté, quelle étendue ! » La sixième partie du globe terrestre « vaste et illimitée comme l'existence de son peuple muet, » de ce peuple qui a cessé d'être muet et qui remplit le monde du bruit de sa voix.

---

(1) Nous publions ici la traduction d'une conférence donnée par M. Reinhold von Walter à Breslau, le 3 octobre 1928, devant l'assemblée du *Katholische Akademikerverband*. On voudra bien tenir compte du caractère particulier de ce travail qui n'a pas été conçu comme article. Ceci explique e. a. l'absence des indications de sources. L'auteur renvoie d'une façon générale aux travaux de Rosanov, Soloviov Iliine, Cullagh, Arseniev, Florenski, Boulgakov, von Baader, Keuchel, Wiegler, Brueckner, Berdiaiev, etc. (N. D. L. R.)

Mais l'humanité n'est-elle pas dominée par ces paroles de la toute-puissance divine : « Tu es pris de la terre et tu redeviendras terre », par ces paroles, qui, depuis la chute du premier homme se rapportent à toute l'humanité pécheresse et dureront autant qu'il existera des hommes sur la terre ? Mais qui veut les entendre à notre époque fiévreuse, s'empressant, dans sa course folle, à devancer rien moins que la mort ?

Cette terre, par laquelle nous serons repris, fait une seconde fois encore une apparition formidable dans l'histoire de l'humanité. Nous confessons dans le Crédo : *et homo factus est.* Nous confessons : *passus et sepultus est.* Nous confessons *resurrexit tertia die secundum scripturas.* Et, chose étrange ! cette confession aussi s'élève des profondeurs de la terre de laquelle nous sommes pris ! L'Église n'existerait point s'il n'y avait pas cette terre avec la poussière imprégnée du sang de ses martyrs. Cette parole : *et in pulveris reverteris* — serait-elle vraie aussi pour l'Église ? On peut se le demander en face de beaucoup d'événements contemporains, de Russie surtout : peut-être en est-il déjà ainsi, peut-être non ; une chose est sûre : c'est que cette terre est humectée de nouveau du sang des Chrétiens persécutés.

Vous savez ce que je veux dire : près de huit mille prêtres russes, y compris trente évêques, ont été exécutés au courant des années dernières. Non seulement des prêtres orthodoxes, des prêtres catholiques aussi. On se souvient encore du procès de 1923. Le procureur bolchéviste prononça alors la peine de mort contre l'archevêque catholique et contre Mgr Budkewicz. C'est de la bouche de ce représentant du gouvernement que sortirent des paroles qui, ici non plus, ne se font pas entendre pour la première fois : « L'Église catholique a toujours été l'ennemie du peuple ». Ce fonctionnaire responsable continua ainsi : « Nous rejetons de la même façon toutes les Églises. Nous leur contestons tout droit dans l'État. Nous considérons le baptême comme

un préjugé religieux. Nous appelons également préjugés la confession et les autres sacrements ». Ces paroles, prononcées en russe, ne sont cependant pas sans écho dans les autres langues européennes. Et voici ce que dit encore ce haut fonctionnaire de l'État communiste : « Votre religion ? Je crache dessus, comme je crache sur toutes les religions, orthodoxe, juive, musulmane, et les autres. » Mais ceci encore est trop bien connu : il y a, par malheur, tant de personnes qui pensent de même !

Ce n'est pas pour prouver la tendance antireligieuse des Soviets que je cite ces paroles. Tous, vous les connaissez déjà : la propagande athée, les processions ignobles, l'expropriation des biens d'Église, la transformation des temples en clubs ou en bibliothèques, la défense de former une nouvelle génération du clergé et, par-dessus tout, la défense de donner l'instruction religieuse avant l'âge de 18 ans ; en un mot : le dessein arrêté de ruiner la vie religieuse à force de l'exténuer — tout cela vous est connu depuis bien longtemps.

On peut l'affirmer : c'est la première fois depuis Julien l'Apostat qu'on fait en Russie la tentative de renverser les autels chrétiens. Mais l'empereur Julien voulait ressusciter les anciens dieux païens. Ici, c'est autre chose, c'est une idole nouvelle qu'on veut ériger : l'homme collectif, produit des « réflexes d'intérêts économiques ». Une seule chose compte : « la pratique marxiste considérée comme la seule vérité objective ».

Vous allez me demander : Comment tout cela peut-il s'accorder ? Comment est-il possible que chose pareille se produise sur le sol russe si « profondément sanctifié » ? Car vous avez toujours entendu parler des inclinations religieuses, de la piété du peuple russe. La littérature russe en est pleine. Du commencement à la fin, elle n'est qu'un témoignage des sentiments profondément religieux de l'âme russe. « Le peuple est le corps de Dieu » s'écrie Dostoïev-

ski ». « Il n'y a qu'un peuple qui peut posséder le vrai Dieu... ce seul, cet unique peuple, porteur de Dieu, est le peuple russe. » Ainsi dit le poète. Cependant ce peuple, porteur de Dieu, est devenu porteur de l'Internationale, c'est-à-dire d'un système d'idées incompatibles avec la notion de Dieu. Comment est-ce possible ? Comment cela peut-il s'accommoder avec la piété ? Quelle est donc cette vie religieuse d'un peuple d'à peu près 150 millions qui, dans sa vie politique, affiche l'athéisme comme raison d'État ?

On a donné différentes réponses à ces questions. Les uns disent : « La Russie, conformément à sa mission et à sa vocation profonde, a pris sur elle seule la souffrance infinie du monde entier et s'est transformé en elle. Le résultat de l'épreuve, une fois surmontée, est à perte de vue ; mais, dans tous les cas, c'est quelque chose de complètement différent du « s'en esquiver » si souvent pratiqué en Europe occidentale. Oui, c'est à présent que se révèle désespérément l'infamie des pensées dont l'Occident fait de plus en plus sa réserve afin de fuir les réalités de la funeste souffrance comme de la véritable joie finale... »

Ainsi disent les uns. Les autres affirment : « Le tissu de la nature russe est d'une autre espèce que celui de l'Europe occidentale. L'âme russe vogue dans une mer sans bords, elle n'a trouvé de limites nulle part, elle n'a pu créer aucune vie historique, aucune culture, car son éducation religieuse, tout en lui apprenant à supporter son pénible destin, ne lui a pas appris à former des personnalités. L'âme russe, après avoir rejeté la religion, est tombée sous l'empire du nihilisme. Cette âme est féminine et passive. Pour parler au sens figuré, elle n'a jamais contracté un véritable mariage mais on lui a fait violence. C'était tantôt l'occidentalisant Pierre le Grand, avec sa bureaucratie, tantôt le marxisme, qui lui imposèrent leur volonté. Au point de vue religieux, le

peuple était trop soumis à Byzance qui lui était étrangère ; il n'est résulté de tout cela qu'une caricature... »

A l'opposé, on assure qu'il est nécessaire de donner un nouveau sens religieux à la nouvelle culture russe, sens religieux qui s'est annoncé depuis longtemps chez les Slavophiles et ailleurs. Comment peut-on parler de la passivité ou du féminisme du peuple russe puisque l'ancien tsarisme moscovite, puisque le grand Pierre, puisque les Bolchéviks eux-mêmes ont fait preuve d'une force indomptable ? En outre, on n'a qu'à songer à la virilité des saints russes ou à la fermeté des Vieux-Croyants qui se sont maintenus en dépit de toutes les persécutions. La Révolution russe n'est pas absolument irréligieuse : elle est imprégnée du pathétique d'un matérialisme guerroyant qui renie Dieu.

J'ai essayé d'esquisser ici les points de vue dominants : vous voyez quelle divergence d'opinions règne dans un même camp ! Les esprits se séparent d'après leur attitude vis-à-vis de l'Europe occidentale. C'est toujours la même dispute des Slavophiles et des Occidentaux qui remonte au XVI[e] siècle et qui se poursuit encore aujourd'hui avec une égale amertume. Mais bien que la désunion de ces Guelfes et de ces Gibelins russes, de ces parfaits connaisseurs de leur pays, ait pour cause la position de l'Orthodoxie dans le monde ; bien que nous leur soyons redevables de renseignements extrêmement précieux sur la piété russe, il serait peut être bon de les laisser un peu de côté et de revenir au même problème par un autre chemin.

* * *

En adoptant une formule générale, on pourrait dire : le Russe pieux ne connaît qu'un but à l'existence : il veut se sauver, travailler au salut de sa propre âme. Sans doute il y a aussi autre chose : le monde, qui est toujours là avec ce qu'on appelle sa réalité, avec son travail quotidien, etc.

Mais sauver son âme, c'est plus grave. C'est qui doit être mis en évidence. Y a-t-il un Dieu ? Comment puis-je le trouver ? Je dois fuir le monde, rejeter ma propre volonté, ne pas me soucier de moi-même. « Sois comme un rien, rejette ta volonté, sois sans souci et tu obtiendras la paix ». « Si tu veux être reconnu de Dieu, tiens-toi autant que possible inconnu des hommes ». « Dis à tes pensées : je suis mort et couché dans la tombe. » « Prier, prier sans cesse ; ce n'est qu'alors qu'on meurt pour les hommes, pour le monde, pour tout ».

Il va de soi que cette idée merveilleuse d'un travail mystique à sa propre âme et d'un abandon définitif de tout ce qui est terrestre, présente un certain danger pour des natures pas complètement mûres sous le rapport religieux — et la plupart ne le sont pas, ne sont pas encore prêtes, sont encore loin d'être saintes. Les natures de ce genre sont très peu protégées. Si elles vivent en communauté cette communauté et, par conséquent, ce peuple, est dans une certaine mesure, exposé au danger.

En vérité, depuis ses origines, le peuple russe est marqué d'une espèce d'abandon. Je veux dire que ce peuple a la capacité de s'abandonner, de s'immoler dans un acte sublime et religieux d'abnégation personnelle, de tout supporter pour le salut et de ne se révolter que lorsque quelqu'un ose toucher à sa religion. La nature du pays lui-même symbolise d'une certaine façon cette attitude désarmée. D'un autre côté, ce peuple chrétien des Russes pourrait être comparé à un de ces boulevards antiques des âges primitifs. Il offre quelques endroits inaccessibles, des hauteurs qu'un pied humain a rarement touchées, — et en même temps des restes de vieux murs crevassés avec des brèches béantes. L'ennemi vient, non pas comme un voleur dans la nuit, il vient en plein jour. En un clin d'œil le mur est escaladé. Il n'y a pas de contre-défense, pas d'armes, pas de discipline rigide, pas de chefs ni de héros dans

le camp de ces fatigués et oppressés, de ces humiliés et offensés, de ces hommes à peine libérés de l'esclavage. Les voici qui se rendent, les voici qui accourent en masses joyeuses, car on leur promet tout ce que leur cœur désire : terre, fortune, liberté, égalité, fraternité. Sans doute, il y a parmi eux des héros de la foi, des saints merveilleux, des foules de disciples et d'adhérents du Christ qui tiennent encore, qui tiendront de toute éternité. Mais les autres, dans cette mer humaine déchaînée ? Les autres, ceux qui sont sans défense, qui sont abandonnés, qui n'ont pu accomplir ce à quoi leur âme aspirait peut-être ? Ceux qui n'étaient pas sûrs, qui étaient chancelants ?... C'est sur eux que l'ennemi se précipite et ils passent à l'ennemi.

On pourrait être tenté de croire que cette piété préoccupée uniquement de salut et de renoncement total au monde, représente une tradition très ancienne, devenue, par l'hérédité, une caractéristique nationale. En effet, l'histoire nous apprend — car je ne saurais éviter une petite excursion dans le domaine de l'histoire —, l'histoire nous rapporte que les Tatares qui, comme on le sait, avaient régné sur le pays pendant deux-cent-cinquante ans (jusqu'en 1475), qui l'avaient privé de son indépendance, qui n'y avaient rien épargné, ont cependant épargné une chose: l'Église russe. Ils la laissèrent intacte. On comprend dès lors comment pendant cette époque d'écroulement politique sans pareil, cette Église orthodoxe, jusqu'alors œcuménique, ait acquis un caractère spécifiquement russe. Car il n'était qu'elle pour pouvoir montrer à ces hommes tourmentés auxquels, d'après Dostoïevski, il ne restait plus rien que de prier : « Seigneur, ayez pitié de nous ! », que cette prière leur restait pourtant ; il n'était qu'elle qui pouvait enseigner à mourir à ces hommes, auxquels la vie n'offrait plus rien. Elle seule a su maintenir en éveil et former les forces les plus profondes du peuple. Au XIIIe et au XIVe siècle, elle était la substance même du pays russe, elle était tout.

Depuis cette époque il est vraiment permis de dire que l'Orthodoxie devient un phénomène indépendant et original de la vie religieuse russe. On remarquera ceci : l'Église d'alors n'avait pas besoin de se défendre, elle resta intacte comme elle l'était auparavant, elle put se consolider en elle-même tandis qu'autour d'elle tout croulait, dévoré par les dissensions intérieures. N'est-il pas compréhensible qu'elle soit devenue un véritable lieu de refuge ? N'est-il pas compréhensible de même que nous voyions par exemple, le grand-duc Alexandre Nevsky déployer ses bannières contre l'Occident envahisseur et non contre les Mongols ? Car on ne peut nier que les attaques des Occidentaux étaient inspirés par la tendance à effectuer l'union des Églises, séparées depuis 1054. On comprend maintenant cette hostilité envers l'Occident : c'est qu'il était catholique, c'est qu'il menaçait la religion ! Cependant, l'humilité politique envers les autres, envers les Tatares, était au contraire comblée d'éloges, comme une vertu chrétienne. Humiliation héroïque vis-à-vis des Tatares, héroïsme de croyant vis-à-vis de l'Occident envahisseur — voilà les deux causes pour lesquelles Alexandre Nevski fut canonisé. Nous envisageons ici le problème dans son premier développement : il fallait déjà alors, au XIIIe siècle, choisir entre l'Orient et l'Occident et se décider pour l'Orient, c'est-à-dire pour la foi orthodoxe russe qui continue à vivre comme telle dans la conscience du peuple jusqu'à l'année 1654.

Qu'arrive-t-il ensuite ? Le patriarche Nikon convoque en cette année à Moscou un concile, un « Sobor ». Objet de discussion : aucun dogme nouveau, aucun développement de la doctrine ecclésiastique, car, suivant l'opinion de l'Église orthodoxe, tout cela n'est soumis qu'à la compétence d'un concile œcuménique avec représentants de toute la chrétienté réunie. Donc, ce Concile avait à s'occuper d'autres questions : de la constitution de la

liturgie, ou plus exactement, de la restauration de la liturgie, car, au courant des années, quelques variations spécifiquement russes s'y étaient introduites et avaient éveillé des doutes à Constantinople. Bel et bien, il s'agissait de changer quelques coutumes qui semblaient après tout de peu d'importance : devait-on se signer de deux ou de trois doigts ? l'Alleluia devait-il être chanté, à un certain endroit de la liturgie, deux ou trois fois ? Pas plus que cela et assez cependant pour diviser l'Église. C'était le célèbre *Raskol*, c'est-à-dire *division* en Vieux-Croyants et en adhérents à l'Église officielle. La vraie raison de cette division est, bien entendu, plus profonde : c'est un cramponnement à quelque chose d'héréditaire, à quelque chose de russe inné qui s'arme ici contre quelque chose d'étranger, contre l'étranger en général, de quelque provenance qu'il soit. Il est difficile d'affirmer que l'Église soit sortie raffermie de ce combat. Quelques dizaines d'années plus tard, Pierre le Grand lui donna une constitution synodale. Le Patriarcat fut aboli. Un haut fonctionnaire d'État devait désormais présider au Saint-Synode. Les Vieux-Croyants prirent, pour ainsi dire instinctivement, la défensive contre cette incorporation de l'Église dans l'État. Selon eux, la foi devait être placée au-dessus de tout et non l'autorité de l'État ; et non pas une foi quelconque, mais la foi russe. Ce dernier point est extrêmement grave et il ne faut pas y fermer les yeux. Je dois l'avouer : ces Vieux-Croyants furent oppressés par le gouvernement et durement persécutés. Des milliers et des milliers d'entre eux s'en allèrent en exil et à la mort. Mais la poignante tradition de leurs pères qui leur disait comment il fallait mourir les y accompagnait.

C'est alors qu'une idée, idée d'une force indomptable, semble avoir trouvé une expression dont le caractère effroyable, comme je le remarquerai tout de suite, atteint ce degré d'exaspération et de monstruosité que l'on ne ren-

contre qu'en Russie. Pour se sauver de cet État de l'Antéchrist (car, pour eux, le tsar Pierre était l'Antéchrist), on chercha à anticiper sa propre mort en se la donnant volontairement sur le bûcher. Les persécutions, cependant, n'y étaient qu'un prétexte ; la véritable raison en est plus profonde. Comment découvrir la raison dernière d'un phénomène aussi énigmatique ? Je tâcherai de l'expliquer plus clairement. Ces gens croyaient sauver leurs âmes en prenant sur eux les souffrances d'un martyre volontaire. Ils voulaient échapper au mal, fuir le péché. C'est là une expression russe, « fuir le péché ». Ils voulaient mourir pourque leur âme obtînt la paix. C'est proverbial en Russie : « Nous voulons souffrir, car souffrir est bon. Dieu nous envoie la souffrance ». Les Russes y voient un gage de sainteté. Le Russe est, en général, curieusement réaliste dans sa pensée religieuse : il veut voir le diable contre lequel il lutte. — « Est-ce ton œil qui te tente ? Est-ce ta chair ? Eh bien, détruis-les ! » Des motifs mal compris de ce genre, une aspiration à fuir le monde, une pénible mélancolie religieuse, tout cet ensemble, pousse à évoquer la réalité palpable du diable pour pouvoir le saisir en quelque sorte de ses propres mains. Ce n'est qu'alors qu'on le précipite en détruisant son corps, car l'âme, elle, monte au paradis ! — Quel pessimisme ! Ces gens-là se réunissaient par douzaines dans des cabanes, allumaient le feu et périssaient dans les flammes. C'était comme une peste, comme une épidémie psychique qui courait le pays : des bûchers flamboyaient partout. Ou bien, plus tard, jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, on se faisait enterrer vivants, par familles, dans d'étroites galeries de terre qu'on murait, mais où on pouvait encore respirer pendant quelques heures, quelques courtes heures encore trop longues ! Ou bien des mères brûlent leurs enfants, des pères tuent leurs fils à la gloire de Dieu. Autre exemple. On rapporte le fait suivant. Un jeune homme qui se passionnait beaucoup

pour les idées religieuses voit en rêve le Christ devant lui. Profondément ému de cette vision, il demande, toujours en rêve : « Seigneur, que dois-je vous sacrifier ? » — « Donne-moi tes yeux, » répond le Christ. L'homme se réveille, allume la petite lampe suspendue devant les icones et tient ses yeux au-dessus de la flamme jusqu'à ce qu'ils sortent de l'orbite. On le trouve le visage ensanglanté, mais vivant. Il raconte à ses parents et proches son rêve et comment il a agi en conséquence. Cas unique, sans doute ; mais en Russie, des cas pareils se rangent lugubrement l'un à côté de l'autre, en se condensant parfois. Il y a ici quelque chose de prémédité qu'il faut comprendre, notamment le désir de *ne pas voir*, afin de *voir* la lumière éternelle. Que ne veut-on pas voir ? Tout son entourage : la misère la laideur, l'horreur et le grotesque de la vie ; tout ce qui, par son existence, est insupportable ; tout ce qui obscurcit la sainteté. Cette sainteté, cependant, qui se trouve derrière les choses de ce monde, a un éclat si radieux qu'on ne l'aperçoit que lorsqu'on détourne les yeux du monde. On pourrait presque s'imaginer que, si le Sauveur apparaissait dans la Russie actuelle, un aveugle-né l'implorerait : « Seigneur, ne me rendez pas la vue, car, dans ce monde, il n'y a que péché et misère !... » Le Russe pieux pense : « La vie est une tentatrice ; c'est dans la mort qu'on trouve Dieu ». Plusieurs cas de ces suicides religieux sont vraiment affreux.

Cependant, comme je l'avais déjà dit : malgré son caractère monstrueux, c'est une idée d'une force indomptable. Je ne crois ni faire tort à l'Orthodoxie, ni la défigurer, si j'ose affirmer que c'est une marque essentielle de la piété russe que de mettre toujours au premier plan et en évidence la mort, afin qu'elle domine la vie. Plus que cela : cette piété concentrée essentiellement sur le salut de l'âme, si ardemment qu'elle méprise toutes les nécessités de la vie extérieure, cette piété est toujours prête à insister sur l'anticipation de la mort, afin que la vie devienne mort

et la mort, vie par cette transition à l'existence renouvelée. De là, comme un renchérissement de ce détournement de la vie, résulte cette mort avant la mort qui, en somme, n'est rien moins que la mort dans le Christ. Lui-même, nous le savons, avant le sacrifice sanglant du Golgotha, anticipa sa mort le Jeudi-Saint en instituant pour la suite des temps le sacrement de son sacrifice non-sanglant. Je ne veux pas dire que, sous ce rapport, la piété orthodoxe se distingue de la piété catholique ; je dis seulement que, grâce à des circonstances particulières dont je vais parler, cette idée centrale du christianisme s'est imprégnée dans le peuple russe avec une force élémentaire. Ces circonstances particulières, distinctes de l'Europe occidentale, consistent d'abord en ce que ce pays est composé pour la plupart de paysans, c'est-à-dire que sa population est homogène et se trouve donc dans des conditions de vie pareilles. La misère générale ne contribue pas moins à une même conception de la vie. Grâce à elle, cette pensée de la mort, cette anticipation de la mort, pouvait planer au-dessus de tout le pays, — malgré ce qu'elle a d'exagéré, — comme un nuage tantôt bienfaisant, tantôt menaçant. Mais par-dessus tout, cette misère du peuple ! On n'entend de tous côtés que misère et misère. Elle est tellement immense, elle est si paralysante que la mort en apparaît comme un bienfait et qu'on l'appelle comme une délivrance de cette vallée de larmes, ou même qu'on se l'impose, comme nous l'avons vu.

Il faut se le dire de nouveau : qui donc a appris à ces Russes à mourir ? Qui les a soutenus lorsqu'ils défaillaient ? L'Église, sans doute. C'est là son grand mérite qu'elle ait su graver si profondément dans la conscience humaine que « tout ce qui est terrestre, que tout ce qui est né, a besoin d'être purifié, et que la véritable purification, c'est la mort. » Car la nature humaine est double : elle comprend un homme mortel et un homme immortel. Ou bien, comme le dit merveilleusement Iliine : « Personne ne peut éviter le mona-

chisme : nous sommes tous mortels, et la mort nous investit de toutes les exigences formelles de l'ascétisme monastique. Un mort est un jeûneur absolu, un chaste absolu, un ermite absolu, un silencieux absolu. C'est là le sens le plus profond de la mort. Tout revient à savoir si le défunt a pris son habit de moine volontairement ou involontairement ! »

Il ne faut pas oublier de dire que bientôt les Vieux-Croyants se divisèrent de leur côté en sectes nombreuses dont quelques-unes gardaient le même signe caractéristique du suicide volontaire ; d'autres inclinaient vers l'extase orgiaque ; d'autres encore, vers la mutilation volontaire ; enfin quelques-uns à un positivisme religieux sans exemple. Vladimir Soloviov parle d'une secte dite « adorateurs de trou ». Voici en quoi consiste leur religion. Ils percent un trou dans une poutre de leur cabane et murmurent là-dedans : « O ma cabane, ô mon trou, sauve-moi ! » Cependant même cette religion extravagante, qui n'a rien de commun avec le christianisme hormis la formule « Sauve-moi », fait allusion à l'inclination secrète des Russes (pas de l'Église, bien entendu) de tourner la religion vers soi-même, vers sa famille, vers sa nation et finalement, dans le solipsisme le plus primitif, vers sa cabane ! C'est comme Dostoïevski, qui, bien entendu dans une autre suite d'idées, put exhiber la formule : « chaque homme doit devenir Russe ». Il veut dire que chaque homme devrait apprendre à souffrir, à mourir et à anticiper la mort comme l'ont appris à faire les Russes avec leur capacité illimitée de la souffrance.

Du côté des Russes eux-mêmes on ne cesse de faire ressortir que le point central de toute la vie religieuse ainsi que de la vie en général de ce peuple pieux est la pensée de la résurrection. Oui, sans doute, il en est ainsi ; mais on ne doit jamais oublier que le berceau de la résurrection est la tombe. Car, si ce précédent manquait, comment pourrions-nous comprendre la victoire de la mort, la résurrec-

tion ? La liturgie chante : « O vie, comment peux-tu mourir ? Comment peux-tu prendre domicile dans un tombeau ? Mais tu détruis le royaume de la mort et tu fais revenir les morts du gouffre de l'enfer ». Et encore, dans la liturgie du Vendredi-Saint : « Lorsque la Vierge Immaculée te voit aujourd'hui, ô Verbe, pendu à la croix, elle pleure au fond de son sein maternel, son cœur souffre amèrement et elle soupire douloureusement de la profondeur de son âme ; elle se bat la poitrine, elle s'arrache les cheveux. En gémissant, elle s'écrie : Malheur à moi, ô Fils divin ! Malheur à moi, ô Lumière du monde ! Pourquoi me quittes-tu, Agneau de Dieu ? » La liturgie russe entretient une liaison étroite entre la mort et la résurrection et, pour les pieux eux-mêmes, la foi en la résurrection se rattache immédiatement à la représentation de la mort mystique, de l'éloignement de tout ce qui est de ce monde. Ce n'est qu'alors seulement qu'« un petit germe de la vie nouvelle est révélé à l'âme ; ce germe croîtra, et l'homme connaîtra même ici, sur la terre, le mystère de la résurrection ».

Voici ce que dit le canon pascal de S. Jean Damascène : « Tu es descendu dans les profondeurs de la terre, tu as rompu les vieilles chaînes qui liaient les captifs, ô Christ, et tu ressuscitas du tombeau le troisième jour comme Jonas du ventre de la baleine. O Immortel, tu es descendu dans le tombeau, mais tu as brisé la puissance de l'enfer et tu es ressuscité en vainqueur, ô Christ et Dieu ! » Ce chant triomphal est chanté tour à tour par deux chœurs de chantres, immédiatement après minuit, à l'office pascal, pendant que les cloches accordées résonnent comme une symphonie, pendant que les fidèles allument leurs cierges et que la lumière se répand soudain en flots de feu dans l'église obscure. Aprés cela, on se donne le baiser fraternel que les fidéles échangent avec le prêtre et entr'eux, accompagné de cet hymne saisissant : « Embrassons-nous joyeusement, ô Pâques ! C'est une délivrance de toutes les peines, car le

Christ, rayonnant dans le tombeau comme dans un palais, remplit les femmes de joie en leur disant : « Annoncez aux disciples ! » C'est le jour de la résurrection ! Soyons pénétrés de joie et embrassons-nous ! Disons, frères, même à ceux qui nous haïssent : Pardonnons-nous mutuellement à cause de la Résurrection, et exclamons-nous : Le Christ est ressuscité des morts. Il a vaincu la mort par sa mort ! » Il faut avoir éprouvé soi-même ce réalisme mystique de la nuit de Pâques russe pour comprendre quel élan donnent à l'âme ces hymnes, ce baiser pascal, ce pardon général, — et comme le cœur en est gonflé : c'est un *Sursum corda* grandiose !

Cette confession de la foi en la mort et la résurrection du Christ est sans doute le fondement du Christianisme en général dès son origine. Nous pouvons seulement nous dire : il est vraiment beau qu'elle ait pu se préserver aussi pure et dans des formes liturgiques aussi merveilleuses dans la piété russe !

* * *

J'ai cité quelques textes de la liturgie russe. Il est impossible de donner ici, même approximativement, le tableau complet du saint Office, tel qu'il est célébré dans l'Église orthodoxe. Il faut cependant que j'appelle votre attention sur un indice caractéristique : l'autel, dans les églises orthodoxes, se trouve derrière une haute cloison ornée d'images saintes qui s'appelle *iconostase*. Trois portes établissent la communication de l'église avec le sanctuaire, c'est-à-dire avec cette partie qui renferme l'autel. Donc, la sainte Action s'accomplit derrière les portes fermées. Ce voile qui couvre le Mystère, ce recèlement souligné est, d'après moi, un indice significatif : le Mystère, le secret divin semble être mis d'autant plus en relief qu'on le cèle aux regards, aux yeux des fidèles. Ce n'est plus l'œil qui sert ici d'organe récepteur. L'homme doit apprendre à pénétrer dans

le miracle à travers un voile. Un chant solennel — pas d'orgue, rien que le chant — favorise ce genre de concentration. Un flot de sons rehausse le Mystère, il se révèle à l'oreille, non à l'œil. On dirait que cette coutume liturgique provoque un autre genre de pénétration dans le Mystère, qui, ensuite, s'étend sur toute la tenue de la vie. Dans tous les cas, il habitue à rapporter de l'église une concentration suprême et souveraine. C'est ainsi que la liturgie peut contribuer de son côté à l'éducation de la vie.

Chose étrange ! Ce besoin de voiler dont je viens de parler s'étend encore plus loin : aucune image sainte russe n'est visible en tant que tableau ; chacune porte une enveloppe d'argent ou d'or, dite *risa*, qui recouvre toute l'image, ne laissant libres que la tête et les mains du saint personnage représenté. Cela ne se fait naturellement pas pour les fresques, mais seulement pour les icones. L'enveloppe elle-même paraît à son tour, insuffisante, elle aussi est recouverte de pierres précieuses et de perles au moins dans les plus riches églises. C'est toujours la même idée : on doit voir le moins possible, tout est voilé, tout est soustrait à l'œil. D'ailleurs le peu qu'on puisse voir en peinture sur les icones est encore dérobé à l'œil par le fait que beaucoup de ces images se sont obscurcies et sont devenues noires avec le temps, Autre détail qui mérite d'être relevé : on ne peut en aucune façon comparer la peinture des icones russes à la peinture religieuse de l'Occident, leur conception de la réalité étant totalement différente. Le peintre des icones ne saisit dans son ensemble que « le second côté de la vérité transcendante de notre vie : le chemin du tombeau, le chemin de la mort et, à partir de là, l'ascension au ciel ». Donc, les icones, elles aussi, n'offrent point de témoignage de ce monde terrestre purifié, elles peignent un autre monde reposant en lui-même et détourné du nôtre. Les images saintes russes ne nous réconcilient pas avec la vie. Nous n'y trouverons jamais la grâce suave d'une

Granduca, les radieuses couleurs d'un Corrège, la frêle légèreté d'un Filippino Lippi ou le sourire mélancolique et sage d'un Léonard ; pas même la tempête des passions d'un Michel-Ange. Rien de tout cela. Tout cela répugne à un Russe pieux. Les images russes ne rendent que le transcendant, que la transparence de l'au-delà des choses de ce monde.

Un second motif dominant de la piété russe semble être de vouloir mourir pendant la vie afin de se préparer la mort d'un juste, dit quelque part Florenski : « L'homme ne meurt qu'une fois et, comme l'expérience lui fait défaut, il manque souvent sa mort. Pour que sa mort lui réussisse, il doit apprendre à mourir par l'intermédiaire des gens expérimentés qui déjà ont été mourants. Cette expérience de la mort, c'est l'ascétisme qui nous la donne ».

Ce qui est proprement capital et, sous le point de vue de l'Union des Églises, extraordinairement significatif dans l'ascétisme pratiqué en Russie ; ce qui forme et ce qui pénètre la vie religieuse des chrétiens de là-bas, est le fait suivant : cet ascétisme non seulement s'appuie sur une ancienne tradition d'Église, il reproduit les siècles éloignés, — les troisième, quatrième, cinquième siècles — et il les reproduit toujours « aspectivement », non rétrospectivement, c'est-à-dire qu'il vit pour ainsi dire une époque proche du christianisme primitif, et par conséquent (et c'est là l'essentiel) il vit une époque pendant laquelle les Églises n'étaient pas encore séparées. Ce fait ne se laisse pas nier. Il est d'autant plus grave qu'il révèle un désir subconscient de faire revivre ce passé représenté volontiers en Occident comme accessible plutôt à un historien qu'à la pratique religieuse. On veut revivre ce fait au prix d'un véritable abandon de sa propre vie, par tous les moyens et de toutes ses forces. Ce fait est d'autant plus grave, dis-je, qu'il veut créer une réalité vivante de ce passé des Églises encore non-séparées, qu'il veut en faire un événement

réel et que, de cette façon il manifeste l'aspiration latente de la piété orthodoxe : celle de rayer, sinon du calendrier, du moins de la vie, l'année séparatrice de 1054, donc : de conserver le *statu quo* du temps avant 1054 sans y renoncer aucunement. Les théologiens et les philosophes religieux de la Russie ne cessent d'accentuer combien la tradition des Pères d'Église est maintenue vivante par les Staretz, par les Pères du désert et par les ascètes et combien le caractère de la piété russe est « renfermé et pur. » La direction de la piété russe vers l'au-delà est aussi souligné par Noetgel : « Cette piété éludait radicalement tout ce qui visait à des buts terrestres ; elle ne s'occupait ni du soin des malades, ni de l'éducation, en dehors de ses propres buts. En un mot, l'Église russe ne faisait aucune concession à ce monde, ce qui se maintint en toute pureté derrière les murs de ses cloîtres ». Cet esprit de non-compromission vis-à-vis de la réalité chaque fois qu'elle exige la moindre concession au détriment de l'idée, sera ultérieurement marquant pour tout l'ensemble de la vie religieuse des Russes. Il provient de l'Église. C'est cet esprit qui fait trouver à Mgr Szepticky la formule suivante : « L'Orient diffère de l'Occident même dans les questions où il n'en diffère pas du tout » (1).

Qu'on veuille bien remarquer : il s'agit ici du type idéal de la piété russe, non d'une forme ou d'un usage, mais d'une activité morale qui transplante toute la vie dans cette époque des stylites. Il s'agit de réaliser une autre époque, non pas de l'assimiler au présent. Tout au contraire : c'est ce présent qu'on oblige à prendre un tout autre aspect. Il en résulte ce phénomène d'une aspiration vers un essor total au-dessus de l'histoire, tellement qu'on peut dire *cum grano salis* : l'Orthodoxie n'a point d'histoire, elle est dans son essence même sans histoire et, par conséquent,

(1) *Irénikon*, t. II. 1927 (*Collection* nº 7), p. 9.

incapable de créer l'histoire. On pourrait comparer le type d'un ascète russe à un stylite qui non seulement se tient sur un piédestal comme une colonne, mais qui lui-même est une colonne sur laquelle repose le dôme de l'Église. Il serait faux de supposer que ces colonnes à présent n'ont plus de sens. Au contraire, elles sont des marques, des phares dans la nuit ; c'est d'après elles que le chrétien russe s'oriente. Ce sont elles qui, par la lumière de leur flamme, gravent dans les cœurs pieux ce qui est si merveilleusement défini dans *Irénikon* : « Point d'action quelconque avant que le salut ne soit une évidence. Que l'organisation sociale de l'Église en souffre ! que l'Église elle-même en soit affaiblie matériellement ! — Deux âmes pieuses forment devant Dieu une Église infiniment plus forte qu'un million d'âmes dépourvues du cachet lumineux... du don du Saint-Esprit. » (1)

Voilà pour la conception fondamentale.

On comprendra peut-être à présent pourquoi le Bolchévisme fait fonctionner tous les leviers pour détruire de fond en comble cette Église : pour lui qui prétend que sa révolution est la locomotive de l'histoire, elle est comme qui dirait un obstacle au mouvement, un dérangement d'exploitation. Peut-être comprendra-t-on aussi à présent pourquoi le Bolchévisme peut se maintenir en Russie : il est une espèce de futurisme. Si quelqu'un peut lui faire obstacle, si quelqu'un peut le paralyser et l'empêcher dans son but, c'est l'ascète russe et tout ce qui se rattache à la piété russe. Voilà pourquoi la seule possibilité de lutter contre le christianisme est à présent en Russie, comme pendant les premiers siècles chrétiens, réduite aux mêmes formes, à la persécution et au martyre. Dans ce sens la tendance antichrétienne du Bolchévisme se condense véritablement jusqu'à prendre l'aspect de l'antéchrist lui-même. C'est ici que s'entrelace comme des racines, tout

(1) *Irénikon*, t. II, 1927 *(Collection*, n° 7*)*, p. 15.

ce qu'on entend désigner habituellement lorsqu'on parle de l'inclination des Russes pour l'apocalyptique et le chiliastique. Plus le niveau de la sainteté est haut, plus formidable est l'assaut de la tentation et de la méchanceté de ces apostats qui érigent l'œuvre de leur vie sur l'expérience affreuse d'une apostasie qui est en vérité un athéisme religieux. Dans tous les cas, il n'y a pas l'ombre d'une *media via* à découvrir ici. C'est le grandiose dilemme qui se dresse ici du *tout ou rien*. *Tout* ou *rien*, — c'est en effet ce que demande le Russe. Il est bien compréhensible que l'Occident ne veuille pas se réconcilier avec une question posée avec ce manque de mesure, moins encore avec le fait lui-même. Je m'en voudrais pourtant de donner à entendre par tout ceci que le type du pieux et saint Russe soit dépourvu des grandes vertus de la sage discrétion et de la tempérance mesurée. Je vais en parler plus tard. Cependant ma profonde conviction est que la Russie souffre des divisions dans son propre camp ainsi que de la séparation des Églises de 1054, qu'elle en souffre pour ainsi dire historiquement, beaucoup plus que cela ne paraît au premier abord. Cette souffrance se manifeste dans le *besoin intérieur* de chercher l'unité de l'Église et de la maintenir dans ce passé éloigné qui ne se laisse pas réconcilier avec les exigences du présent ; elle se manifeste en ce que son organisation ecclésiastique ne se développe pas dans toute sa plénitude, mais seulement partiellement dans l'ascétisme et dans la liturgie. Cependant l'acte créateur ne commence que là où il y a échange mutuel des formes et des forces éternelles du suprasensible et des formes et des forces du siècle présent.

* * *

Mais avant d'en revenir à parler du principe propre au christianisme depuis son origine, de cet échange mutuel,

de cette alliance vivante de toutes les forces agissantes dans le Christ, de ce principe qui n'a rien de commun avec la soi-disant « conscience générale », je dois dédier quelques mots aux saints vieillards, aux staretz.

Les théologiens russes aiment à accentuer que l'exemple des staretz donne un démenti à l'opinion sur l'impersonnalité de la piété russe et sur son impuissance à former des personnalités. Mais il paraît que ce n'est pas juste. On dit que chacun de ces staretz a cherché sa propre voie de salut. Bien sûr, mais toujours dans le cadre des traditions issues de l'ancien temps. Les staretz sont des moines, ils appartiennent à la corporation monastique, et en même temps ils restent hors du monastère, peut-être même, comme le dit quelqu'un, « en antagonisme avec le côté formel, niveleur du monachisme, avec la véritable règle monastique ». Ces vieillards se tiennent hors de la haute administration ecclésiastique, et leur influence sur la population des fidèles semble d'autant plus grande. Comme, surtout depuis le siècle dernier, chaque monastère de premier ordre avait son staretz, on peut s'imaginer facilement combien ils devaient influer sur la vie religieuse. C'est auprès d'eux qu'on cherchait appui et conseil. Ils étaient et sont encore les véritables directeurs spirituels auxquels on se confiait, à qui on obéissait. C'étaient eux qui insinuaient l'esprit d'humiliation, d'amour purifié, de douceur. C'étaient eux enfin qui formaient le centre de la vie, en attirant autour d'eux tout le monde. D'autre part, ces mêmes staretz soutiennent de leur propre exemple la tradition, les voies éprouvées de l'ascétisme et l'esprit du christianisme primitif. En un mot, les staretz étaient les maîtres, les éducateurs, les formateurs du peuple. De quelle manière ils pratiquaient l'amour débonnaire, nous l'apprenons par Dostoïevski dans la figure de son staretz Zosime dans *Les frères Karamazov*, ou encore par Leskov dans son récit *L'ange marqué*. Mais le meilleur exemple, c'est la vie

de S. Séraphim de Sarov, qui est le plus grand de tous les staretz russes.

S. Séraphim vécut de 1759 à 1833. Il fut canonisé (1) en 1903. Toute sa vie était une incarnation de l'ascétisme dont nous venons de parler. Il habite en ermite une forêt vierge ; il observe pendant des années le vœu du silence ; il porte été et hiver le même habit modeste ; il se nourrit d'herbes ; les animaux carnassiers, ours, loups, renards accourent à lui sans avoir peur et ne lui font aucun mal. Il observe tout les jours dans ses prières le règle difficile de S. Pakhôme. Un jour, il est attaqué par des brigands. Estropié par leurs coups, il ne lève pas la main pour sa défense. Sa cellule n'est jamais chauffée. Son sommeil est réduit au minimum. Pendant trois ans il vécut en stylite : il se tenait toute la journée, les bras levés, sur une pierre qu'il ne quittait que pour prendre son maigre repas. Il passait les nuits debout sur une autre pierre plus au fond de la forêt. Et ce n'est qu'après une pareille vie de pénitence qu'il trouva possible, à l'âge de soixante-six ans, de commencer son *Startchestvo* et de ne point refuser à ceux qui le recherchaient les résultats de son expérience. On vint chez lui par milliers et milliers. Les pèlerinages à sa tombe ne sont pas moins nombreux. (Y en a-t-il encore ?) « Effectivement, aucun autre saint russe n'a évoqué les grandes figures des saints des premières années de l'ère chrétienne comme celui-là ! Il ne les a pas imités, il les a répétés par tout le tableau de sa vie » (2). Lorsque les fidèles font à présent des pèlerinages aux endroits où il vécut, c'est pour chercher précisément *cela*, cette atmosphère dans laquelle se mouvait le saint, cet air unique que doit respirer un chrétien, l'air de l'Église non-séparée. C'est donc qu'ils cherchent une ré-

---

(1) « Canonisation », « saint », etc. sont employés ici au sens orthodoxe, avec les réserves d'usage. (N. D. L. R.).

(2) Comp. ROSANOV, *La face sombre*.

ponse à la question : Quel est le but de la vie chrétienne ? Autrement dit : Quels sont en général *le but* et *le sens* de cette vie ? Il n'est pas difficile d'observer que pour un Européen instruit, ou pour sa dignité académique rien n'est plus choquant que ces questions dans leur généralisation actuelle. Mais chez le Russe, c'est le contraire. Le Russe demande, avec tout le pathétique de son réalisme mystique : « Après tout est-ce que je vis ? Je ne vis pas du tout, puisque je ne vois autour de moi que charges et carricatures. Où est donc l'image de Dieu ? »

* * *

Il n'y a pas à dire : la littérature russe, elle aussi, compte avec des mesures que nous ne connaissons pas ici ! C'est qu'ici, en Occident, il y a des forces égalisatrices qui se neutralisent ; elles manquent entièrement là-bas. Or lorsqu'on parle des particularités de la vie religieuse russe, on se heurte inévitablement aux mêmes problèmes qui, presqu'exclusivement, occupent la littérature russe. Pour parler d'une façon générale, il s'agit de la question de l'humanité divinisée, c'est-à-dire de la question : comment devenir un homme « renouvelé », étroitement lié à Dieu, et jugeant de la vie de ce point de vue, ou bien, au contraire, un apostat dont l'existence n'est plus qu'un émiettement. Tous les traits énumérés ci-dessus comme caractéristiques de la piété russe reviennent, on ne saurait le méconnaître, dans la littérature russe et y sont développés en des images vraiment grandioses. Je vais tâcher de le montrer par quelques exemples.

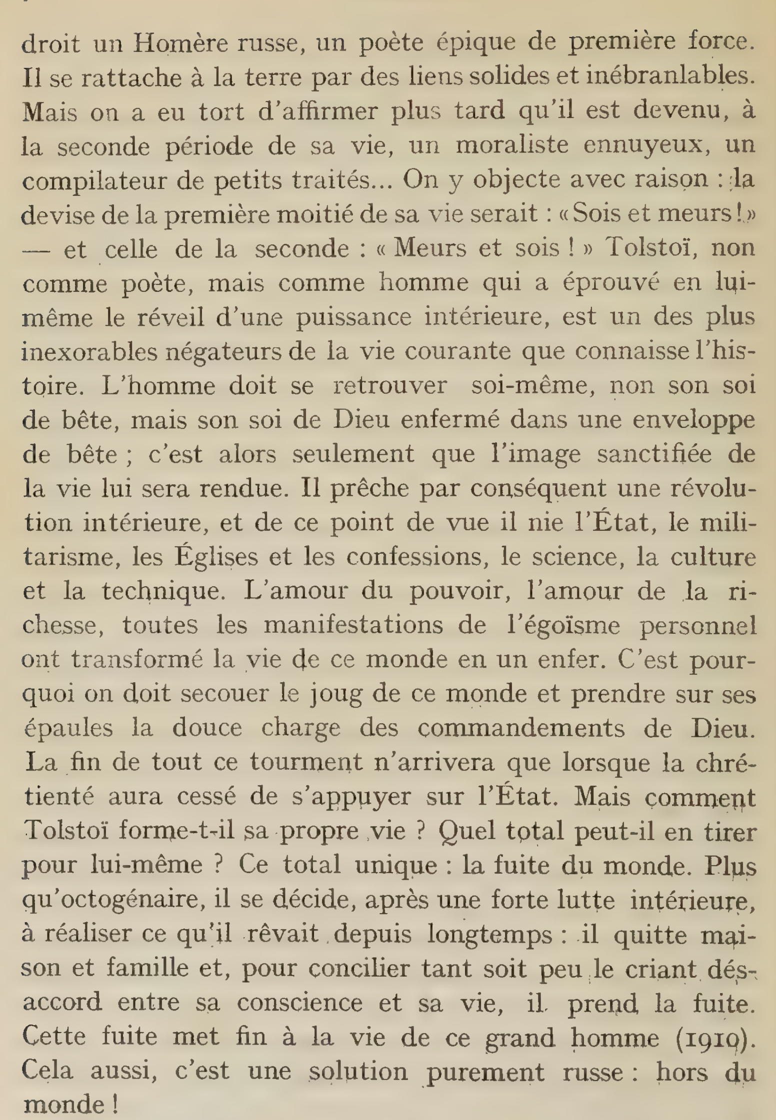
Voici Gogol. Comment envisage-t-il le monde ? Il paraît être dominé par une mélancolie « complètement inexplicable à lui-même », car ce qu'il voit, ce sont des visions horribles, des charges diaboliques qui surgissent l'une à côté de l'autre. Tout ce qui est borné, tout ce qui dépérit,

tout ce qui est cupide et commun, en somme tout le catalogue des vices, le « marais des futilités qui étouffent notre vie », toute la pénible platitude quotidienne, tout cela, à ses yeux, prend des proportions si gigantesques, qu'à la fin des fins le poète lui-même a horreur de cet enfer qu'il a peint. La peur le saisit, et le voici qui brûle (de nouveau ce motif de brûler !) le manuscrit de la seconde partie de sa grandiose épopée *Les âmes mortes*. — Ce nom lui-même que ne nous dit-il pas ? C'est aussi une réponse à la question : Qu'est-ce que la vie ? — Depuis lors, le poète, en pécheur et et en pénitent, implore la grâce, qui du reste ne lui est pas accordée, « de représenter la vie dans sa plus grande dignité ». Il s'impose à lui-même les macérations les plus pénibles, il se torture par un jeûne qui le met en danger de mort et il meurt d'un épuisement complet. Que voyons-nous ? Après avoir détruit le monde qu'il croyait apercevoir autour de lui, il a voulu répéter le type d'un saint russe. Mais le monde était-il véritablement tel ? Serait-il devenu autre à présent ? Du point de vue d'un homme qui veut mourir on ne peut répondre que : « Oui, il était tel et il est resté tel ». Le Bolchévisme ne vise à rien d'autre qu'à déshabituer ces hommes de leur penchant vers la mort : il introduit l'idéologie du monde d'ici-bas comme d'un monde unique, et, en plus, c'est un monde des masses et non celui de la création individuelle !

Un mot sur Dostoïevski. Ce qui nous frappe chez cet auteur, c'est l'absence d'enfants chez tous ses personnages principaux. On dirait qu'ils ne peuvent pas contracter de mariages féconds ; on dirait qu'ils sont tous dans l'attente du moment qui les arrachera à cette vie. Non moins frappante est la générosité de cet auteur dans l'emploi de l'expression « soudain ». Beaucoup de choses arrivent à ses héros « soudain ». Ils se laissent dominer par des suggestions soudaines. Soudain, comme dans un éclair, ils s'élèvent à des hauteurs inaccessibles, ou bien ils se précipitent dans

le plus profond des abîmes. C'est tout à fait comme dit Plotin : « L'âme a peur de se trouver vis-à-vis d'un rien... elle perd alors toute connaissance... Portée par un flot de l'esprit, élevée par son flux, elle se voit alors emportée soudain (ἐξ αἰφνης), sans savoir comment ». De même chez Dostoïevski : il met tout en jeu et par-dessus tout, la vie ; et la seule liberté que nous possédions, est celle de l'abandon de nous-mêmes. C'est seulement ainsi qu'une âme peut échapper au néant. Cependant, le droit à l'existence ne nous est pas révélé pendant la vie, mais, pour la plupart, au moment de la mort. Voici pourquoi les humiliés et les offensés, les idiots et les fous en Dieu, les surchargés et les écroulés sont *les élus* : ils sont les repoussés de la vie, ils vont par la voie directe vers Dieu, par la voie de l'humiliation. Humilie-toi donc, homme orgueilleux ! De cette façon, tous les héros sont précipités dans la poussière, face contre terre. Ceux qui se croyaient en droit de paraître grands, râlent maintenant au suprême désespoir : « Seigneur, ayez pitié ! » Mais à ce point-ci leur *culpa* devient *felix culpa* : ils sont atteints par la grâce de la lumière, et *soudain*, en un quart de seconde, une lumière éblouissante les inonde. Pour ce seul quart de seconde, la vie nous est donnée : c'est ici seulement que commence notre assimilation à Dieu, et c'est là la véritable vie, il n'y en a pas d'autre, quoi qu'en dise l'homme subjugué par ses instincts qui s'écrie dans son impuissance : « Si je veux mon thé, que le monde s'écroule, je veux mon thé tout de même ! » Il y a peu d'hommes qui atteignent leur destinée sur la terre, comme par exemple, le staretz Zosime. Mais tout de même, le poète s'écrie : « Chaque homme doit devenir Russe ! » Il est vrai : Dostoïevski est le peintre des catastrophes, des troubles d'esprits révoltés, de démons, mais aussi de saints. Son œuvre est la juxtaposition des contrastes, du type idéal de la piété russe et du monde des instincts que cette piété abhorre.

Ensuite, le comte Léon Tolstoï. On l'a nommé à bon



droit un Homère russe, un poète épique de première force. Il se rattache à la terre par des liens solides et inébranlables. Mais on a eu tort d'affirmer plus tard qu'il est devenu, à la seconde période de sa vie, un moraliste ennuyeux, un compilateur de petits traités... On y objecte avec raison : la devise de la première moitié de sa vie serait : « Sois et meurs ! » — et celle de la seconde : « Meurs et sois ! » Tolstoï, non comme poète, mais comme homme qui a éprouvé en lui-même le réveil d'une puissance intérieure, est un des plus inexorables négateurs de la vie courante que connaisse l'histoire. L'homme doit se retrouver soi-même, non son soi de bête, mais son soi de Dieu enfermé dans une enveloppe de bête ; c'est alors seulement que l'image sanctifiée de la vie lui sera rendue. Il prêche par conséquent une révolution intérieure, et de ce point de vue il nie l'État, le militarisme, les Églises et les confessions, le science, la culture et la technique. L'amour du pouvoir, l'amour de la richesse, toutes les manifestations de l'égoïsme personnel ont transformé la vie de ce monde en un enfer. C'est pourquoi on doit secouer le joug de ce monde et prendre sur ses épaules la douce charge des commandements de Dieu. La fin de tout ce tourment n'arrivera que lorsque la chrétienté aura cessé de s'appuyer sur l'État. Mais comment Tolstoï forme-t-il sa propre vie ? Quel total peut-il en tirer pour lui-même ? Ce total unique : la fuite du monde. Plus qu'octogénaire, il se décide, après une forte lutte intérieure, à réaliser ce qu'il rêvait depuis longtemps : il quitte maison et famille et, pour concilier tant soit peu le criant désaccord entre sa conscience et sa vie, il prend la fuite. Cette fuite met fin à la vie de ce grand homme (1910). Cela aussi, c'est une solution purement russe : hors du monde !

De cette manière, nous avons vu se répéter à plusieurs reprises que l'idée de la piété russe commence à la mort et aboutit à la résurrection. Il y a des hommes

qui, « quelque temps avant leur mort, ont une vision qui leur fait revoir toute leur vie en forme de cercle au centre duquel ils se voient soudainement transportés. Leurs plus grandes ainsi que leur plus petites actions leur deviennent alors visibles sous forme d'images. C'est comme un prélude du Jugement dernier, comme une confrontation de l'homme avec ses actes » (von Baader).

* * *

C'est ainsi que nous apparaît la vie intérieure des chrétiens russes au milieu du monde et c'est ainsi qu'elle est représentée par leurs écrivains. Cependant la pensée du Russe ne s'arrête pas là ; il plonge encore plus au fond des mystères du christianisme, il demande le miracle de la Pentecôte, il exige l'union de tous les croyants en un corps mystique.

« Quel est donc le but du pèlerinage de la vie chrétienne ? » Voici la réponse que nous donne S. Séraphim : « Le vrai but de notre vie chrétienne est la conquête de l'Esprit divin. La prière, la veille, le jeûne, l'aumône, la charité et les autres bonnes œuvres au nom du Christ sont les moyens de l'acquisition de l'Esprit divin. De même que le but de la vie des hommes du monde est l'acquisition de l'argent, des honneurs et des distinctions, de même l'acquisition de l'Esprit divin est un capital éternel de grâce divine... La puissance de la prière est immense ; c'est elle qui, le plus souvent, nous apporte l'Esprit divin. Chacun accomplisse les actions qui lui obtiennent la plus grande grâce. » Un jour le saint eut un entretien sur ce sujet avec un homme pieux. L'homme demande : « Comment puis-je savoir si l'Esprit saint est en moi ou non ? Comment et à quoi puis-je le voir ? » Le saint répondit : « Le Seigneur Jésus-Christ, après sa résurrection, a soufflé sur ses disciples et a renouvelé le souffle de la vie perdu par Adam. La grâce de l'Esprit saint est une lumière qui pénètre l'homme ». Mais celui-ci n'était pas encore satisfait et continuait à

interroger : « Je ne comprends pas comment je pourrais être fermement convaincu que l'Esprit divin est en moi. Comment dois-je reconnaître sa véritable présence ? » Alors le père Séraphim prit son interlocuteur fortement par les épaules et dit : « En ce moment, nous sommes tous les deux, toi et moi, pénétrés de l'Esprit de Dieu. Pourquoi ne me regardes-tu donc pas ? » L'autre répliqua : « Je ne puis vous regarder : vos yeux lancent des flammes, votre visage est devenu plus clair que le soleil et mes yeux me font mal ». Le saint dit : « Vous-même, vous êtes en ce moment plein d'Esprit divin, autrement vous ne pourriez pas me voir ainsi. Les plus grands anachorètes ne sont pas toujours favorisés d'une pareille grâce divine. Cette grâce divine a consolé votre cœur ému... par l'intercession de la sainte Vierge elle-même. Que sentez-vous donc à présent ? » L'homme pieux dit : « Quelque chose d'indescriptiblement beau ». — « Qu'entendez-vous par beau ? » — L'autre répondit : « Je sens un tel calme, une telle paix dans mon âme qu'il est impossible de l'exprimer par des paroles ». — « C'est cette paix », dit le saint, dont le Seigneur a parlé à ses disciples : « Je vous donne ma paix, non pas comme le monde la donne, car vous n'êtes pas du monde, mais je vous ai élus du monde, c'est pourquoi le monde vous hait. Mais ayez courage : j'ai vaincu le monde ». C'est à ces hommes que le monde hait, que le Seigneur donne la paix que vous sentez à présent. Ne doutez pas de ce que le Seigneur Dieu n'entende vos prières si elles ne tendent qu'à la seule gloire divine ou au profit et à l'édification de votre prochain... Il fait la volonté de ceux qui le craignent et il exauce leur prière ...» (1)

Il est impossible de donner une réponse plus claire à

---

(1) Je ne puis citer ici que de petits fragments de cette conversation. On la trouvera en entier dans la *Vita* de S. Séraphim publiée par le MATHIAS GRUENEWALD VERLAG ou dans le recueil *Ex Oriente* du professeur BERG.

la question sur la piété russe que celle du saint. Cette aspiration à l'Esprit ainsi que la prière du publicain sont les deux points culminants de la vie du chrétien russe. Quant à cette prière et à son application, nous en trouvons la clé dans un petit livre fort curieux *Récits d'un pèlerin russe*, dont je viens de faire la traduction en allemand (1). J'en fais mention ici parce que, d'après moi, c'est un livre russe unique qui, venant du peuple, est véritablement saturé d'une aspiration insatiable vers Jésus. Il n'entre pas dans ma tâche de faire valoir ici la signification de la *Philocalie*, œuvre fondamentale de la littérature ascétique des Grecs, ni d'analyser ici de plus près les *Récits d'un pèlerin russe*, ni la doctrine de l'Onomatodoxie, c'est-à-dire de la vénération du nom de Jésus apportée en Russie du Mont-Athos et qui, maintenant, y est fort répandue. Il est cependant nécessaire de mentionner ceci : le culte du nom de Jésus était pour sûr déjà connu en Russie au siècle dernier ; mais ce n'est qu'à présent, à l'époque où nous sommes, qu'elle a grandi jusqu'à devenir un véritable mouvement religieux. Le prêtre Florenski est à sa tête (2). Il aspire à une « justification de l'esprit de l'Orthodoxie » par ce mouvement. On dit que les partisans de ce mouvement espèrent triompher du Bolchévisme par le dedans.

Revenons cependant aux *Récits d'un pèlerin russe*. Qu'on se représente un petit paysan, marié, paralysé d'un côté et, par suite, presque incapable de travailler, ayant un peu de fortune. Le malheur le frappe. Il nous apparaît comme un second Job : sa cabane brûle, son argent est volé, la femme meurt. Il n'a pu sauver que sa vie et sa Bible qu'il avait lue déjà auparavant avec assiduité. Que va-t-il

(1) *Récits d'un pèlerin russe*. *Irénikon*, t. IV, 1928 (*Collection*, n°s 5-7), 79 p.

(2) FIILOP-MILLER, *Esprit et face du Bolchévisme*.

faire de sa vie ? Il commence, comme tant d'autres dévots, à faire des pèlerinages d'un monastère à l'autre. Un jour il entend un sermon sur le texte : « Priez sans cesse. » Il en est frappé comme d'un coup de foudre. Cela ne lui laisse pas de repos, il demande, il s'enquiert partout : que veut dire « sans cesse », — puisque la vie quotidienne ne cesse de présenter à l'homme des exigences ? Il ne trouve nulle part de réponse pleinement satisfaisante jusqu'à ce qu'il rencontre un jour, dans une forêt, un modeste taretz — oh, pas un Zosime ! non un simple petit staretz de monastère forestier. Celui-là lui donne la réponse. Il lui apprend *comment*, c'est-à-dire *de quelle manière* il doit répéter les paroles « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi ! » — et rien que ces paroles jusqu'à ce qu'il ait obtenu la pureté de la prière.

« Assieds-toi seul et silencieux. Baisse la tête, ferme les yeux, respire doucement et imagine-toi regarder dans ton cœur. Ramène au cœur toutes les pensées de ton esprit. Respire et dis : « Seigneur Jésus-Christ, soyez miséricordieux pour moi ! » Dis-le en remuant doucement tes lèvres ou dis-le dans ton esprit. » (1)

C'est tout. Il devrait commencer par répéter cette prière 3000 fois par jour, puis, en augmentant, 6000 fois et 12000 fois — toujours rien que cette prière, de sorte qu'à la fin des fins toute sa respiration soit pénétrée du nom divin de Jésus.

Qu'est-ce qu'un nom ? Un mot seulement ? Non, on suppose ici qu'un nom est une image, une réalité à l'image de celui qui le porte et, pour ainsi dire, sa substance. C'est sur cette doctrine que s'appuie le livre. Depuis lors on ne cesse de s'étonner de voir ce simple paysan russe parcourir le pays sur les ailes de ce peu de mots, on dirait presque qu'il plane au dessus du pays. Toutes les rencontres qu'il

(1) *Irénikon*, T. IV, 1928 (*Collection*, n° 5-7), p. 11.

fait dans sa vie ultérieure prouvent que le nom de Jésus est devenu en dedans de lui une force miraculeuse.

Étrange pays que la Russie ! Quelle méthode de se concentrer entièrement en une seule prière, de lui faire le don absolu de toute sa vie !

Je crois cependant qu'une chose est évidente : la prière de Jésus contribue à obtenir le don de l'Esprit saint. Or, il ne peut y avoir rien de plus sublime et de plus précieux dans ce monde que ce don. C'est là l'idée unique, l'idée formatrice, l'*idea formatrix*, selon laquelle chaque membre doit se former et croître à l'aide de la tête et des autres membres. (von Baader).

Par cette voie nous arrivons à la doctrine de l'Église orthodoxe telle que l'interprètent les théologiens et les philosophes religieux russes, doctrine intéressante malgré ses erreurs. C'est l'idée de « l'unité dans la multiplicité », comprenant l'union de l'humanité à raison d'une parenté intérieure, et non d'une agglomération mécanique des masses. *Sobor* veut dire « assemblée » ; peut-être le mot *Sobornost* serait-il mieux rendu par « solidarité » : c'est une qualité caractéristique, une inclination intérieure ou, plus encore, une volonté métaphysique vers l'union, le rassemblement de tous les chrétiens dans le Christ lui-même. L'Église serait ainsi une communauté vivante formée d'amour, mais conservant intacte cette liberté d'esprit sur laquelle les Russes insistent si volontiers. C'est comme conséquence de cette idée que Vladimiv Soloviov envisage l'Union des Églises. D'autres parlent d'un sentiment profond de communauté et de responsabilité universelle comme du salut de l'humanité. Il y va de l'avenir de l'humanité car chacun ne peut trouver sa satisfaction morale et son salut que dans l'organisme spirituel, universel et collectif des hommes. Cette unité symphonique de toutes les conceptions individuelles ne peut être obtenue que dans l'Église œcuménique. Vladimir Iliine dit merveilleusement que la foi

dans l'humanité divinisée comprend en même temps l'idée de la structure, de l'élèvement, qu'un « moi » isolé ne peut atteindre. Si le « moi » perd le « nous », il perd son contenu. Et cette manière d'envisager le « nous » ne peut être effectuée que dans une conception de vie religieuse.

Il est saisissant d'observer comment l'idée russe cherche une issue à l'isolement occasionné par son développement historique. On aspire à des formes de « rassemblement » établi pour tout l'univers et effectué par l'Esprit saint, et on ne veut pas être lié par une autorité de foi et de droit instituée par ce même Esprit. On ne veut pas reconnaître cette obligation pour ce qu'elle est : pour un point transitoire entre la liberté et la nécessité, notamment entre la nécessité de forme subjuguée au temps et cette *sainte liberté* dont jouissent les bienheureux à la clarté d'une lumière éternelle.

L'autorité n'est rien si elle ne conduit pas à la liberté : mais la liberté ici-bas n'est rien non plus si elle n'a pas subi jusque dans ses racines l'épreuve de l'autorité. Nous trouvons cependant chez quelques théologiens russes l'opinion très accentuée qu'au fond on ne devrait pas attribuer l'autorité de droit même aux conciles œcuméniques : ils sont les manifestations de l'Esprit — et l'Orthodoxie n'est rien d'autre que la religion d'une liaison libre de l'homme avec Dieu en qualité de fils. Mais nous abordons là un domaine qui dépasse le cadre de notre sujet.

Pour nous évidemment cette question s'impose avant tout : si on aspire au « rassemblement », comment se fait-il que la piété russe persiste à se replier sur elle-même sans se dépasser aucunement ? *Tantae molis erat divinam condere gentem* et qu'en résulte-t-il ? C'est là le point culminant. La conscience chrétienne n'exige ni question, ni problème, rien que le fait : le Crucifié et le Ressuscité lui-même, comme un Maître au nom duquel plient tous les genoux.

Mais je vous entends répliquer : puisque ce but si ardem-

ment désiré n'est atteint ni chez nous, ni en Russie, peut-on du moins l'espérer, pour nous, pour eux, pour le monde ? Laissez-moi vous faire part d'une prophétie de S. Séraphim qui date de cent ans. Il fut transporté en esprit dans une autre époque. Il vit se porter en masse, de près et de loin, des pèlerins vers son monastère ; même la vieille grosse cloche d'Ivan le Grand, au lieu de sonner à Moscou y fit entendre son bourdonnement sonore. C'était une allégresse sans pareil. Malgré le mois de juillet elle était si grande qu'on se croyait au jour bienheureux de Pâques. Tout cela, le saint le vit : c'était sa canonisation qui, il y a vingt-quatre ans, était pour la Russie une immense manifestation religieuse. Le tsar lui-même était venu à Sarov avec sa femme pour prier au tombeau du saint. Le staretz, qui racontait cette vision à une pieuse nonne, après un grand intervalle de silence, continua : « Cette joie ne durera que fort peu de temps. Ce qui vient ensuite est une telle douleur comme il n'y en avait pas encore depuis le commencement du monde. » A ces mots, sa face rayonnante s'éteignit soudain dans une grande tristesse, il inclina son front vers la terre, et ses joues furent inondées de larmes.

* * *

Là-dessus je vais terminer. Bien des choses n'ont pas été dites, à beaucoup d'autres je n'ai pu que faire allusion :

Je ne sais pas si j'ai réussi à montrer toute la variété, toute la richesse, toute la profondeur de la vie religieuse en Russie. Dans tous les cas, la pensée que nous pouvons encore contempler ici-bas, les formes et les éléments de la foi légués par nos frères et qui, dans des conditions différentes des nôtres, ont trouvé une autre expression et présentent un autre ensemble de phénomènes, tout cela est sublime ! Nous devons tâcher de les reconnaître, en y cherchant le bon et le vrai. C'est ainsi qu'adviendra ce bienheureux

« échange mutuel » qui descendra profondément dans l'essence même de notre vie nouvelle et nous unira en *una sancta catholica ecclesia.*

REINHOLD VON WALTER.

Sermon du Chancelier Jean Gerson pour le retour des Grecs à l'Unité.

Préface.

Trois fois, Gerson crut la fin du schisme enfin arrivée : en 1394, puis aux Conciles de Pise (1409) et de Constance. La troisième fois seulement (1417), il ne se trompa pas. Lui qui s'était toujours opposé à la soustraction d'obéissance, avait fini, en 1406, devant l'opiniâtreté des contendants, par en appeler à un Concile général, qui rendît à l'Église la paix dans l'Unité.

Cette paix dans l'Unité, paix extérieure de la société chrétienne dans l'unité de l'Église, paix intérieure de l'âme dans l'union d'amour à Dieu (1), fut le but de tous ses efforts (2). A la mort d'Innocent VII (6 novembre 1406), il écrivit encore neuf propositions en ce sens (3), et dans une dissertation sur le schisme (4), il demandait que fût envoyée une ambassade vers les cardinaux de Rome, pour les prier de ne pas faire de nouvelles élections, en les assurant qu'on allait obtenir de Benoît XIII la renonciation au pontificat. Le 30 novembre 1406, les cardinaux élurent Ange Corrario (Grégoire XII), à la condition que, d'entente

---

(1) Voir notre plaquette en l'honneur du Ve centenaire de Gerson : *L'auteur de l'Imitation*, Ligugé (Vienne), 10 fr.

(2) *Conclusiones pro exterminatione moderni schismatis*, MARTÈNE et DURAND, *Vet. Script.*, VII, 892 ; MANSI, t. 27, 48 ; *Opera, II*, 110-111 ; — *Propositiones utiles ad exterminationem praesentis schismatis per viam Concilii generalis, Ib.*, 112-13.

(3) *Ib.*, 76-77.

(4) *Ib.*, 77-82. — Au Concile de Rheims, ouvert le 28 avril 1408, il en indique ainsi le but : « *Fit ad evulsionem schismatum et pulcherrimae pacis rationem* ».

avec Benoît XIII, il se démettrait en faveur de l'élection d'un pape incontesté. Son amour pour ses neveux lui fit manquer à sa parole.

Gerson, certes, professait que « l'état papal, primauté monarchique, et royauté ecclésiastique, a été institué surnaturellement et immédiatement par le Christ », et que « quiconque attaque cette primauté, la rabaisse, l'égale à tout autre état ecclésiastique, est, en cas d'opiniâtreté, hérétique, schismatique, impie et sacrilège » (1). Mais en face du mauvais vouloir des deux Papes (2), il prôna de plus belle la nécessité du Concile. Bien plus, devant les ambassadeurs du roi d'Angleterre et les délégués de l'Université d'Oxford, qui se rendaient au Concile de Pise (1408), il proclama que le Concile, « encore qu'il ne puisse instituer ou détruire la papauté », peut « déposer un pape même régulièrement élu et en établir un autre, en cas de circonstance extrême : le pasteur n'étant établi que pour l'utilité du troupeau ». (3)

Peu après, en janvier 1409, le Chancelier, dans son traité *de l'unité de l'Église* (4), déclarait que si le Concile, en temps normal, doit être convoqué par le Pape, il pouvait l'être dans les temps troublés que l'on traversait, « non seulement par l'autorité des cardinaux, mais aussi avec le concours et l'aide de tout prince ou simple chrétien » (5).

En sa dix-neuvième session, le Concile de Pise vit élire, par le conclave de ses vingt-quatre cardinaux, le cardinal franciscain, archevêque de Milan, Pierre Philarète de Candie, qui prit le nom d'Alexandre V. Le nouveau Pape était Grec de naissance. Petit mendiant dans l'île de

---

(1) *Tractatus de statibus ecclesiasticis*, II, 529.

(2) Cf. HÉFÉLÉ-DELARC. *Histoire des Conciles*, t. 10, p. 268, n. 33.

(3) *Propositio facta coram Anglis*, II, 129 A. 4e consid. et MANSI, t. 27. 172-83.

(4) II, 113-21.

(5) 2e *consid.*, 114-15.

Candie, recueilli par les frères mineurs, il avait été élevé dans le rit latin. C'était donc pour Gerson, apôtre de l'unité, un puissant gage d'espérance. Dans un discours écrit pour le jour de l'Ascension, il avait, semble-t-il, célébré par avance la réunion des deux portions latines, jusque-là séparées, du Royaume du Christ (1) ; en décembre de la même année, en la troisième semaine de l'Avent, le Chancelier prononçait devant Charles VI, « les Seigneurs de sa très noble lignée et son très saige conseil », au nom de « l'Université de Paris, mère des études, et défenseresse de la foi, lumière de sainte Église », un sermon très solennel en faveur « de la paix universelle de toute sainte Église (2), tant des Latins en soy (entre eux), comme des Grecs avec

(1) *Sermo in die Ascensionis Domini*, II, 131-41. L'Ascension en 1409 tombait le 18 mai, or Alexandre ne fut élu qu'en juin.

(2) Cette paix, Gerson l'avait proclamée une première fois, dans le sermon enthousiaste de ses trente ans, *Vade in Pace* :

Grâces à Dieu, louenge et gloire
Quant il nous donne la victoire.
Alons, alons sans atargier
Alons de paix le droit sentier.

On venait d'apprendre que Boniface VIII et Benoît XIII, les deux contendants au Papat, comme dit Gerson, avaient accédé à la voie de cession, c'est-à-dire de renonciation à leur prétention au Souverain Pontificat.

Quantes fois, s'écrie le jeune orateur, par grans désirs, *depuis près de trente ans*, avons-nous demandé paix, huchié paix, souspiré paix : *Veniat pax*, reviengne paix !

Le sermon de Pâques *Pax vobis*, prononcé également devant la Cour, nous montre combien le Chancelier prônait cette paix à la fois temporelle et intérieure ou spirituelle. (Tours, ms. 386, 220v-43v.)

En 1408, c'est deux harangues qu'il fit pour exhorter le roi et les grands à cette paix si désirée : l'une sur la justice sans laquelle il n'y a pas de paix : *Diligite iustitiam qui iudicatis terram* (*Opera omnia*, Du Pin, IV, 642-56), l'autre : *Fiat pax seu veniat pax*, à l'occasion de la Paix de Chartres entre le duc de Bourgogne et les fils du duc d'Orléans (*Ib.*, 626-42) Gerson y parle encore des nombreuses prédications faites depuis trente ans, et surtout depuis vingt-quatre ans, sur la paix tant désirée (627). La ms. de St-Victor 848 a péri dans un incendie, avec la version française. La version latine seule subsiste, ainsi qu'une version flamande, à la bibliothèque de Lophem-lez-Bruges.

les Latins : *ut simus, si fieri potest, cum omnibus pacem habentes, ut sit pax hominibus bonae voluntatis* ».

Cette union des Grecs et des Latins ne devait être réalisée qu'en 1444 et 1445 (30 septembre 1444, 7 août 1445). Et elle devait, hélas, être de bien courte durée. Le schisme, dans l'Église latine elle-même, allait encore persister par le mauvais vouloir des contendants, et conduire le doux Gerson, ainsi que 18.000 clercs et 100.000 laïques, au Concile de Constance (1er novembre 1414 — 15 avril 1418). Jean XXIII et Benoît XIII y seraient déposés (mai 1415 ; juillet 1417). Grégoire XII ayant abdiqué (4 juillet 1415), l'unité fut enfin rétablie, le 11 novembre 1417, en la fête de saint Martin, dont le nouvel élu, Odon Colonna, prit le nom (Martin V, 1417-1431).

Le sermon de Gerson pour le retour des Grecs à l'Unité a été imprimé pour la première fois d'après le ms. fr. 25.552 de la Bibliothèque nationale (fonds St-Victor 515, ancien 284) f. 48-64, par le prince Augustin Galitzin, sur 200 exemplaires numérotés, et sa traduction latine se trouve dans les *Opera Gersonii* de Richer (1606) IV, 594-607, et de Dupin II, 141-53. La seconde édition que nous donnons a été soigneusement collationnée sur le même unique manuscrit, nombre de passages à transcription fautive ont été corrigés.

DOM J.-B. MONNOYEUR.

Pax hominibus bonæ voluntatis
(Lucæ, II, 14.)

Maintefois et pour plusieurs causes, est venue féallement par devers Vostre Royale Majesté, ô Roy très crestien ! (plus beau titre ne vous puis-je donner, et nostre souverain seigneur, Roy sacerdotal divinement consacré) est venue di-je, Vostre très humble et très dévote fille, l'Université de Paris, mère des estudes, et deffenscresse de la foy, lumière de saincte Eglise. Mais oncques ny [48v] pour plus haulte, ne sçay de si haulte et si générale matière comme à présent, c'est de la paix universele de toute saincte Eglise, tant des Latins en soy, comme des Grecs (1) avec les Latins. *Et cum aio omnino* (*si fieri potest*) *cum omnibus* (2) *hominibus pacem habentes ut sit pax hominibus bonae voluntatis.*

(1) *Ms.* (Vict. 515 B. N. ms. fr. 25.552 f. 48) gres

(2) Le prince Augustin Galitzin a lu : *Et ego ago (si fieri potest) quod omnibus.* La meilleure leçon paraît être celle de la traduction latine : *Ut simus, si fieri potest, cum omnibus...*

Habitus post Concilium Pisanum, hebdomada (1) III *Adventus* 1409, *cum post triennium habendum esset Concilium generale. (Opera Gersonii,* Richer, 1606, IV, 594-607 ; Dupin, II, 141. C — 153. D.)

Pax hominibus bonae voluntatis. (*Lucae,* II, 14).

Saepenumero multisque de causis fiducialiter venit ad regulam tuam maiestatem, ô Rex christianissime (perpulchriorem titulum tibi dare non possum. Dominus noster summus es Rex sacerdotalis, divinitus consecratus) venit, inquam, humillima tua et devotissima filia, Parisiorum Universitas, studiorum mater, defensatrix fidei, sanctae Ecclesiae lumen. Sed nunquam pro sublimiori, nescio si tam pro sublimi et generali materia sicut in praesentiarum, quae est de pace universali totius sanctae Ecclesiae, tam Latinorum in se, quam Graecorum cum Latinis : ut simus, si fieri potest, cum omnibus hominibus pacem habentes, ut sit pax homi-

(1) Richer : *dominica.* V. p. 755 : *dimenche passé, tiers des advens.*

Or veuille le Dieu de paix, veuille nostre benoist Sauveur Jésu-crist, qui est seigneur, espoux et créature de toute saincte Eglise, qui est prince de paix, *princeps pacis*, que ceste belle et très joyeuse chanson que chanta la multitude grande de la chevalerie celestienne des Angelz à sa glorieuse Nativité, laquelle nous célèbrerons prochainement, soit vérifiée, soit venue et accomplie toute en nostre temps : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus, bonae voluntatis.* Gloire soit à Dieu, et sa jus (1) paiz aux hommes de bonne voulenté, *pax hominibus bonae voluntatis.*

Bien monstra Dieu qu'il avoit chière ceste paix, quant il la fist si solennéement dénuncier, en sa nouvelle naissance, au monde ; qui ne fut fors pour faire pais, prescher pais, pour laissier pais, pour mourir et résusciter pour ceste paix. Car qui demande pour quoy naquit (2) Dieu de vous, Vierge Marie glorieuse ? Response, pour pais, *ut faceret utraque unum.* Pour quoy fut-il circoncis, adouré des trois roys, porté au temple ? Response, pour pais. Pourquoi receut-il mort très angoisseuse, et très amère passion ?

(1) ça jus = ici-bas.
(2) *Ms.* naqui

nibus bonae voluntatis. Velit Deus pacis, velit benedictus Salvator noster Jesus Christus, qui est Dominus et sponsus creaturae totius sanctae Ecclesiae, qui est princeps pacis, ut pulchrum hoc et iocundissimum canticum, quod cantavit multitudo magna caelestis militiae angelorum in gloriosa sua Nativitate, quam proxime celebraturi sumus, verificetur, veniat et omnino adimpleatur in tempore nostro : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonae voluntatis.*

Clare monstravit Deus pacem illam sibi esse percharam, cum fecit eam tam solemniter denuntiari mundo, in nova sua nativitate, qui nil fecit nisi ut pacem faceret, pacem praedicaret, pacem relinqueret, mortuus est et resuscitatus pro pace illa. Qui enim interrogaret quare ex te natus est Deus, Virgo Maria gloriosa ? Responsio : pro pace ut faceret utraque unum. Quare fuit circumcisus, a tribus regibus adoratus, ad templum delatus ? Responsio : propter pacem. Quare suscepit mortem amarissimam et passionem pœnalissimam ? Propter pacem. *Disciplina*

Pour pais : *Disciplina pacis nostrae super eum.* Pour quoy [49] résuscita-il, se non pour donner pais et nuncier pais : *pax vobis.* Pour quoy monta-il ès cieulx, lassus (1), et envoya le Saint-Esprit ? Certes tout pour attraire à ceste paix, et pour donner en héritage perdurable pais. Car n'est autre chose paradiz fors pais sans fin, *sicut dicit Augustinus, XIX de Civitate.*

Je laisse les concordances.

Si, n'est pas de merveille se la fille du roy, vostre fille, qui (2) estez roy très crestien, et, pour ce, très amant et très (3) désirant pais, *exemplo Assueri et cetera*, envoye maintenant pour proposer et enhorter à ceste pais, en usant de la parole des Angelz et disant : *pax hominibus bonae voluntatis*, paiz soit aux hommes de bonne voulenté.

Maiz hélas ! male voulenté s'efforce toujours de troubler, rompre et empeschier ceste doulce et très mélodieuse chanson de pais. N'est pas de merveille. Car elle ha vois trop

(1) là-haut

(2) à vous qui

(3) L'édition du prince Galitzin est souvent fautive. Ici, elle porte : *réclamant, aimant* au lieu de la version du ms. fr. 25.552, qui porte : *très amant et très*... Nous ne relèverons pas les nombreuses autres inexactitudes de transcription, telles que *gravamen* pour *gaudium*, *communement nulle*, pour *conveniet nulli*, etc. La traduction latine donne en entier cette dernière citation : *Conveniet nulli qui secum dissidet ipse.*

---

pacis nostrae super eum. (*Is.*, LIII, 5) Quare resuscitavit semetipsum, nisi ut pacem daret et nunciaret pacem ? *Pax vobis.* Quare caelos ascendit et Spiritum Sanctum misit ? Certe omnia haec ut ad pacem traheret, et ut in hereditatem perpetuam daret pacem : *nihil*, enim *aliud est paradisus quam pax sine fine*, sicut dicit August. XIX *de Civitate.*

Omitto concordantias.

Quapropter mirandum non est, si filia Regis, filia tua qui Rex es christianissimus, et propter hoc amantissimus et desiratissimus pacis, exemplo Assueri, etc., mittat modo ad loquendum et hortandum ad pacem illam, utendo angelorum verbo et dicendo : *Pax hominibus bonae voluntatis.*

Sed heu ! mala voluntas semper conatur turbare, frangere et impedire dulcem illam et concinissimam pacis melodiam. Non admirandum est

cassé, trop rude et discordant ; nez à soy meismez ne se peult accorder, mais toujours tense, toujours se trouble et se fait noise, et qui plus est, par divers et contraires vices et males affeccions, se ront et se dessire. *Vacat. Confusa sunt hic omnia, spes, metus, meror, gaudium ; vix hora vel dimidia fit in celo silencium.* Quel accort doncques trouveroit-elle avèc autruy ? *Conveniet nulli,* etc. Pour tant, ne dirent pas les angelz : *pax hominibus* seulement, mais ajoutèrent *bonae voluntatis,* pais aux hommes, voir de bonne voulenté.

Si veuillez sçavoir, que si veuil réciter comment naguèrez, je m'estoie comme retrait en la secrète chambrète de ma pensée, en cloant les hus et les fenestrelles des sens corporelz, pour mielx considérer et aviser ce qui faisoit à dire, depuiz que la fille du Roy, ma mère très honnorée, m'ot ordonné le fait de proposer ceste pais générale, tant des Grés que des Latins, devant vostre majesté royale, en la présence de nos seigneurs, de vostre très noble lignée, et de vostre très saige conseil. N'estoit pas de merveille si je devins pansif et comme paoureux et fort attentif, quand d'autre part je sentoie ma petitesse, mon ignorance et ma féblesse, et en si brief temps, comme de iij ou iiij jours, et

---

hoc ; habet enim vocem nimis fractam, rudem et discordantem : etiam sibi nec concordare potest ; semper enim litigat, semper se turbat et dissentiones movet, et quod maius est, per diversa contrariaque vitia atque malas affectiones se dissipat ac dilaniat.

Confusa sunt hic omnia, spes, metus, mœror, gaudium ; vix hora tibi dimidia fit in cælo silentium. Qualem ergo concordiam cum aliis invenires ? *Conveniet nulli qui secum dissidet ipse.*

Ideo non dixerunt angeli : *pax hominibus* solum, sed addiderunt : *bonae voluntatis.*

Scire itaque dignemini me recitare velle qualiter paulo ante quasi me retraxeram in secretam cameram mentis meae, claudendo ostia et fenestras corporalium sensuum, ut melius considerarem et decernerem quod dicendum foret, posteaquam Regis filia, mater mea honoratissima me ordinasset ad proponendum hoc factum pacis generalis, tam Graeco-

entre plusieurs autres occupacions pour le fait des licences en [ce] présent Jubilé (1). En pansant (2) doncques, me fut avis que male voulenté choze très hideuse, très laide et monstrueuse se monstrait a moi. Ca (3), nom Dieu quel horreur ! Bien sambloit fille à l'ennemi d'enffer et si est-elle voirement : *Vos ex patre diabolo estis* etc. ; bien avoit considéracion d'une male vieille tenseresse et très noiseuse, et se figure par la beste monstrueuse que vit saint Jehan en l'Apocalypse yssir de la mer, et avoit sept testes et X cornes, qui sont les VII péchés mortelz et la transgression des X commandemens.

En considérant ceste beste horrible et monstrueuse, j'oy qu'elle s'escria comme par moquerie, et puis se tourna en grant ire et indignacion, et comment, dit male voulenté, comment dia, ne pour quelle outrecuidance veult [50] main-

(1) De quel jubilé s'agit-il ? Nous l'ignorons. Alexandre V n'avait accordé une indulgence plénière qu'à ceux qui avaient assisté au Concile de Pise.

(2) *Ms.* pansent

(3) *Ms.* sa

---

rum quam Latinorum coram regali tua Maiestate, in praesentia Dominorum et Procerum tuorum nobilissimi sanguinis tui et sapientissimi consilii. Nec erat mirandum si cogitabundus fuerim effectus, et tamquam timens multumque attentus, cum ex altera parte sentirem exiguitatem meam, ignorantiam meam ac debilitatem, in tamque brevi tempore, ut trium vel quatuor dierum, et inter tam plures alias occupationes, propter indulgentiarum factum praesens Jubilei. Inter cogitandum ergo, visum fuit mihi quod mala voluntas, res horrendissima, turpissima et monstrosa, se manifestaret mihi. O Deus qualis horror ! Recte videbatur infernalis inimici filia. Et revera sic est ipsa. *Vos ex patre diabolo estis*, etc. (*Ioan.*, VIII, 44). Appropriate conditionem gerebat perversae cuiusdam vetulae litigatricis et iracundissimae, et figuratur per bestiam monstruosam, quam vidit Joannes, in Apocalypsi, exire mare, quae septem habebat capita, et cornua decem, quae sunt septem peccata mortalia et decem praeceptorum Dei transgressio.

Considerando bestiam illam horribilem et monstrosam, audivi eam clamare quasi per irrisionem, deinde vertit se in magnam iram et indigna-

tenant ceste Université mettre avant la pais des Grés et des Latins ? Elle se melle bien des aves flérer, ou d'ordonner un *tas de singes ou de fremis.* C'est merveille comment elle peut durer, ne vivre, qui ainsy se veult de tout meller et de tout parler. Mais au faire sera la maistrise (1). Saincte Marie, quelle entreprise ! O Dieu, quel sens ! On ne peut mie accorder les Latins ensamble, non mie la moitié, non mie la quarte partie, non mie certez ij petis royaumes, comme de France et d'Angleterre. Que di-je de royaume ou de cité ? On n'accorde pas de légier iiij ou vj personnes ensamble, comme dirent ceulx d'Athènes à cet orateur qui les preschoit de paix, qu'il ne pouvoit pas accorder iij personnes en son hostel, soy, sa femme et sa chambrière, et nous saurons maintenant tout le monde arcer et accorder. *Saincte Marie quelle entreprise ! encore ne l'as tu mie* (commencée. Tu n'en tiens pas la fin).

D'où vient maintenant ce nouvel propos, ceste entreprise plus qu'autrefoiz ? Qui ha donné ce nouvel conseil et cest

(1) Proverbe familier à Gerson. En latin : *Sed in facto erit magisterium.*

---

tionem. Quomodo (inquit mala voluntas) quomodo vel quo pacto, quave praesumptione vult modo haec Universitas proponere pacem Graecorum et Latinorum ?

Sibi curae est anseres reddere sufferatos, aut in ordinem.disponere simiarum multitudinem vel formicarum. Mirabile est qualiter persistere possit aut vivere, quae sic se omnibus vult immiscere et de omnibus loqui. Sed in facto fuerit magisterium. O sancta Maria, quale incœptum ! O Deus, qualis sensus ! Non possunt concordare Latini ad invicem, non quidem media pars, non quarta, non certe duo parva Regna, ut Franciae et Angliae : quid dico de regno aut civitate ? non facile ad invicem concordantur quatuor vel sex personae, quaemadmodum dixerunt Athenienses oratori eis de pace loquenti, quod non posset concordare tres personae in sua domo, seipsum, uxorem et ancillam, et nos veniemus modo omnem mundum parare et concordare ! Sancta Maria, quale incœptum ! Necdum habes finem ! Unde emergit novum hoc propositum, nova incœptio potius quam alias ?

Quis dedit novum hoc consilium et illam spem vel fiduciam de Graecis qui super omnes alios odio habent (ut dicitur) et contemnunt Latinos iu-

espoir ou confiance des Grecs qui, sur tous autres, haient, comme on dit, et mesprisent tous les Latins et les jugent hérites et scismatiquez et pis encorez et se torneroient avant aux Turcs que aux Latins ? Mais aussi ceste matière, qui la prossuira ? par quelz moiens, par quelles mises, par quelz dépens se pratiquera ? [50v]

Ainsy s'efforçoit male voulenté, et trop plus que je ne dis, à reprouver, retarder et du tout empescher cette très saincte et très digne besongne de paix universelle avec les Grecs et les Latins. Et à la parfin menaça par grant ire, et jura par son père Sathan, *cui non est potestas super terram quae possit comparari* ; jura par ses quatre filles, qui, pour les poètes se nomment Euménides, furies infernales, et par les philosophes sont nommées passions, que cette paix elle empescheroit ; et tant feroit que on n'auroit puissance ne talent de chanter ceste note sur terre : *Pax hominibus bonae voluntatis.* Car tout trairoit à elle, c'est-à-dire à male voulenté. Elle avoit sympathie bien tendre pour hérésie, c'est-à-dire à male voulenté ce desacort par la folle ambition de dominer, et le nourriroit.

Mais se Dieu plaist, elle mentira la desloyale traitreuse.

---

dicantque eos haereticos et schismaticos, et etiam potius se verterent ad Turcas quam ad Latinos ? Sed et hanc materiam quis prosequetur, quibus mediis, quibus elargitionibus, quibus expensis practicabitur ?

Hoc modo conabatur mala voluntas et multo fortius quam dicam, reprobare, retardare et prorsus impedire sanctissimum hoc et dignissimum universalis pacis negotium cum Graecis et Latinis. Et demum minabatur per iram magnam. Iuravit per potestates suas omnium vitiorum atque mortalium peccatorum. Iuravit per patrem suum Satanam, cui non est potestas super terram quae possit comparari. Iuravit per quatuor filias ejus, quae a poetis dicuntur Eumenides, furiae infernales, et a philosophis passiones nominantur, quod pacem illam sit impeditura, et tantum se effecturam, ne sit potestas nec occasio cantandi super terram hanc notam : *Pax hominibus bonae voluntatis.* Nam omnia ad se esset tractura. Prius hoc incœperat per haeresim, hoc est quod mala voluntas nutritura esset discordiam, per filiam suam dominandi ambitionem.

Sed Deo volente, mentietur illegitima illa proditrix. Quoniam bona

Car bonne voulenté, la belle Vierge, la très noble et la plaisante fille de Dieu dérumpera tout son effort. Et comment se fera ? Bien, en nom Dieu. Bonne voulenté se logera avec les hommes et leur donra confort par le noble exercite de toutes vertus avec toute la chevalerie du ciel qui est ayde et plus puissant que ne peut avoir male voulenté selon ce qui fut monstré à Hélisée le prophète. *Plures*, inquit, *pro vobis fuerunt quam adversariorum.* Bonne voulenté se figure par ce que dit sainct Jehan en son Apocalypse : *Signum magnum apparuit in caelo mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.* [51] Ung signe grant est apparu au ciel. Par le ciel est communément entendu saincte Esglise universelle, ou l'Esglise de France, ou l'Université de Paris où sont saiges qui resplendissent dans le firmament : *Qui docti fuerint fulgebunt sicut splendor firmamenti, et ita ait Daniel.* Ceste femme est bonne voulenté, qui a la lune de toute mutabilité dessoulz les pieds de son affection. A ce s'accorde ce que de présent le signe papal [d'Ale-

---

voluntas Virgo pulchra, nobilissima et Deo placens filia dissipabit omnem eius conatum.

Et quomodo hoc fiet ? Certum bene fiet. Bona voluntas habitabit cum hominibus, quibus dabit confortationem per nobile omnium virtutum exercitium, cum omni militia caelesti, quae quidem militia auxilium est multo potentius quam possit habere mala voluntas, secundum quod monstratum fuit Heliseo prophetae. *Plures*, inquit, *pro vobis fuerunt quam adversariorum.* (IV *Reg.*, VI, 16.) Bona voluntas figuratur per hoc quod dicit Ioannes in Apoc. sua : *Signum magnum apparuit in caelo mulier amicta sole et luna sub pedibus eius, et in capite eius corona stellarum duodecim* (*Apoc., XII*, 2). Per solem convenienter intelligitur sancta universalis Ecclesia, vel Ecclesia Francorum, vel Parisiensis Universitas, ubi sunt sapientes fulgentes tanquam firmamentum. *Qui docti fuerint fulgebunt sicut splendor firmamenti*, dicit Daniel (XII, 3.) Femina illa quae est circundata et amicta sole iustitiae, est bona voluntas, quae habet lunam universae mutabilitatis sub pedibus affectionum eius. Ad hoc spirat hoc quod modo signum papale et arma eius (*Alexandri V*) sunt sol et p. luna est tanquam subiecta pedibus bonae voluntatis. Duodecim stellae bonam voluntatem coronantes, sunt veritates pulchrae et clarae,

xandre V] et ses armes sont le soleil et signe de lune, [qui] est dégetée comme dessoulz les pieds de bonne voulenté. Les XII estoiles qui couronnent bonne voulenté sont les véritez clères et belles tant de nostre foy comme autres. Et où sont ces véritez plus belle couronne qu'en la fille du roi, l'Université ?

Si, me suy avisé que selond ceste figure, je prendray XII concidérations comme XII vérités luisants en la couronne de bonne voulenté laquelle appartient au ciel de l'Université. Car n'est pas de merveille, Sire, si Vostre fille l'Université qui ha bonne voulenté entreprent à parler de ceste paix universèle. C'est celle qui, à l'exemple de la forte et vertueuse femme, la quelle loe le saige — *manum suam misit ad fortia* — elle entreprend grandes et fortes chozes — *et facta sum coram eo tanquam pacem reperiens.* S'elle n'eust oncques parlé de la paix de saincte Esglise, qui estoit divisée par la dampnée voulenté des ij contendens du Papat, les choses ne fucent pas où elles sont, et encores seront mieulx, de plus en plus, se Dieu plaist, pour obtenir ceste nunciation [51v] angélique : *Pax hominibus bonae voluntatis.* Et semble de présent meilleure opportunité qu'autresfois, combien qu'autresfois ha esté délibéré par tout le concil de l'Esglise de

---

tam fidei nostrae quam aliarum rerum. Et ubi meliorem coronam faciunt et pulchriorem illae veritates quam in filia Regis Universitate Parisiensi ?

Ideo decrevi secundum hanc figuram sumere duodecim considerationes, veluti duodecim veritates fulgentes in corona bonae voluntatis, quae apparet in caelo Universitatis.

Non enim mirandum est, Domine, si filia tua Universitas, quae bonam habet voluntatem aggreditur loqui de hac pace universali. Ipsa namque est ea quae exemplo fortis et studiosae mulieris, quam laudat Sapiens (*Prov., XXXI,* 19) : *manum suam misit ad fortia* ; ipsa suscepit res grandes et fortes. Et in *Canticis* (VII, 10). *Facta sum coram eo tanquam pacem reperiens.* Si nunquam locuta fuisset de pace sanctae Ecclesiae, quae divisa erat per damnabilem voluntatem duorum de papatu contendentium res non eo in statu essent in quo sunt et erunt in dies meliores, Deo volente, ut obtineatur nuntiatio ista angelica : *Pax hominibus bonae voluntatis.*

France de poursuir cette matière, si, n'est pas chose si nouvelle ou singulière comme alléguoit male voulenté. Nous avons de présent, Pape un et certain, Pape qui est docteur excellent en théologie, pour quoy il scet mieulx que c'est de ceste division des Grecs et en quelz points elle gist. IL EST GREC DE NACION, il est de grande expérience, et qui desjà y a commise légaçion. En oultre, concil général se doit célébrer dedens iij ans où pourront estre les Grecs. En surplus l'empereur des Grecs et les siens désirent de cette union et ceste paix avec plusieurs autres bonnes circonstances qui pourront estre cy-après déclarées.

Mais pour respondre aux obiections de bonne voulenté, qui se merveille et moque comment l'Université veult à présent parler de ceste paix universelle, et pour monstrer la justificacion et raisonnableté de ceste entreprise, nous prendrons aucunes considéracions, comme dit est, en ajoutant aucuns advis pour mettre à pratique et exéqucion ceste saincte besongne. Et seront faictes vij principales demandes ou suppositions.

Et videtur melius in praesenti necessitate quam alias, quamvis alias deliberatum fuerit per totum concilium Gallicanae Ecclesiae hanc materiam prosequendam esse. Ideo non est res tam nova vel singularis, sicut allegabat mala voluntas. Habemus modo certum quemdam et unum Papam, qui doctor est excellens in theologia. Ideo melius novit in quo consistit illa divisio Graecorum et quid sit ea. Ipse natione Graecus est, magnae experientiae, et qui iam commisit legationem.

Insuper generale Concilium celebrandum erit infra triennium, in quo Graeci comparere poterunt. Insuper Graecorum imperator et sui maximopere hanc desiderant unionem et pacem, cum multis aliis bonis circunstantiis quae poterunt in sequentibus declarari. Sed ad respondendum obiectionibus malae voluntatis quae miratur et irridet quod Universitas in praesentiarum de hac universali pace loqui velit, et ad ostendendum iustificationem et rationabilitatem huius incœpti, accipiemus, ut dictum est, nonnullas considerationes, apponendo aliquas deliberationes et consilia, ut ponatur ad practicam et executionem hoc sanctum negotium.

Et fient septem principales quaestiones vel suppositiones.

* * *

Disons en nostre *première considéracion*, comme pour la première estoile qui fut en la couronne de bonne voulenté, disons que les hommes sont ordonnés de Dieu comme un corps mistique, à l'exemple du corps naturel, qui doibt avoir paix et union entre ses membres. C'est la détermination de l'apostre en plusieurs lieux. Si, ne se monstre pas celuy membre vif entre les hommes qui ne sent et ne se deult quant aucuns membres sont divisés, et s'il ne [52] s'efforce que scisme et descort et division ne desrumpe ce corps. Pour tant disoit Platon que la meilleure condition en aucuns hommes est de ceulx qui se réputent estre nez pour aydier les autres. Si appartient oultre que à chascun, tant soit petit, appartient quérir ceste paix et union voir en tant que sa condition le peut faire en une manière ou en autre, selon ce que ou corps naturel n'a membre qui ne serve d'aucune choze et qui n'aist aucunne office à l'édifficacion et conservacion de tout le corps. Et car en la fille du Roy, en l'Université, sont membres venants de toutes les parties du

---

Prima consideratio.

Tanquam pro prima stella quae erat in corona bonae voluntatis, dicamus homines esse ordinatos a Deo, veluti corpus quoddam mysticum, ad exemplum corporis naturalis, quod pacem habere debet et unionem in suis membris. Haec est determinatio Apostoli in pluribus locis *ad Rom.* 12 et I, *ad Cor.*, 12 et *ad Eph.*, 4. Ideo non se ostendit membrum vivum inter homines qui non sentit nec dolet quando aliqua divisa sunt membra, et si non nitatur ne schisma, discordia et divisio hoc corpus dissipet et frangat.

Propterea dicebat Plato quod *melior conditio in aliquibus hominibus est illorum qui se reputant natos ut aliis sint praesidio atque opitulamini.* Ideo apparet ulterius quod ad unumquemque quantumcunque parvum, spectat acquirere hanc pacem et unionem ; quod verum est in quantum conditio sua facere potest, modo uno vel altero, secundum quod corpus unum naturale nullum habet membrum quin ad aliquid deserviat, et quod non habeat interdum officium ad aedificationem et conservationem totius corporis. Et quia in filia Regis, in Universitate, sunt membra ex omnibus partibus mundi venientia, ut se undequaque expendant, ideo

monde pour soy espandre par tout, n'est pas de merveille s'elle quiert union en tout le corps mistique des hommes.

En ceste considération se funde ce principal commandement : *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* Tu ameras ton proxime comme toy-mesmes, car en son bien est le tien. Et ne peut avoir mal, que tu n'y perdes. Et en ce se funde ce que dit le saige de la correccion fraternelle : *Si peccaverit,* etc. Et n'est homme qui ne soit subget à ceste loy s'il pèche, car il nuit à chacun. En ce se funde ce que dit le saige : *Quia unicuique mandavit Deus de proximo suo.* Et en ce est réprouvée la dampnable response de Cayen, *Numquid custos fratris mei sum ego. Nota quod sumus omnes fratres sub uno patre Deo, et ab uno homine Adam.* Ycy faillent qui dient sauve-soy qui porra, il ne me chaut que de moi : *Numquid in cujusvis manu mundus sit, sicut intelligunt dissimulantes.* Notés *quomodo eremitae proficiunt aliis.*

Disons oultre en la *seconde considéracion* que les hommes doivent estre unis ensamble par bonne voulenté [52v] à parler

---

non est mirabile si ipsa unitatem quaerat ac pacem in toto corpore mystico hominum.

In hac consideratione fundatur hoc principale praeceptum : *Diliges proximum tuum sicut te ipsum* (*Matt.*, V, 43) quoniam in bono suo tuum consistit bonum, nec malum habere potest quin tu quoque aliquid amittas. In hoc fraterna fundatur correctio. *Matthaei*, XVIII, 15 : *Si peccaverit* etc. Nec est quisquam quin huic subiectus sit legi si peccet, quia nocet unicuique. In hoc fundatur quod dicit Sapiens quod *unicuique mandavit Deus de proximo suo*. Et in hoc reprobatur damnabilis irrisio Cain : *Nunquid custos fratris mei sum ego* ? (*Gen.*, IV, 9). Nota quomodo sumus omnes fratres, sub uno Patre Deo, et ab uno homine Adam. Hic errant illi qui dicunt : Salvet se qui potest, ego duntaxat de me curo. Numquid in cuiusvis manu (1) mundus sit, sicut intelligunt dissimulantes. Nota quomodo eremitae proficiunt aliis.

Secunda consideratio.

Quod homines ad invicem debent esse uniti per bonam voluntatem ad

---

(1) D. Nescis in cuius manu

de bonté, non mie seulement naturèle, ne moralle, mais gratuite et espirituèle. Pourquoy est à scavoir que trois manières de bontés sont ès hommes, en tant qu'appartient pour le présent, l'une est naturèle, qui se funde ès dons de nature, comme est entendement, mémoire, raison et liberté. De ce dient les métafisiciens : *quantum entis et boni constituitur* ; chascune choze ha tant de bonté comme elle ha estre ou entité. Et de ceste bonté n'est pas moult à propos, car chascun homme, tant soit mauvais ou dampné ha ceste bonté naturèle. Chascun est fait à l'image de Dieu, ja soi ce qu'aucuns la facent laide et orde par leurs péchiés.

L'aultre bonté moralle se funde ès vertus moralles et politiques et civilles, comme sont prudence, attremprance, force et justice, pour lesquelles garder sont faictes les fors civiles. Et combien que ces vertus ne soient mie parfaictes sans la grâce de Dieu, toutesfois elles sont à loer. Et en ces vertus ont communication toulz ceulz qui bien vivent selon les loys et ordonnances de ceste présente vie. Et en ceste bonté doivent estre unis tous les hommes, de quelques lois

---

loquendum de bonitate non modo naturali vel morali, sed gratuita et spirituali.

Quare sciendum est tres modos bonitatum esse inter homines, quantum sufficit ad praesens. Una quidem naturalis est, quae in donis naturae fundatur, sicut est intellectus, memoria, ratio et libertas : se hoc dicunt metaphysici quod « ens et bonum convertuntur ». Unaquaeque res tantum habet bonitatis, quantum habet esse vel entitatis. De illa bonitate non est meum propositum ; quia unusquisque homo quantumcunque malus vel damnatus, habet illam bonitatem naturalem. Quilibet homo ad imaginem Dei formatus est, quamvis aliqui eam turpem faciunt et immundam per eorum peccata.

Alia bonitas moralis fundatur in virtutibus moralibus, politicis et civilibus, ut sunt prudentia, temperantia, fortitudo et iustitia, propter quas servandas facti sunt fortes civiles. Et quamvis huiusmodi virtutes non sint perfectae sine gratia Dei, sunt tamen laudandae. Et in his virtutibus, communicationem habent omnes qui bene vivunt secundum leges et ordinationes, vitae praesentis. Et in hac bonitate uniti esse debent omnes homines, cuiuscumque fuerint legis : pagani, Turci, Iudaei vel Saraceni. Debent enim vivere prudenter, temperate, fortiter et iuste.

ils soient, païens, Turcs, Juifs ou Sarazins. Car ils doivent vivre prudemment attrempréement, vigoureusement, et justement. En ceste union se fundent les signories temporelles, royaumes, empires, duchées, comtées, et autres, où sont plusieurs qui n'ont point la loy de Dieu.

Mais la tierce bonté [53], qui est plus à propos, et qui proprement est seule bonté, est la bonté espirituèle de grâce et des vertus théologiques, foy, espérance et charité, laquelle bonté se communique par les sacremens de l'Esglise. De ceste bonté et unité parloit l'Apostre, quand il dit, *Unus Dominus, una fides, unum baptisma, etc.* Et pour ce que tous les hommes doivent estre unis en ceste bonté d'une foy, d'une espérance et d'une charité, par un mesmes sacrement de Baptême, et d'autant les mescréans n'ont point ceste unité, mais seulement les créans et les crestiens, qui font et nomment une Esglise. Les autres sont comme membres mors et précis ou retranchiés et pourris.

On eust pu (1) adjouter la quarte bonté, qui est de justice originèle, et la quinte, qui est de gloire, mais elles sont hors nostre propos. Ycy appert que l'unité de saincte Esglise est fundée en trop plus noble et divine bonté de vou-

(1) *Ms.* peu.

In hac unione fundantur temporalia dominia, regna, imperia, ducatus comitatus et alia, ubi sunt plures qui legem Dei non habent.

Sed tercia bonitas, quae magis est ad propositum, (et) proprie sola, est bonitas spiritualis gratiae et theologicarum virtutum, fidei, spei et charitatis, quae quidem bonitas communicatur per sancta Ecclesiae sacramenta. De hac bonitate et unione loquebatur Apostolus cum dixit : « Unus Dominus, una fides, unum baptisma » (*Eph.*, IV, 5.) Et quoniam omnes homines in hac bonitate uniti, esse debent unius fidei, unius spei et unius charitatis, per idem sacramentum baptismi et alia sacramenta : infideles non habent illam unionem, sed solummodo fideles et christiani,qui faciunt et nominant unam Ecclesiam. Alii sunt tanquam membra mortua, praecisa vel abscisa et putrida.

Adiici potuisset quarta bonitas quae est iutistae originalis, et quinta quae est gloriae. Sed sunt extra propositum nostrum.

lenté que n'est autre police, et ne se peut ainsy changier comme les autres. Vray est qu'entre les membres qui sont hors de ce corps mistique de l'Esglise, aucuns sont telz desquels n'est point d'espérance que jamais, par voye humaine, veuillent retourner, les autres sont desquels on ha aucune apparence. Et à réduire ceulx ycy, on doibt laborer, mais aux premiers, ce seroit donner le sainct pain de doctrine aux chiens, et précieuses pierres aux pourceaulx, contra illud : *Nolite sanctum* etc.

Ycy appert comment et quant et à quelz doivent preschier les prélas et thé[53v]ologiens. Or dit-on que les Grecs, pour la greigneur partie, ne sont point obstinés. *Ideo* etc. *quia vexatio dat intellectum.*

Adjoutons la *tierce considéracion.* Les hommes de bonne voulenté doivent avoir un chief sur terre, ou quel ilz soient unis comme nous véons en corps naturel, qui ne peut vivre sans l'unité du chief. C'est la détermination de l'Apostre ès lieux dessus dis. Et combien que le chief principal et comme essencial soit Dieu, en char humaine, *caput Ecclesiae Christus*, toutesfois il ha voulu constituer un chief se-

---

Hic patet unionem sanctae Ecclesiae fundatam esse in multo nobiliori et diviniori bonitate voluntatis quam alias politias, nec eam alias insequendo et more aliarum mutari posse.

Verum est quod inter membra quae sunt extra corpus hoc mysticum Ecclesiae, aliqua talia sunt de quibus nulla habetur spes, quae nunquam per humanam viam reverti volunt, alia sunt de quibus habetur aliqualis apparentia. Et ad reducenda illa laborandum est. Sed de primis esset dare panem sanctum doctrinae canibus, et preciosos lapides porcis, contra illud : « Nolite sanctum » etc. (*Matth.*, VII, 6).

Hic patet quomodo, quando et quibus praedicare debent praelati atque theologi. Nunc autem dicitur Graecos, pro maiori parte non esse obstinatos. Ideo etc. ; quia vexatio dat intellectum.

Tertia consideratio.

Homines bonae voluntatis habere debent super terram caput unum cui sint uniti, quemadmodum cernimus in corpore naturali quod sine capitis unitate vivere non potest. Haec est determinatio Apostoli in locis praefatis. Et quamvis principale caput et tanquam essentiale sit Deus

cond, comme vicaire, qui fust ça-jus (1). Et comme y n'est que une bonté espirituèle de grâce, c'est-à-dire une foy, une charité et un baptesme, y ne doibt exister que un chief souverain, par lequel soit communiquée ceste bonté, deffendue et gardée ; et ce chief nous l'appelons le Pape, nostre sainct Père, qui est vray et seul vicaire de Jéhsucrist. Car autrement l'Esglise légièrement torneroit tantost en division, s'il n'y avoit un chief principal et souverain auquel on peust et deust recourir. *Hoc potest amplius dilatari ex scripturis legis nostrae.* Si, appert que ceulx sont scismatiques qui empeschent ou troublent ceste union par malice ou fole assercion. Pour tant on doibt labourer que tous obéissent à un chief principal, comme on doit laborer à unité.

Et profite ceste considéracion à nostre propos, se les Grecs [54] vouloient dire que leur Patriarche de Constantinople fust chief de saincte Esglise, sans estre subjès au Pape universel de Romme, car ce seroit dire que S. Pierre ne fut mie pape universel. Elle proffite aussy à monstrer comment ils doivent tenir les déterminacions faictes par le S. Pape de Romme.

(1) ici-bas

---

in carne humana et caput Ecclesiae Christus, voluit tamen constituere caput secundum, tanquam vicarium quod in his inferioribus esset.

Et quemadmodum solummodo est una bonitas spiritualis ipsius gratiae, hoc est una fides, una charitas et unum baptisma, sic solummodo esse debet unum caput summum per quod communicetur illa bonitas defensa et custodita : et caput hoc vocamus Papam, Patrem nostrum Sanctum qui est solus et solus Christi Jesu vicarius. Alioquin facile Ecclesia laberetur in divisionem, nisi esset ei caput quoddam principale et summum, ad quod potest et debet fieri recursus. Hoc potest amplius dilatari ex scripturis legis nostrae. Ideo patet illos esse schismaticos qui impediunt vel turbant illam unionem per malitiam vel stultam assertionem. Propterea laborandum est ut omnes obediant uni capiti principali, sicut laborandum est ad unitatem. Et conducit haec consideratio proposito nostro, si Graeci dicere velint patriarcham eorum Constantinopolitanum esset caput sanctae Ecclesiae, absque hoc ut sint subiecti universali Papae Romano : hoc enim esset dicere sanctum Petrum non esse universalem

4ᵉ *Considéracion.* Les hommes de bonne voulenté ne sont point si astrains d'avoir tous un chief temporel comme un espirituel. Ceste considéracion proffite à nostre propos des Grecs, s'ilz vouloient dire que l'Empereur de Constantinople doibt ung et pour le seul estre recogneu chief temporel de tout le monde comme successeur de Auguste César, ou de Constantin. La vérité de ceste considéracion appert, parce que ce n'est point ainsy expédient que tous les hommes soient gouvernés et unis par samblables loys civiles et politiques, comme ilz doivent estre gouvernés par une meisme foy et uns meismes articles et sacremens. Dit par exemple Aristote, que selon la variété des gens, y convient varier les loys. Pour tant il les compare à une ligne de plomb, qui se peust ployer et fleschir, et nous le véons ès diverses coustumes et loys locales qui ne gardent point les loys roumaines. *Nota de regula Lesbyae*, etc. v, *et* 4º *Ethicorum.*

Mais on porroit ycy opposer fort et subtilement, et dire que, en saincte Esglise, sont plusieurs décrez et décrétales qui pareillement se doivent varier et changier selon la

---

Papam. Et etiam conducit ad ostendendum quomodo ipsi tenere debent determinationes factas per sanctum Papam Romanum.

Quarta consideratio. Homines bonae voluntatis non adeo et in tantum astringuntur habere unum caput temporale sicut unum spirituale. Haec consideratio conducit nostro proposito de Graecis, si dicere velint quod Imperator Constantinopolitanus debet cognosci pro uno et solo capite temporali totius mundi, tanquam successor Augusti Caesaris vel Constantini. Huius considerationis veritas liquet per hoc quod non est adeo expediens omnes homines gubernari et uniri per similes leges civiles atque politicas, sicut gubernari debent per unam eandemque fidem et eosdem articulos et sacramenta.

Dicit expresse Aristoteles quod secundum varietatem hominum variandae sunt et leges. Ideo comparat lineae plombeae quae plicari potest et flecti. Et nos hoc vidimus in diversis consuetudinibus et localibus legibus, quae non servant leges romanas. Nota de regula Lesbyae, etc., v. *Ethicorum.*

Sed posset hic obiici fortiter, et subtiliter et dici quod in Ecclesia sancta

diversité des gens et des païs. Si ne devroit point pour ceste raison estre ung Pape plus que ung Empereur.

On peult ycy [54v] respondre que qui n'auroit regart au gouvernement de saincte Esglise fors ès décrez et décrétales qui sont pour gouverner la juridiction èz possessions de l'Esglise et sa tempérance, ceste objection auroit apparence. Mais ce n'est pas le principal que de ces droits, mais le principal est de la loy evangélique, qui ne peut estre que une, sans variation pour quelconque variété de gens ou de païs. Et dire le contraire est erreur compdampnée : que chascun soit sauvé en erreur et fausseté. Car y ne peult estre que une [= unique] loy vraye.

Mais encores opposera aucun, et plus fort que devant, et dira que pareillement il n'est que une loy naturèle, qui est immuable et non variable, et par ainsy, on devra avoir ung seul chief souverain qui congnoisse de ceste loy naturèle, comme il y a ung seul qui congnoit de la loy espirituèle. On respont ycy et, en respondent (1), on entre en une très no-

(1) en répondant

multa sunt decreta et decretales quae pariformiter sunt immutanda (1), secundum diversitatem hominum et patriarum. Ideo per hanc rationem potius esse non(2) deberet unus Papa quam unicus Imperator.

Potest hic responderi quod qui solum respiceret gubernamen sanctae Ecclesiae in decretis et decretalibus quae sunt pro gubernatione iurisdictionis et possessionum Ecclesiae eiusque temporalitatis, obiectio haec locum haberet. Sed non est principale de iurisdictionibus suis, sed principale est de lege evangelica, quae solum una esse potest, absque ulla variatione, non obstante quacunque varietate hominum vel patriarum. Et dicere contrarium est error communis : quod unusquisque sit salvatus in secta sua. Hoc enim esset dicere quod quisque salvandus esset in errore suo et falsitate. Quia duntaxat esse potest unica vera lex.

Sed adhuc instabit aliquis et fortius quam prius, et dicet (3) quod pari modo, solummodo est lex una naturalis quae immutabilis est et invaria-

(1) immutandae
(2) manque
(3) diceret

table considéracion ; on confesse ce que conclut l'adversaire, qu'il n'est que une loy naturèle, et conséquemment, ne doit avoir que ung chief qui cognoisse par manière de souveraineté, et de resport de ceste loy ; mais c'est celui mesme qui doit cognoistre de la loi divine ; car à ycelle et selond ycelle est subjecte et se doit reugler la loy naturelle, comme à scavoir [55] qui est vraye prudence, vraie attrempance, vraye force et vraye justice. Pour tant dit la sapience divine : *Per me reges regnant et legum conditores justa decernunt,* et Apostolus : *Spiritualis anima diiudicat omnia.* Et multa ad hanc habentur sententiam. *Nota rationes Aureoli ad hoc.*

5e *Considération.* Les hommes pour ce que ils ont ung chief principal pour les tenir en bonté de voulenté, tant en bonté morèle, comme en bonté espirituèle, se tiegnent plus communément et divinement en unité, et n'est de rien ou préjudice de quelconque ségnorie temporèle ou espirituèle, soit des roys, soit des prélas. Aristote, en demonstrant qu'il ne povoit estre que ung Dieu, nous monstre ceste considé-

---

bilis, et sic solum habendum esset unicum summum caput quod cognoscat de hac lege naturali, sicut est unicum quod cognoscit de spirituali lege.

Respondetur hic, et inter respondendum notabilissima aggreditur consideratio. Fatetur respondens quod concludit adversarius, solum unicam esse legem naturalem, et consequenter non decere esse plura quam unum caput quod de hac lege cognosceret per modum summitatis, et de modo illius legis. Sed est illud idem quod cognoscere debet de lege divina. quia illi et secundum illud subditum est et regulari debet lex naturalis, ut ad sciendum quid sit vera prudentia, vera temperantia, vera fortitudo et vera iustitia. Ideo dicit divina Sapientia : *Per me reges regnant et regum conditores iusta decernunt.* (*Prov.*, VIII, 15.) Et Apostolus (I *Cor.*, II, 15.) : *Spiritualis anima diiudicat omnia* ; et multa ad hanc habentur sententiam. Nota rationes Aureoli ad hoc.

Quinta consideratio.

Homines per hoc quod unicum principale caput habent, ad tenendos ipsos in bonitate voluntatis, tam in bonitate morali quam in bonitate spirituali, convenientius et divinius se hoc modo in unitate tenent, nec hoc ullo modo est in praeiudicium cuiuscumque dominii temporalis spiritualis, sive regum, sive praelatorum. Aristoteles demonstrans solum

racion, quant il dit : *Entia nolunt male disponi, pluralitas principantium mala : unus sit princeps.*

Ycy sont ij erreurs extrêmes, les ungs dient que gens d'Esglise, Pape ou autre, ne peuvent tenir quelconque temporalité ou juridicion, *sicut Padua et Wiclef.* Les autres dient que les seigneurs terriens n'ont quelconque droit en temporalité et en main morte et sans amortisacion, et en ce pevent estre subjects aux princes à eulx selond diverses manières de tenir temporalité. Et ne fault pas dire que tous Roys ou princes tiegnent leur héritage ou terre du Pape et de l'Esglise, par manière que le Pape aist supériorité civile et juridicion sur tous, comme aucuns emposent à Boniface le VIIIe. Néantmoins tous les hommes princes et autres ont subjeccion au [55v] Pape, en tant que de leurs juridiccions ou temporalité et segneurie ilz vauroient abuser contre la loy divine et naturèle (1). Et se peust ceste superiorité nommer puissance directive et ordinative plus que civile ou juridique. *Nota contra dominantes in clero.*

---

(1) C'est le pouvoir indirect : *ratione peccati.*

---

posse esse unum Deum, nobis hanc ostendit considerationem, cum ait : *Entia nolunt male disponi, pluralitas principantium mala* : *unus ergo sit princeps.*

Hic sunt duo extremi errores. Dicunt aliqui homines ecclesiasticos, Papam vel alios, non posse ullam tenere temporalitatem, sicut Padua et Wiclef. Alii dicunt terrenos dominos nullum prorsus ius habere in temporalitate. Sed hoc verum non est, quemadmodum de manu mortua exemplificari posset, immo aliqui subiecti possunt esse principibus et principes eis, secundum diversos modos tenendi temporalitatem. Nec dicere oportet omnes reges vel principes hereditatem eorum vel terram tenere a Papa et de Ecclesia, ut Papa habeat superioritatem civilem et iuridicam super omnes, quemadmodum aliqui imponunt Bonifacio octavo. Omnes tamen homines, principes et alii, subiectionem habent ad Papam in quantum eorum iurisdictionibus, temporalitate et dominio abuti vellent contra legem divinam et naturalem. Et potest superioritas illa nominari potestas directiva et ordinata, potius quam civilis vel iuridica. Nota contra dominantes in clero. Haec materia admodum ampla est ut declaretur, et expediens foret ut sæpius et prolixius declararetur poneretur que a

Ceste matière est moult ample à déclairier et seroit expédient que plus souvent et plus au large elle fust déclairiée et exposée par les théologiens, tant aux seigneurs et à leurs officiers, comme aux prélas et à leurs tenans ; pour oster division et nourrir paix, qui ne peut durer sans justice, qui rent à chascun ce qui est sien. *Cui tributum, tributum ; cui vectigal, vectigal ; cui timorem, timorem.*

6e *Considéracion.* Les hommes doivent recognoistre généralement que la déterminacion que fait le Pape de Romme par son conseil général de l'Esglise, ès matières de la loy divine est vraye et à tenir. Ceste considéracion se funde ès articles de nostre foy qu'il est une saincte Esglise catholique, qui se gouverne par le Sainct-Esprit et ne peut errer en la foy. *Unam sanctam catholicam.*

Et vault ceste considéracion à induire les Grecs qu'ils tiegnent la déterminacion de l'Esglise en l'article de la procession du Sainct-Esprit ; et ès autres qui sont de la foy. Et s'ilz allèguent qu'ilz ne furent mie souffisamment appelés, ou qu'ilz appelèrent de ceste déterminacion au concil général tant des Latins que des Grecs, pour (1) ce on

(1) *Ms* et pour

---

theologis, tam dominis quam eorum officiariis, tam praelatis quam eorum locum tenentibus, ad divisionem tollendam, et pacem nutriendam, quae persistere non potest sine iustitia reddente unicuique quod suum est : *Cui tributum, tributum*; *cui vectigal, vectigal*; *cui timorem, timorem.*(*Rom.*, XIII, 7.)

Sexta consideratio.

Homines recognoscere debent generaliter determinationem quam facit Papa Romanus per generale Concilium suum Ecclesiae, in materiis fidei et legis divinae, veram esse et tenandam. Haec consideratio fundatur in articulis fidei nostrae, quod est una sancta Ecclesia catholica, quae per Spiritum Sanctum gubernatur, nec in fide errare potest. Credo unam sanctam catholicam Ecclesiam. Et valet haec consideratio ad inducendum Graecos quod non teneant determinationem Ecclesiae, in articulo processionis Spiritus Sancti, et in aliis quae sunt de fide. Et si allegent se non sufficienter vocatos fuisse, vel quod appellent de illa determinatio-

ne les doit point réputer pertinas ou obstinés ou anathematizés. Ycy sera bien à considérer tout ce qu'ilz voudront dire, pour trouver ung expédient de tout mettre à accort, sans soy arrester [56] du tout à prouver la vérité de cest article contre eulx. Car c'est fort de bien convaincre évidemment à gens qui veulent contrarier. Notez ycy comment aucunes déterminacions faictes à Paris ne lient fort ceulx de la diocèse, et se on porroit ainsy dire, de l'Esglise des Latins. Notez se dict article on porroit faire nouvel article pour mettre les chozes en tel estat quelles estoient avant la déterminacion. Exemple de la déterminacion de Boniface qui fu mise à néant par ung successeur. Et ce en ceste considéracion fut fondée ceste loy qui dit que *leges non dedignantur sacros canones imitari ita nec principes prelatos.*

7e *Considéracion.* Les hommes ne doivent mie estre généralement toujours astrains par les déterminacions positives des Papes à tenir et à croire une mesmes manière de gouvernement, ès chozes qui ne regardent mie prouchainement ou sans moyen, la vérité de nostre foy et de la loy évangélique. Ceste considéracion, bien prise et entendue,

---

ne ad Concilium generale tam Latinorum quam Graecorum, per hoc non debent reputari pertinaces, obstinati vel anathematizati. Hic diligenter considerandum esset quid dicere vellent, ad (1) inveniendum medium expediens ut omnia ponantur ad concordiam, non persistendo in probatione omnimoda veritatis huius articuli contra eos. Vix enim convincerentur homines qui vellent repugnare. Nota hic quomodo aliquae determinationes Parisiis factae, duntaxat ligant diœcesanos, et si sic dici posset de Latinorum Ecclesia. Notate si de uno articulo posset fieri non articulus, ponendo res in talem statum in quali erant ante determinationem. Exemplum : determinatio Bonifacii annihilata fuit per quemdam succesorem eius. In hac consideratione fundata fuit lex quae dicit quod *leges non dedignantur sacros canones imitari, ita nec principes praelatos.*

Septima consideratio.

Homines non generaliter astringi debent per determinationes positi-

---

(1) vel inveniendum esset... ut omnia ponerentur

est comme une principale clef, à trouver l'entrée de l'accort entre les Grecs et les Latins. CAR ILZ SONT DIVISÉS DES LATINS EN PLUSIEURS MANIÈRES DE VIVRE, QUI NE TOURNENT POINT PAR AVENTURE AU PRÉJUDICE DE LA LOY DE DIEU. Et en toutes tèles chozes, dit S. Augustin que la coustume du pais est à tenir, *si fueris, Romae* etc. Exemple : ilz célèbrent en pain levé ou fermenté. Ce n'est point contre nostre foy, se non en tant que ilz erreroient autrement pour ceste occasion, comme en disant que les iij Evangelistes mentirent en escripvant que Dieu célébra sa pâque au temps ordonné selond la loy ancienne : *Quia si ad Scripturam sacram admissa* [56v] *fuerint vel ostensa mendacia, tota scripturae vaccillabit autoritas, ut Aug. ad Jerony.* L'autre exemple : car les prestres Grecs se marient. Ils ont plusieurs cérémonies et observances ou service de l'Esglise autrement que les Latins. Comme dit une auctorité : *Quaelibet provincia sensu suo abundat* (1). L'autre exemple seroit s'ilz sont

(1) [L'autre exemple est de manière de baptiser : *Baptizetur servus Christi.*]

---

vas Paparum, ad tenendum et credendum unum eundemque modum, in rebus quae non proxime respiciunt, vel sine medio, fidei nostrae veritatem, vel legis evangelicae.

Haec consideratio bene capta et intellecta, est tanquam principalis clavis, ut inveniatur introitus concordiae inter Graecos et Latinos. Sunt enim divisi a Latinis in multis vivendi modis quae fortassis non verterentur in praeiudicium legis Dei. Et in omnibus talibus dicit Augustinus : Patriae consuetudinem servandam esse. *Si fueris Romae*, etc. Exemplum : ipsi celebrant in pane elevato vel fermentato. Hoc contra fidem nostram non est, nisi in quantum alias errarent ob hanc occasionem, ut dicendo quod tres Evangelistae mentirentur in scribendo, scribentes Deum celebrasse Pascha suum tempore ordinato secundum legem antiquam. Quia *si ad Scripturam sacram admissa fuerint vel ostensa mendacia, tota Scripturae vacillabit auctoritas*, ut dicit Augustinus ad Hieronymum. Aliud exemplum : quia Graecorum sacerdotes matrimonium contrahunt. Habent etiam multas caeremonias et observationes Ecclesiae, alias quam Latini. Sicut dicit quaedam auctoritas : *Quaelibet provinciu sensu suo abundat.* Aliud exemplum de modo baptizandi : Baptizetur servus

astrains soy confesser plus d'une fois l'an et recevoir leur sacrement, et dire le contraire est hérésie, et l'empescher ou troubler est très énorme crime. Néantmoins on peut garder plusieurs ordonnances envers ce sacrement recevoir, qui ne sont point de droit divin. *Nota quod potest hic materia interseri de secreto confessionis, et quomodo apud multos fuit abolita confessio propter revelationem.*

L'autre exemple se les Grecs ont loys ou coustume de donner les bénéfices ou de paier leurs dismes en tèle ou tèle manière autre que les Latins, ou s'ilz ne paient point telz subsides, comme en l'Esglise de France. Et à ce fait ce qu'aucuns dient qu'ils escrirent jadis au Pape, *Potentiam tuam recognoscimus, avaritiam tuam implere non possumus, vivite per vos.* Notés après, la division des Juifs dessoulz Roboam ; notés que ung bon prince souffre les loys et coustumes diverses de divers subjets s'elles ne sont clèrement contre droit naturel, et faire le contraire seroit souvent la destruccion de la police, comme disoit mons. d'Arras, que Flandres se vouloit autrement gouverner que France ou Bourgogne.

Christi. Aliud exemplum esset : si sint astricti confiteri plus quam semel in anno et recipere eorum sacramentum. Quamvis enim confessionis sacramentum de necessitate sit, et dicere oppositum est haeresis, ipsum autem impedire vel turbare, est crimen admodum enorme, possunt tamen servari complures ordinationes ad hoc sacramentum recipiendum, quae non sunt de iure divino. Nota quod potest hic materia interseri de secreto confessionis et quomodo apud multos fuit abolita confessio propter revelationem.

Aliud exemplum : si Graeci habeant leges vel consuetudines beneficia conferendi vel solvere (sic) eorum decimas tali vel tali modo, alio quam Latini, vel si non solvant talia subsidia ut fieri solet in Ecclesia Gallicana. Et ad hoc facit quod dicunt aliqui eos alias scripsisse Papae : « Potentiam tuam recognoscimus, avaritiam tuam implere non possumus, vivite per vos ». Nota ad propositum, divisionem populi Iudaici sub Roboam. Nota quod bonus princeps permittet leges et consuetudines diversorum subditorum si non sint clare contra ius naturale. Et facere contrarium esset saepe destructio politiae, sicut dicebat dominus de Arras « Flandriam aliter sese gubernare velle quam Gallia vel Burgundia gubernari vellet ».

[57] Pour ceste considéracion bien prise, on ha entrée de procéder en la réformacion de l'Esglise de France et de ses libertés, nonobstant la contradiction que vauroient faire par aventure aucuns de la cour (1) de Romme.

8e *Considéracion.* Les hommes de bonne voulenté pour avoir paix en saincte Esglise, tant en général des Grecs et des Latins, comme ès particulières réformations, doivent estre adréciés et endoctrinés, principalement par la saincte Escripture où est bailliée le droit divin, et conséquemment par philosophie morelle ; en après par les saincts décrez et décretales et puis par les loys civiles. Ceste considéracion appert ; car qui ne scet discerner et congnoistre qui est droit divin ou seulement droit positif, il erre légièrement (2) en jugeant de l'un comme de l'autre : *Et nescit separare preciosum a vili.* Et encores est plus de nécessité depuis la dotation de l'Esglise que par avant. Car n'est choze qui plus trouble la police de toute crestienté que de vouloir

(1) *Ms.* court.
(2) facilement

Per hanc considerationem bene captam initum est ut procedatur in reformatione Ecclesiae Gallicanae et libertatum eius, non obstante contradictione quod facere vellent (1) forsitan aliqui de Curia Romana.

Octava consideratio.

Homines bonae voluntatis ad habendam pacem in sancta Ecclesia, tam in generali Graecorum et Latinorum quam in particularibus reformationibus, debent dirigi et instrui principaliter per sanctam Scripturam, in qua datur ius divinum, et consequenter per philosophiam moralem ; insuper per sancta decreta et decretales, deinde per leges civiles.

Haec consideratio patet. Quia qui non potest discernere et cognoscere quod est ius divinum, vel solummodo ius positivum, leviter errat, iudicando de uno sicut de altero, et nescit separare pretiosum a vili. Et adhuc magis necessarium est post Ecclesiae dotationem quam prius. Nihil enim magis turbat totius Christianitatis politiam, quam velle eodem modo gubernare hominum spiritualitatem et temporalitatem et existimare quod temporalitas proprie sit spiritualitas et iurisdictio proprie

(1) D. volent

gouverner par une meisme manière l'espirituauté des hommes, et la temporalité, et réputer que temporalité soit proprement espirituèle. Je diz proprement, car tout ce qui est donné à saincte Esglise est aucunement espirituel par dédicacion et appropriacion ou attribucion.

Ycy nous avons clèrement pourquoy et comment appartient à la fille du Roy et mère des estudes, l'Université de Paris, quérir paix, et laborer à paix ; car en elle sont clers experts ez sciences dessusdites, plus qu'ailleurs par espécial en théologie, selond ce que le Duc de Lancastre le disoit à feu monseigneur de Bourgogne, comme j'ay oy plusieurs fois de sa bouche : « Nous avons en Angleterre clers plus soubtifs en plusieurs ymaginacions, mais ceulx de Paris ont [57v] la vraye et seure théologie. » Notés que on doit prendre garde que male théologie et curiose ne s'y esbate comme en Angleterre et à Prague (1).

On pourroit adjouter comment c'est expédient que plusieurs théologiens soient à Paris, comme en la fontaine [source], affin que si aucuns vouloient semer mauvaise doctrine au peuple et aux princes secrètement, que incon-

(1) *Ms.* Prages

spiritualis. Dico proprie, quia in eo quod sancte datum est Ecclesiae, est aliquialis spiritualitas, per dedicationem, appropriationem vel attributionem.

Hic clare habemus quare et quomodo spectet ad filiam regis et Matrem studiorum, Universitatem Parisiensem, quaerere pacem et laborare ad eam ; quoniam in ea sunt viri docti, experti in supradictis scientiis, plures et potius quam alibi, praesertim in theologia, secundum quod dux de Lencastre dicebat antiquo domino Burgundiae, quemadmodum saepius audivi ex ore eius : « Habemus, dicebat dux de Lencastre, habemus in Anglia viros subtiliores in imaginationibus, sed Parisienses veram habent, solidam et securam theologiam ». Nota quod cavendum est ne mala theologia et curiosa hanc universitatem invadat, sicut in Anglia et in Praga.

Posset adiungi quomodo sit expediens multos esse theologos Parisiis, tanquam in fonte, ut si aliqui vellent seminare malam doctrinam populo

tinent ilz puissent estre convaincus par l'autorité de la faculté de théologie plus aucunes fois que par argumens. Si est très nécessaire à ung prince que jamais ne [croie] (1) à quelconques clers ou autre du fait de nostre foy se tel n'ose ou ne veult dire publiquement sa doctrine.

On porroit ycy viser quel mal font ceulx qui diffament les clers, quand ilz praichent vérité, en imposant, comme ilz ont male entencion, se autrement on ne peult dire que leur doctrine soit fausse. Certes ne sont gens que les princes deussent plus fuyr. Car ilz les mettent en péril de perséquter vérité et devenir tirans. Et par telz sont venus presque toulz les maulx jadiz en crestienté. Notés ycy et concluons que le royaume de France n'est point gouverné par tirannie, quant il aime les estudes.

9e *Considéracion.* Les hommes de bonne voulenté doivent, après ceste union faicte au concil général à Pise, plus que auparavant laborer à unir les Grecs avec les Latins. Premièrement, comme on seult dire, *une bonté l'autre requiert.* Se Dieu nous ha donné union entre nous, nous devons de

(1) Fautif : celle.

---

vel principibus, secrete, ut mox possint convinci per auctoritatem Theologiae, magis interdum quam per argumenta. Ideo admodum necessarium est principi quod nunquam credat viro perito vel alii de facto fidei nostrae, si talis non audeat vel non velit publice doctrinam suam dicere.

Posset hic videri quod male faciunt hi qui infamant viros doctos, cum praedicant veritatem, imponendo quod malam habent intentionem, si aliter dici non posset doctrinam eorum falsam esse. Certe non sunt homines quos magis quam tales vitare deberent principes. Quoniam ponunt eos in periculum persequendi veritatem, et ut efficiantur tyranni. Et per illos evenerunt quasi omnia mala praeterita in Christianitate. Notemus hic et concludamus quod regnum Franciae non gubernatur per tyrannidem cum diligat studia.

Nona consideratio.

Homines bonae voluntatis debent, post hanc unionem factam in Concilio generali Pisano, laborare magis quam prius ad uniendos Graecos cum Latinis. Primo, ut dici solet, quod « una bonitas aliam postulat » :

tant plus laborer à l'onneur et augmentation de son Esglise. Autrement ce seroit ingratitude. En après, nous devons avoir [58] plus grande espérance que Dieu nous oye et essauce que par avant. *Quia ex exhibitione praesentium munerum fit certior expectatio futurorum.* En oultre ceste prossuite est expédient, affin que nul ne puisse dire que on aist prossui la première union par quelconque male affeccion, fors pour le bien de toute saincte Esglise, sans haine ou faveurs désordonnées. AUSSY LE PAPE EST GREC DE NACION, ET DOCTEUR EXCELLENT EN THÉOLOGIE ; SI DEVRONT ESTRE LES GRECS PLUS INDUIS DESSOULZ LUI ET PAR LUI.

Et ycy je forme et prens la première supposition et requeste que fait la fille du Roy. C'est que l'union ja commencée se parfait du tout tellement que tous Latins obéissent à nostre vray Pape Alexandre Quint. Car autrement ceste union des Grecs, de laquelle nous parlons ne se pourroit si convenablement faire. Et aussy on porroit dire par aventure ce qui est escript en l'Evangile : *Hic homo non potuit consummare* ; le Roy n'a peust parfaire l'union qu'il avoit commencée. Et cecy : *Medice, cura teipsum, id est uni te prius* [58v].

---

si Deus nobis inter nos unionem contulit, eo plus laborare debemus ad honorem et augmentationem Ecclesiae suae. Alioquin esset ingratitudo. Deinde debemus habere maiorem spem quod Deus nos audiat et exaudiat quam prius. « quia ex exhibitione praesentium munerum fit certior expectatio futurorum ». S. Greg.

Ulterius ista prosecutio est expediens, ne aliquis dicere possit primam unionem prosecutam esse ob aliquam malam affectionem, sed solum propter bonum totius Ecclesiae sanctae, sine odio vel favore inordinatis. Papa etiam est Graecus natione et doctor theologus excellens, ideo Graeci potius induci debent sub eo et per eum.

Et hic accipio et formo primam supplicationem et petitionem quam facit regis filia, quae est ut unio iam incœpta omnino perficiatur taliter quod omnes Latini obediant vero Papae nostro Alexandro quinto. Alioquin haec unio Graecorum de qua loquimur, non tam convenienter fieri posset. Et etiam forsitan dici posset quod scribitur in evangelio (*Luc.*, XIV, 30) : *Hic homo non potuit consummare* ; rex non potuit perficere unionem

Si samble très expédient que par légas solennes, on procure la réduccion des Espaignols et des Arragonois et de ceulz d'Escoce et de Hénault et d'autres. Et ce est tant plus à faire que par avant, de tant que la matière est plus clère et plus preste qu'elle n'estoit par avant.

Et n'est pas à oublier que la prossuite de l'union des Grecs n'empeschera de riens celle ycy des Latins, mais donra grande occasion à gens de bonne voulenté, que plus tost tiegnent à commune union. *Nisi dicatur quod alii nollent laborare super reduccionem Grecorum nisi sub eis, ita oportet unum facere, aliud non omittere. Sed debet obviari et tolli tantum malum.*

Si samble expédient que, premièrement en ce royaume, tant entre seigneurs que entre chevaliers, bourgois et clers, soit faicte union plus que faire se porra, en oubliant les divisions passées, soit quelles soient venues à cause des ij dampnés contendens du Papat, soit autrement.

10e *Considéracion.* Les hommes de bonne voulenté doivent, en faisant la prossuite de la paix universelle avoir principale espérance en l'aide de Dieu, plus que en puissance

---

quam inchoarat. Et illud : *Medice cura teipsum* (*Ibid.*, IV, 23.), id est : *uni te prius.*

Ideo expedientissimum videtur quod per legatos solemnes procuretur reductio Hispanorum et Arragonum, Scotorum et illorum de Henodia aliorumque. Quod est multo potius faciendum quam prius, in quantum materia clarior est et parata magis quam prius. Nec oblivioni dandum est quod prosecutio unionis Graecorum nullomodo impediet illam quae est Latinorum, sed dabit magnam occasionem hominibus bonae voluntatis, ut citius veniant ad communem unionem. Nisi dicatur quod alii nollent laborare super reductione Graecorum, nisi sub eis, ita oportet unum facere, aliud non omittere. Sed debet obviari et tolli tantum malum.

Ideo expediens apparet quod in primis in hoc regno, tam inter principes, quam inter milites, cives et ecclesiasticos, fiat unio quantumcunque fieri possit, obliviscendo divisiones praeteritas, sive contigerint ratione duorum damnatorum contendentium de Papatu, sive aliter.

Decima consideratio.

Homines bonae voluntatis debent, faciendo utilitatem universalis

ou science humaine. Hélas que peut humaine fraile voulenté sans Dieu ! Quèle présumpcion est de ceux desquels parle l'Escripture, qui disoient : *Manus nostra excelsa non Dominus fecit hec omnia* ! Par nostre puissance nous avons faictes tèles chozes et non pas Dieu. *Et rursus hic est homo qui non posuit Deum adjutorem suum, etc.*

Elevons les yeulx de nostre pansée aux choses merveilleuses qui ont esté faictes au temps passé. Et nous trouverons que toutes ont esté faictes par bonne voulenté ayant (1) espérance en Dieu plus que soy-meismes.

On le peult veoir des merveilles que fist Moyse en l'ancienne loy, des batailles de Judas Machabeus et autres sans nombre. Et singulièrement tout ce appert en la fundacion de saincte Esglise par les Apostres ; entre lesquelz disoit saint Pol, *Omnia possum in eo qui me confortat Xristus. Nota de sancto Thoma* : *Domine, aucte me* [sic], *etc.* (Cf. *Joa.*, XIV, 5.)

[59] Nous avons que les angelz, en la nuit de Noèl que ils chantèrent premier ceste doulce chanson : *Gloria in excelsis Deo*, ilz firent comme une particion, ils donnèrent

(1) *Ms.* ayent.

---

pacis, habere principalem spem in auxilio Dei, potius quam in potestate aut scientia humana. Heu quid potest fragilis humana voluntas sine Deo ! Qualis praesumptio est de illis de quibus loquitur Scriptura, qui dicebant : *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit haec omnia* (*Deut.*, XXXII,27), hoc est : potestate nostra fecimus res illas, et non Deus eas fecit. Et rursus (*Ps.*, LI, 9) : *Ecce homo*, id est : hic est homo, *qui non posuit Deum adiutorem suum, etc.*

Elevemus considerationis nostrae oculos ad res mirabiles quae factae fuerunt tempore elapso, et inveniemus omnia facta esse per bonam voluntatem, habendo spem in Deum potius quam in seipsam.

Hoc potest videri de mirabilibus quae fecit Moyses in veteri Lege, de bellis de Juda Machabaeo et aliis sine numero.

Et singulariter omne hoc apparet in fundatione sanctae Ecclesiae, per Apostolos ; inter quos dicebat sanctus Paulus : *Omnia possum in eo qui me confortat*: Christus. Nota de sancto Thoma (*Joa.*, *XIV*, 5): *Domine*, etc.

Habemus quod angeli, in nocte Natalis Domini, cum cantarent primi hoc dulce canticum : *Gloria in excelsis Deo* (*Luc.*, II, 14) etc., fecerunt

gloire à Dieu et paix aux hommes ; en signe que nous devons tout ordener à la gloire de Dieu et à lui tout attribuer. Pour tant, male voulenté présumptueuse ne peult et ne doibt avoir paix ; qui quiert plus sa gloire que celle de Dieu et ly oste sa part quant en soy est. Quèle merveille se Dieu ly oste la sienne ?

Exemple des Géants et autres, comme ceulz au livre des Machabeus qui se vouloient faire nom. *Sed non erant illi per quos salus facta est Israel.* Et Judas Machabeus incontinent qu'il fit aliances aux Roumains prist fiance trop en leur aide et fu vaincus.

Ycy (1) je prends et fourme la seconde supplication et requeste de la fille du Roy. C'est que processions et oraisons publiques soient faictes par tout le Royaume, avec prédications pour induire tous et toutes à correccion de meurs et à demender ayde du ciel. Et pour ce commencement ha procédé la fille du Roy, *le dimenche passé, tiers des advens.* Et cecy se doibt faire autant ou plus, ce samble, comme ce crois-je, se devoit faire ou passage oultre mer. On se porroit

(1) *Ms. En marge* 2e Supon. (supplication).

---

quasi quandam partitionem : dederunt gloriam Deo et pacem hominibus, in signum quod omnia debemus ordinare ad gloriam Dei et illi omnia attribuere.

Ideo mala voluntas praesumptuosa nec potest, nec debet habere pacem ; quae potius quaerit gloriam suam quam illam quae est Dei, et Deo partem gloriae suae (quantum in ea est) tollit. Quid mirum si et Deus eidem gloriam suam tollat ?

Exemplum de gigantibus et aliis, etiam de illis in libro Machabaeorum (V, 62) qui volebant se reddere nominatos. *Sed non erant illi per quos salus facta est Israel.* Et Judas Machabaeus, cum primum pactum fecisset cum Romanis, et nimis confidit in eorum auxilio, superatus fuit.

Hinc sumo et formo secundam supplicationem petitionemque filiae regis, quae est ut processiones et orationes publicae fiant per universum regnum, cum praedicationibus ad inducendos omnes ad morum correctionem et ad auxilii de caelo postulationem. Et per hoc in primis processionem fecit regis filia, dominica transacta, quae fuit dominica terti

arrester à magnifier la puissance d'oraison, mais cecy se porra faire ès predications et exhortations dessus dittes.

C'est expédient ycy et nécessaire de rebouter hors toutes sorceries et foles créances et fauces prophécies [59v] et observacions supersticieuses et dampnées contre l'onneur de Dieu et la foy et l'espérance que on doibt avoir à lui. *Quia que communicatio Xristi ad Belial* ? Notez contre les autres péchés abhominables qui clament à Dieu, et que les conversions de meurs et par quelz et comment se feront ; pareillement des légacions, et samble que Mendians s'y devroient fort employer. C'est leur profession de mendier.

11e *Considéracion.* Les hommes de bonne voulenté doivent diligemment par prudence humaine et par grande consultation et labeur, procéder en ceste besongne de paix universelle. Nous sommes comme dit l'Apostre, coadjuteurs de Dieu, et comme dit le proverbe commun : *Ayde-toy, Dieu t'aydera.* Autrement ce seroit tempter Dieu. Et par aventure, male voulenté, qui a toujours à bien faire cuer

---

Adventus. Et hoc fieri potest in tantum vel plus, ut videtur, sicut credo, quemadmodum fieri debet tranando mare.

Posset hic sisti ad magnificandam orationis vim et potestatem ; sed hoc fieri poterit in praedicationibus et exhortationibus supradictis. Expediens est hic et necessarium eiicere omnia sortilegia et stultas credulitates, falsas prophetias et observationes superstitiosas damnatasque, contra honorem Dei, fidei et spei, quae debet haberi in eum. Quia quae communicatio Christi ad Belial? (II *Cor.*, VI, 15.) Notate contra alia peccata abominabilia ad Deum vindictam clamitantia, etc. Notate quod praedicationes et conversiones morum per quos et qualiter fient, simul et legationes, et apparet aliquibus quod mendicantes multum debeant se intromittere et fortiter ingerere : professio eorum est mendicare.

Undecima consideratio.

Homines bonae voluntatis debent diligenter per prudentiam humanam et per magnam consultationem ac laborem procedere in isto negotio pacis universalis. Sumus, ut dicit Apostolus (I *Cor.*, III, 9) *coadiutores Dei*, ut dicit vulgatum adagium : *Iuva teipsum, et Deus te iuvabit.* Alioquin hoc esset tentare Deum. Et forsitan mala voluntas, quae semper, ad beneficiendum, cor habet deficiens, hunc refugit laborem, dicendo pacem illam

failli, refuit ce labeur, en disant que ceste paix est trop forte à obtenir. Respont bonne voulenté voirement que c'est fort, mais vertus tent à haultes choses : *Tendit in ardua virtus*. C'est fort ; mais le louyer en sera grant et la gloire perdurable : *Herculem duri celebrant labores*. C'est fort ; mais aussy doivent les roys et les princes entreprendre choses fortes et haultes, et non pas s'occuper en petites besoignes : *Magnum magna decent.*

Notés des occupations de la cort de Romme es bénéfices donner.

C'est fort, mais Dieu est tout-puissant, du quel nous attendons l'ayde et du quel se traite la cause. *Spera in eo et ipse faciet. Nec est manus Domini abbreviata*. Notez les divisions merveileuses.

C'est fort ; mais n'est riens que bonne voulenté ne mette affin [60], par grant labeur et diligence : *Labor improbus omnia vincit.* (1) Et aussy bonne voulenté est ung esprit avec Dieu.

C'est fort ; mais qui ne porra tout ramener à union, se fera ce grant bien d'en ramener partie, et ne sera mie le

(1) *Georgiques* I, 144-145 ...Labor omnia vincit
Improbus...

---

nimis difficulter obtineri posse. Respondet bona voluntas hoc verum esse, sed « tendit ad ardua virtus ».

Difficile est pacem obtinere ! Sed merces erit ingens et gloria perpetua. « Herculem duri celebrant labores.» Difficile est ! Etiam reges et principes incipere et aggredi debent res difficiles et arduas, et non se in parvis occupare negotiis. « Magnum magna decent »...

Notate de occupationibus curiae romanae in beneficiis conferendis

Difficile est ! Sed Deus est omnipotens ; a quo auxilium expectamus et cuius causa agitur. *Spera in Deo et ipse faciet.* (*Ps.*, XXXVI, 5) *Nec est manus Domini abbreviata.* (*Is.*,LIX, 1). Notate de mirabilibus divisionibus.

Difficile est facere : sed nihil est adeo difficile quod non bona voluntas exequatur per magnum laborem et diligentiam. *Labor improbus omnia vincit.* Et etiam bona voluntas unus spiritus est cum Deo.

Difficile est ! Sed qui non poterit reducere omnia ad unionem, magnum

labeur perdus pour ceulz qui y travailleront. *Mercedem recipient unusquisque secundum proprium laborem.* Mil et mil se porront sauver en ce labeur, qui par aventure se dampneroient en oyseveté et en délices. Et si se trouvera toujours mieulx la vérité et le point de la besoigne et des difficultez qui y sont.

C'est fort ! Mais c'est meilleur d'essayer ce que s'en porra faire, que toujours laissier endurcir ce scisme horrible de pis en pis, par non chaloir. Je ne sçay quant fault commencier qui jamais y vaura laborer, et mieulx vault d'assez tôt que tart, et tart que jamais, comme au scisme passé.

C'est fort ! Mais n'est besoigne plus religieuse ne plus dévote, que de réduire à unité et à bonne voye nos frères voire nos père par les quelz la foy est venue à nous. ET NE FU MIE SAINT DENIS APOSTRE DE FRANCE NATIF DE GRÈCE, PAR LEQUEL NOUS AVONS RECU VRAYE PAIX ET FOY CRESTIÈNE ?

Et ce ne fut mie sans grant force et labeur. Si, devons pareillement laborer que ceulz de Grèce retournent à nous,

---

erit reducere partem, nec labor erit perditus illorum qui ad hoc conabuntur. « Mercedem recipient et unusquisque secundum laborem suum ». Mille et mille se salvare possunt in hoc labore, qui fortassis damnarentur in otiositate et deliciis (1). Item quotidie melius invenietur veritas et negotii punctum et difficultatem quae ibi sunt.

Difficile est ! Sed melius est attentare id quod fieri poterit, quam semper sinere ut incrudescat horribile hoc schisma, de peiori in peius, per incuriam. Nescio quando incipere oporteat eum qui nunquam laborare volet, et melius valet citius quam tarde, et tarde quam nunquam, sicut in schismate praeterito.

Difficile est ! Set nullum est negocium religiosius, nec devotius, quam reducere ad unitatem et bonam viam fratres nostros, [immo Patres] per quos fides ad nos devoluta est. Nonne sanctus Dionysius Galliae apostolus, natione Graecus fuit, per quem suscepimus veram pacem et fidem christianam ? Nec hoc fuit sine magna fortitudine et labore. Ideo simili

---

(1) D. delitiis

en espécial l'Université, de laquelle fut saint Denis, pour le temps qu'elle estoit en Athènes.

C'est fort ! Mais plus fort ont entrepris Vos prédécesseurs, Sire, Roy très crestien, comme sainct Louys, qui ij fois passa oultre mer, contre les mescréans et se exposa à péril de mort. Ycy n'est point [60v] tel péril de mort, et toutesfois, on porroit dire que l'oevre est plus digne et loysible, quant à aucune considéracion, que ne fesoit prendre la croix pour faire guerre corporèle contre les mescréans.

C'est fort ! Mais nous doibt apprendre l'exemple comment fit ung saint père du filz d'un preud'omme, qui fu envoyé pour nettoyer un champ plain d'espines et de runces. Ce jouvencel, quant il vit tant d'espines, et cuer failly et se coucha par ennuy sans riens faire. Ainsy fist la seconde journée. Ainsy la tierce. Tant que son père li demanda s'il avoit tout fait. Il respondit la vérité, que non. Lors le père ala veoir le champ et demanda à son fils où il avoit couchié ; puis lui commanda que chascun jour il nectoya autant de place ou champ comme tenoit son giste. Ainsy le

---

modo laborandum est quod Graeci ad nos revertantur, praesertim Universitas, de qua fuit sanctus Dionysius, pro tempore quo erat Athenis.

Difficile est ! Sed difficilius assumpserunt, praedecessores tui, Domine, Rex christianissime, ut sanctus Ludovicus, qui bis mare transiit adversus infideles, et se mortis periculo exposuit. Hic non est tale periculum mortis, et tamen quis vellet dicere quod opus est dignius et acceptabilius, quoad aliquam considerationem, quam esset accipere crucem ad inferendum bellum corporale infidelibus ?

Difficile est. Sed exemplum docere nos debet, sicut sanctus quidam pater fecit de filio boni cuiusdam viri. Qui quidem filius missus fuerat ut purgaret campum quemdam plenum spinis et tribulis. Juvenis ille, cum videret tantam spinarum multitudinem, corde deficiens, dormivit prae taedio, nihil faciens primo die. Sic fecit secundo die, sic et tertio, donec Pater interrogaret si totum purgasset campum. Qui respondit quod non .Tunc Pater adiit campum et interrogavit filiium ubinam cu-

fit, et dedens brief le champ fu tout purgié. L'applicacion est légière (1).

C'est fort et chose sumptueuse et laborieuse, mais où peut estre argent ou labeur mieux employé, où pourra le peuple jugier que les aydes et subsides soient mieulx mises et consumées ? NOUS L'AVONS VEU NAGUÈRES, EN LA QUESTRE (2) QUI SE FAISOIT POUR LES GRECS, QUI [cependant] N'ESTOIT MIE DE TÈLE APARENCE DE PROUFFIT(3) COMME A PRÉSENT. A la par fin, c'est fort ! Mais les aydes tant des grâces espiritueles porront estre moult grandes, comme ottroyer plain pardon, pareillement comme pour le passage d'oultre mer. Et n'aura mie ceste prossuite (4) tant d'aversaires dedans soy ou par ignorant ou par malice, comme ont eu plusieurs autres prossuites. N'est crestien qui ne doye juger que ceste prossuite est faite et sans soupçon de mal quelconque. Si doivent [61] estre receu licement tous ceulx qui soy y vauront employer ; et non pas seulement re-

(1) facile
(2) requête
(3) utilité
(4) poursuite

---

buisset. Deinde praecepit ei ut quotidie tantum purgaret spatii in campo, quantum occuparet locus dormitionis eius.

Sic fecit, et, in brevi, totus campus purgatus fuit. Applicatio facilis est.

Difficile est, et res sumptuosa ac laboriosa. Sed ubi potest pecunia vel abor melius exponi, ubi poterit iudicare populus auxilia et subsidia melius dari et consumi ? Hoc paulo ante vidimus in petitione quae fiebat pro Graecis, quae non erat tam apparentis utilitatis sicut praesens. Demum, difficile est ! Sed auxilia tantarum spiritualium gratiarum possunt esse valde magna, ut concedere plenam remissionem, ut de transitu ultra mare. Nec habebit illa prosecutio tantos adversarios in se, vel per ignorantiam vel malitiam, sicut multae aliae prosecutiones habuerunt. Non est christianus quin iudicare debeat hanc prosecutionem sanctam esse, et sine suspicione cuiuscumque mali. Ideo laete recipi debent omnes hi qui volunt se in hoc negotio exercere et immiscere ; et non modo recipi, sed investigari et hortari. Sed etiam quis scit si Deus velit ut finis mundi appropinquet, et velit omnia verti ad unam fidem christianam, ad unam-

ceus, mais commis et exhortez. Mais aussy qui scet se Dieu veult avancier la fin du monde et tourner tout à une foy crestienne et à une resligion et union, comme telle se doibt faire avant que le monde se fine, combien que je ne divine ou prophétise rien de cecy, attendu que Dieu ne veult pas ce secret révéler à ses apostres. *Non est vestrum nosse etc.*

Prenons ycy la tierce supposicion (1) de la fille du Roy, qui est que le Roy veuille ordonner solemnels gens de son grant conseil, avec lesquelz porront estre les députez de l'Université, pour aviser plus avant la manière de procéder en ceste matière tant au Royaumes et communautés ; soit par lettres publiques et exhortations, soit par ambassiates, soit pour ordonner nouvelles alliances ou pour bien maintenir et affermer celles qui sont ja faictes, affin aussy qu'il ne samble mie que on veuille mespriser les autres et tout faire sans eulx, *Quod omnes tangit, etc.*

Notés des Lorains et Alemans, etc. Et ycy porroit estre faicte mencion plus grande de la nécessité qui est que les Royaumes crestiens aient paix ensamble et les seigneurs

(1) *Ms. En marge* Tierce supposition.

---

que religionem et unionem, qualis fieri debet priusquam mundus finiatur ? quamvis nihil denunciem nec prophetisem de expectatione illius cum Deus non voluerit secretum hoc discipulis suis et Apostolis revelare, dicens: *Non est vestrum nosse*, etc. (*Act.*, I, 7.)

Sumamus hic tertiam supplicationem filiae regis, quod rex velit ordinare solemnes viros ex magno suo consilio, cum quibus esse poterunt deputati Universitatis, ut magis videatur de modo procedendi in hac materia, tam in regno quam in comitatibus ; sive per litteras publicas et exhortationes illud faciendum fuerit, sive per legatos, sive per ordinationem novarum confoederationum, sive per manutentionem et confirmationem illarum quae iam initae sunt, ne etiam videantur alii vilipendi, et omnia fieri sine eis : quod omnes tangit etc.

Notate de Lotharingis et Alemanis, etc.

Et hic fieri posset mentio maior de necessitate, quae est quod christiana regna ad invicem pacem habeant, et principes inter se. Sed superius dicti

entre eulx. Mais les dessus dis sçauront bien tout adviser, et porront par aventure ordonner quantres sois en soit faicte parole ou à part ou en publique. Notés que Dieu volt tout le monde unir dessoulz ung empire en temporalité pour publier la foy par tout. Et véons que les descors en temporalité unisent moult à avoir générale paix en l'espirituaulté. *Et ergo, ô rex benigne, fac in bona voluntate tua, Syon, id est Ecclesie militanti, ut edificentur muri Jerhusalem celestis.*

[61v] 12e *Considération.* Les hommes de bonne voulenté doivent laborer diligemment que ce concil, qui est conclus à faire dedens iij ans, se tiegne, et que les Grecs y puissent et veuillent convenir. N'est ce samble autre disposicion plus convenable pour la paix de la quèle nous parlons, que doibt estre ledit concil. Ne se porroit jamais ceste besoigne faire, comme en la parfin concil ha voye et conclusion, comme proposa l'Université de Paris pour avoir paix. C'est souffisant occasion d'envoyer par tout, etc.

Si, prenons ycy la *quarte et darriène supplicacion* de la fille du Roy. C'est que tant envers nostre sainct Père et

---

scient cito discernere et poterunt forte ordinare ut alias fiat verbum vel secrete vel in publico.

Notate quod Deus vult universum mundum uniri sub uno imperatore in temporalitate ad publicandam fidem ubique. Et videmus quod discordiae in temporalitate admodum nocent ad habendam generalem pacem in spiritualitate, et e contra.

Et ergo, ô Rex benigne, *fac in bona voluntate tua, Sion,* id est Ecclesiae militanti, *ut aedificentur muri Jerusalem* caelestis. (*Ps.*, IV, 20.)

Duodecima consideratio.

Homines bonae voluntatis diligenter laborare debent quod Concilium quod futurum esse, est conclusum, infra triennium teneatur, et quia Graeci possint et velint convenire. Non est, ut apparet, dispositio altera convenientior ad pacem de qua loquimur, quam esse debeat dictum Concilium. Nec alio meliori modo negotium hoc poterit expleri, sicut postremo concilium fuit necessarium propter pacem Latinorum, et fuit prima via et conclusio quam proposuit. Haec est sufficiens occasio ad mittendum undequaque, etc.

Sumamus igitur, hic, quartam et finalem supplicationem filiae regis.

tout le collége des cardinalz, comme envers les Grecs, comme envers tous autres crestiens, on labeure que les besoignes principales et accessoires, qui seront requises à célébrer ce concil, soient tèlement disposées par avant, que, quant venra au fait, n'y aist aucune division, débat ou confusion. Soit avisé bon ordre de célébrer ce concil, et du lieu et du temps et des choses qui y seront à traitier, soit des libertés des Esglises particulières, soit de ce fait principal DE LA PAIX DES GRECS, soit de la manière de soy avoir contre tous les mécréans à l'augmentacion de crestienté et à l'amour de Dieu et la salvacion des âmes. *Et pax Dei quae exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras.*

Et la paix de Dieu qui surmonte tout [62] sentement, guarde vos cuers et intelligences, et enlumine et adrèce la bonne voulenté de tous en la voye de paix universèle et spéciale, temporèle et espirituèle. Et que nous huchons tant : Noèl Noèl ! c'est-à-dire paix, paix, ! qu'elle viengne, à ce que nous soions participans de celle divine et angélique chanson : *Gloria in excelsis Deo, etc.*

Ycy se funde l'une des principales supplicacions de la fille du Roy, c'est que reformacion, bonne, juste et conve-

---

Et est quod tam erga sanctum Patrem nostrum et omne collegium Cardinalium, quam erga Graecos et omnes alios christianos qui laborarunt, quam negotia principalia et accessoria quae requirentur ad celebrandum hoc Concilium, taliter praedisponantur, quod cum ventum fuerit ad factum, nulla sit divisio, rixa vel confusio. Provideatur bonus ordo celebrandi hoc Concilium, de loco, de tempore, de rebus tractandis, sive de reformatione Ecclesiae in bonis moribus fuerint, sive de restitutione libertatum Ecclesiarum particularium, sive de facto hoc principali Graecorum, sive sit de modo se habendi contra omnes infideles, ad Christianitatis augmentationem, ad honorem Dei et animarum salvationem. *Et pax Dei quae exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras* (*Philip.*, IV, 7.): illuminet et dirigat bonam voluntatem omnium in viam pacis universalis et particularis, temporalis et spiritualis, et quod in tantum vocemus : Noel, Noel ! hoc est : Pax, Pax ! donec veniat, ut simus participes illius divini et angelici cantici : *Gloria in excelsis Deo, etc.*

nable soit faicte par tout le royaume. Car charité est mère en soy, et n'est tèle charité comme gairir soy et son corps. Vray est qu'autres fois la fille du Roy fit proposer ceste matière moult au long, et darrien l'a renouvellée, à la requeste de nos seigneurs. Et jassoi ce qu'elle contienne en particulier presque innumérables poins, néant moins, en général, tout se rapporte à iiij poins principals. L'un a regart en Vostre Royale Personne, qui estes chief, et en ceulx qui sont Vos prochains membres ; l'autre ou fait de la justice, l'autre au fait de manière ; l'autre ou fait de la guerre. Si, les hommes de bonne voulenté doivent avoir orde (1) et obéissance à ung seul chief en l'espirituèle, en la bonté d'une foy, d'une espérance et d'une charité, et c'est en une catholique foy, comme en une âme.

[62v] Je regarde que iij choses sont nécessaires à faire paix :

Povoir		Puissance		Equité
Scavoir	ou	Science	ou	Vérité
Voloir (*Ms.* : Valoir)		Bienfaisance		Charité ou pitié

qui sont iij seurs de paix

(1) Ordre, *ordo*.

Hic fundatur una de principalibus supplicationibus filiae regis, quae est quod reformatio bonae iustitiae et convenientis fiat in universo regno. Charitas enim incipit a seipsa, nec est charitas similis huic quam ea quae est sanare seipsum et corpus suum. Verum est, alias, filiam regis curasse ut proponeretur haec materia adeo prolixe, et postremo eam renovavit ad petitionem dominorum nostrorum.

Et quamvis in particulari contineat fere innumerabilia puncta in generali tamen omnia ad quatuor principalia puncta referuntur. Unum est respectu regalis personae tuae, qui caput es, et illorum qui sunt proxima membra tua. Secundum in facto iustitiae. Tertium in facto modi. Quartum in facto belli.

Homines bonae voluntatis habere debent ordinem et obedientiam ad unum solum caput in spiritualitate, in bonitate unius spei et unius charitatis, hoc est, in una catholica fide, quemadmodum in una anima.

Aspicio quod tria sunt necessaria ad pacem faciendam, scilicet posse, scire et velle ; aut potentia, scientia, benevolentia ; vel aequitas, veritas,

Si, ne peut male voulenté venir à paix, car pour povoir, elle a langueur ; pour scavoir, erreur ; pour bien vouloir, fureur. Elle n'a en soy ne équité, pour soy soubmettre à Dieu et à sa gloire ; ne vérité, pour croire à sa loy ; ne charité pour avoir compassion de son proxisme ne de soymeisme. Elle est, à bien faire, comme faillie sans vigueur, comme endormie, sans cueur, comme endurcie, sans amour et ferveur. Quelle merveille doncque se paix n'est point aux hommes ès quels s'embat male voulenté ? Mais bonne voulenté, qui ha ordinacions toutes contraires aime, veult et désire paix et duit par plusieurs raisons que on doibt tendre à ceste paix universèle des Latins et des Grecs.

Y souffyra de présent en réciter xij briefment desquels iiij se fundent en équité, au regart de Dieu ; iiij en vérité, au regard de nous ; iiij en pitié et charité, au regart de nos proxismes.

Et en les récitant sera mise, en chascune raison, une considéracion par manière d'avis pour bailler orde de procéder et de pratiquer ceste matière (1). Et n'est riens d'impossible,

(1) Ces considérations manquent, tant en latin qu'en français.

---

charitas seu pietas, quae sunt tres pacis sorores.Ea propter, mala voluntas ad pacem pervenire non potest. Quia pro posse habet languorem ; pro scire, errorem ; pro bonum (1) velle, furorem.

Nec in se habet aequitatem ,ut subdat se Deo et ad gloriam suam ; nec veritatem, ut credat legi suae ; nec charitatem, ut compassionem habeat de proximo suo, nec etiam de seipsa. Ipsa est ad bene operandum tanquam deficiens, sine vigore ; sicut dormiens, sine humore ; sicut indurata, sine amore et fervore..

Quid mirum ,ergo, si pax non sit in hominibus, in quibus habitat mala voluntas ? Sed bona voluntas quae conditiones habet omnino contrarias, amat, vult et desiderat pacem, et inducit per multas rationes ad hanc pacem universalem Latinorum et Graecorum tendendum esse.

Sufficiet inpraesentiarum breviter recitare duodecim rationes, quarum quatuor in veritate, respectu nostri ; quatuor in pietate et charitate, respectu proximorum nostrorum.

car elle fiche son espérance, non mie en soy, mais en Dieu tout-puissant, comme disoit Sainct Pol : *Omnia possum in eo qui me confortat* : CHRISTUS. Amen.

Et eas recitando, ponetur ad quamlibet rationem, una consideratio per modum consilii, ut detur ordo procedendi vel practicandi hanc materiam. Nec est quidquam quod bona voluntas reputet impossibile, quia figit spem suam, non in se, sed in Deo omnipotenti, ut dicebat sanctus Paulus *Omnia possum in eo qui me confortat* : Christus. (*Phil.*, IV, 13.)

Vie de notre Bienheureux Père S. Jean l'Ibère et de S. Euthyme, son fils, écrite par le pauvre Hiéromoine Georges.

*L'histoire de l'ancienne Église de Géorgie ou Ibérie (Caucase) est, parmi celles qu'on connaît le moins, celle peut-être qui nous réserve le plus d'heureuses surprises. La vie chrétienne s'est richement épanouie jadis dans cette région, et a produit des fruits de très haute sainteté. L'hagiographie a retenu plus d'un nom célèbre parmi les moines géorgiens qui, désireux de se consacrer pleinement à Dieu, quittaient leur pays pour se retirer dans un monastère lointain, à l'abri des dangers de la renommée. C'est ainsi qu'il y eut un couvent géorgien à Jérusalem, et que des moines venus d'Ibérie s'en furent au Sinaï, en Syrie, en Chypre, en Bithynie, etc... Un des plus beaux titres de gloire du monachisme géorgien fut la fondation au Mont-Athos, du célèbre monastère d'Iviron, à l'époque de S. Athanase-le-lauriote (X*e *siècle), l'organisateur de la vie religieuse athonite. Les fondateurs de cette laure furent les deux Géorgiens Jean et son fils Euthyme. Leur vie, récemment éditée en géorgien d'après des sources très sûres, a été depuis traduite en latin dans les* Analecta bollandiana *par le R. P. Peeters, bollandiste. Nous en donnons ci-après une adaptation française.*

Il nous plaît d'attirer l'attention de nos lecteurs sur ce document hagiographique, rempli de traits charmants en même temps qu'édifiants et d'une grande profondeur. Par la délicatesse dans son exposé l'auteur — Georges l'hagiorite, un autre higoumène d'Iviron, presque contemporain des deux saints — a fait de sa narration un chef-d'œuvre de piété et de littérature. Les moines géorgiens athonites eurent du reste — on s'en rendra compte à la lecture de ces pages — une influence considérable sur le développement de la littérature géor-

gienne par les nombreuses traductions qu'ils firent en cette langue.

On trouvera dans l'introduction du R. P. Peeters (Analecta Bollandiana, *t. XXXVI-XXXVII*, p. 8-11) *les indications critiques sur cette biographie, ainsi qu'une foule de notes précieuses insérées au bas du texte, et dont nous n'avons reproduit qu'une faible partie* (1). *Notre but étant avant tout de vulgariser ce précieux document hagiographique, un des plus beaux de toute la littérature monastique orientale, les notes que nous y avons mises visent exclusivement à rendre le texte intelligible.*

I. — Introduction

1. Dieu soit loué, qui veut que tous les humains jouissent de la vie et parviennent à connaître la vérité ; qui par son ineffable Providence veille aux intérêts de chacun de nous et qui, par son indéfectible bonté suscite à chaque siècle des hommes éprouvés et agréés pour procurer le bien du genre humain et la gloire de sa divinité.

En notre siècle, il a fait naître Jean l'Ibère (2), Euthyme, Jean Tornikios, Arsène, évêque de Sainte-Nine (3), Jean Grdzelisdze (4) et bien d'autres encore, les uns après les autres, disciples de leurs aînés et leurs émules dans la vertu : leurs noms figurent au livre de vie.

Que le Seigneur, par leurs prières, nous rende dignes, nous misérables, d'imiter leurs vertus et de mériter d'être placés avec eux à sa droite.

---

(1) On pourra consulter utilement aussi l'article de M. Peradze, *L'activité littéraire des moines géorgiens au monastère S. Simon*, dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. XXIII, 1927, p. 530.

(2) Tout ce récit se passe dans la seconde moitié du Xe siècle. Il faut placer l'arrivée de Jean et d'Euthyme à l'Athos vers 970.

(3) Siège épiscopal difficile à identifier de façon précise, l'ancienne Géorgie ayant eu plus d'une église dédiée à S. Nine.

(4) Grdzelisdze = fils du Long.

2. Mais, le temps efface toutes choses. Bien que tout soit présent et précis devant Dieu, que le commencement et la fin de toutes choses soient prévus, que tout ce que cette élite a fait par sa grâce brille toujours à ses yeux sans qu'il soit nullement besoin de nous pour le rappeler, sa providence, toutefois, a très sagement établi qu'on consignerait par écrit les très belles œuvres divines de la création du monde, les commandements et les leçons du Seigneur, la vie et les coutumes très louables des bienheureux et vénérables serviteurs qu'en tous temps il plaît à sa bonté de susciter pour le bien des hommes. Il veut, par leurs œuvres admirables et sublimes, nous amener à reconnaître et à aimer sa gloire ; à la lumière des préceptes divins nous la faire rechercher. Il veut, en nous rappelant le souvenir de ses serviteurs insignes et familiers, nous faire comprendre quelles vertus nous devons poursuivre et imiter. Dieu les propose comme des modèles vivants, exemples de force morale, types de sagesse, à tous ceux qu'il prédestine à la vie éternelle.

3. Ceci est manifeste dès l'origine du monde, et, jusqu'à ce jour, sur la foi des documents littéraires, on commémore pieusement dans les saintes églises les combats des illustres saints et les travaux de ceux qui ont entrepris d'écrire leurs vies. On reçoit ces œuvres avec la reconnaissance et les bénédictions qu'elles méritent.

Les bienheureux Pères dont nous avons parlé ne sont nullement inférieurs aux saints qui furent célèbres avant eux ; ils ont été parés de toutes les vertus et parfaitement fidèles aux préceptes divins : nous pensons qu'il ne serait guère juste de livrer leurs vies à l'oubli.

Nos Pères spirituels nous ont ordonné d'entreprendre ce travail ; que votre Révérence donc, mes Pères tout rayonnants de la grâce divine, n'y voie point une faute de ma part.

4. Si nous entreprenons d'écrire ces quelques pages, bien

que depuis longtemps nos pères soient allés à Dieu, que personne cependant ne soit sceptique : nous n'avons rien écrit de notre propre autorité, mais seulement ce que nous ont appris des hommes dignes de foi, et les Pères spirituels qui les ont vus et se sont occupés d'eux pendant leur existence ; hommes en garde contre le moindre mensonge et comblés de grâces divines. D'ailleurs, leurs œuvres elles-mêmes, toutes silencieuses qu'elles sont, proclament hautement leurs travaux. Voyez cette laure fameuse construite magnifiquement, décorée de toutes sortes d'ornements, que ces bienheureux édifièrent au prix de grands travaux et de sueurs sans nombre, pour donner un lieu de repos à de nombreuses âmes. Ils y bâtirent des églises semblables aux cieux, qu'ils remplirent de livres saints et qu'ils ornèrent d'icones vénérables. Ils enrichirent cette laure de terres, de fermes, de monastères et de cellules ; y réglèrent des cérémonies et des chants très renommés et très beaux ; obtinrent pour elle, des très pieux Empereurs, des garanties, des chartes et des bulles d'or. Ils réunirent des moines et des religieux semblables aux anges, qui, traduisant les textes sacrés, devinrent l'ornement de notre pays, et la fleur de notre langage : de là, comme jadis de Sion, sortirent la loi et la parole du Seigneur, comme si, dans une Jérusalem nouvelle retentissait une fois encore la voix puissante du prophète Isaïe.

5. Vraiment, notre Bienheureux Père Jean fut un homme vénérable et chéri de Dieu. Il voulut, comme Abraham, s'expatrier, mener une vie d'exil et de pauvreté ; il s'abandonna aux mains de Pères spirituels. Aussi, Dieu l'a exalté à l'égal de celui qu'il avait pris pour modèle, et l'a rendu illustre par toutes sortes de faveurs. Il lui a donné, grâce particulière, cet heureux fils qui rehausse encore sa gloire ; je veux dire Euthyme, dont le nom seul révèle assez clairement les mérites : semblable aux saints Apôtres, il illustra le langage et le pays des Ibères ! Et

de fait, les gloses insérées dans ses traductions montrent assez l'étendue du savoir de cet homme respectable, instruit par son immense labeur pour la gloire et l'embellissement de notre église : les étrangers comme ses compatriotes s'entendent pour louer son zèle actif. Le charme de ses traductions, tel le son éclatant d'une flèche d'or, pénétra toute la terre, l'Ibérie et même la Grèce par ce fait qu'il traduisit de l'ibère en grec, Balahvar, (1) Abicura (2) et plusieurs autres ouvrages.

Je n'ai guère parlé, jusqu'ici, que de ce que j'ai cru devoir dire comme prologue à mon ouvrage : pour le reste, avec la grâce de Dieu, je m'efforcerai d'être bref. Quant à ceux qui vivent au temps actuel, et qui nous croient des esprits froids, comme quiconque peut en juger, il est possible qu'ils estiment ou se persuadent bien à tort que nos frères ont été comme nous dès le commencement. Dieu m'en préserve ! bien au contraire, ils passèrent leurs vies dans une parfaite observance ; ils ont eu les usages les plus saints tant que nos Pères trois fois heureux Jean et Euthyme eurent leur direction et furent leurs guides : ces Pères, tout remplis de Dieu, conduisaient le troupeau qui leur était confié en suivant exactement les directives des anciens.

Depuis la mort du bienheureux Jean et la démission du Père Euthyme, favori de Dieu, notre zèle s'est affaibli et s'est refroidi sur bien des points. Prions donc Dieu, par leur intercession de régler heureusement notre vie, pour n'être pas rejetés et exclus à jamais de la joie et du repos éternel dont jouissent nos bienheureux Pères et nos Frères.

Et revenons au principal objet de notre discours.

(1) Il s'agit de la fameuse *Histoire des saints Barlaam et Joasaph.*

(2) Théodore Abû Qurra (mort vers 820) dont les écrits arabes et syriaques ont été traduits en grec.

II. — Vocation de Jean l'Ibère et de son fils.

6. Notre bienheureux Père Jean, Ibère de naissance, descendant d'une famille noble et illustre, se distinguait parmi les princes de David le curopalate. Brave, ardent, jouissant d'une solide réputation militaire, grand, beau, le corps bien fait, l'esprit vif et le caractère énergique ; surabondamment rempli de la crainte de Dieu, comme de toutes sortes de qualités, il était avant tout cher et familier au curopalate David (1).

Le feu de l'amour du Christ avait ardemment embrasé son cœur, il dédaigna tous les honneurs de ce monde et les tint pour négligeables ; conformément à la parole du Seigneur, il se mit à repousser et à mépriser puissance, fortune, femme, enfants, famille, tous les biens de ce monde, sa personne même, et prit la croix sur ses épaules.

Sans prévenir qui que ce soit, il s'enfuit, abandonnant tout et se rendit seul à la célèbre laure des quatre églises. A cette époque les Pères Moïse et Gélase y brillaient de tout l'éclat de leurs vertus ; c'est à eux qu'il se fit connaître, devant eux qu'il fit, en secret, sa profession monastique. Quelque temps, il se soumit entièrement à leur règle, usant des pratiques les plus sévères, au point de plonger dans l'admiration tous les ascètes qui étaient là. Mais ses œuvres commençant à devenir célèbres, il partit en Grèce, après avoir reçu la bénédiction de ces Pères : en réalité, il fuyait la gloire humaine. Il parvint au mont Olympe et, pendant un temps relativement long, servit avec zèle dans quelque monastère, se livrant à un travail très pénible en soignant des mulets et passant également par d'autres emplois humbles et abjects.

(1) La fonction de curopalate était une dignité très importante de la Cour de Byzance. A partir du Xe siècle, les princes de Géorgie portaient ce titre, qui se transmettait d'une façon héréditaire.

7. Or à ce moment, l'Empereur des Grecs ayant cédé au curopalate David la région élevée du pays, réclama des otages, fils de familles nobles. Les beaux-frères du Père Jean livrèrent son fils Euthyme et d'autres princes de sang royal, en otages, à l'Empereur.

Lorsque Jean en fut informé, il dut, malgré lui, se produire et monta à la ville impériale (1). Là, heureusement, Abougharb, beau-père de Jean, était connu des Empereurs ; grâce à lui, ils l'accueillirent avec amabilité, et lui témoignèrent une extrême bienveillance : mais alors, il y eut entre Jean et son beau-père une altercation parfaitement sage au sujet d'Euthyme, que Jean ne voulait pas voir livrer au monarque. Jean l'apostropha en ces termes : « Quoi donc ? n'avez-vous pas d'enfants ? vous épargnez évidemment vos fils parce que ce sont les vôtres ; et le mien, presque un orphelin, vous voulez en faire un otage ? Que le Seigneur vous le pardonne ». C'est ainsi que de par la volonté de Dieu et l'autorisation des Empereurs, il emmena son fils avec lui et s'en retourna au mont Olympe.

Son nom fut bientôt connu. Ibères et Grecs le comblèrent d'honneurs, ce qu'il ne supportait qu'avec peine ; aussi, une fois encore, il s'en alla en terre étrangère, et arriva au monastère de Saint-Athanase, sur la Montagne sainte (2), amenant avec lui son fils et quelques disciples. Là, bien reçu, il resta caché pendant deux ans, plus peut-être, fut cuisinier et s'acquitta des plus humbles charges, obéissant sans murmures.

8. A cette même époque, en Ibérie, le grand Thornikios (3) se fit moine, et, ayant appris au cours d'une conversation que Jean, son ami très cher, était à l'Olympe, il s'y rendit et en fit le tour. Il n'arrivait pas à découvrir Jean. Mais

(1) Constantinople.
(2) Mont-Athos.
(3) Beau-frère de Jean, guerrier renommé et général célèbre.

grâce à une enquête discrète, il eut vent de son départ pour l'Athos : sans en parler aux Empereurs, se cachant, il arriva à la sainte Montagne et reçut des mains de Jean la bénédiction monastique.

Tandis qu'il parcourait l'Athos, comme nous avons dit, il parvint à la laure du grand Athanase. Ils ne purent se cacher plus longtemps l'un à l'autre, se reconnurent et s'embrassèrent, transportés d'un amour tout spirituel. Ce fut grande fête au monastère ce jour-là, les hauts faits de Thornikios, sa supériorité et sa vertu n'étant pas ignorés du grand Athanase. On commença à les honorer beaucoup l'un et l'autre ; ils le souhaitaient peu, mais Dieu a coutume de mettre en évidence les hommes dont il a reconnu la valeur.

Peu après, grâce à leur renom, on sut qu'ils étaient sur la Montagne sainte : les Ibères commencèrent à venir ; même, à accourir en foule vers l'Athos. Ce que voyant, nos bienheureux Pères, qui possédaient la sagesse sous toutes ses formes, raisonnèrent ainsi : « Il n'est pas opportun de rester dans ce monastère : après ceux-ci, d'autres viendront vers nous, qu'il ne conviendrait pas d'écarter ». Ils consultèrent le Père Athanase, et, à mille pas environ de la laure, dans une agréable solitude, ils bâtirent une église à S. Jean l'Évangéliste, ainsi que des cellules où ils habitèrent longtemps tels des anges de Dieu.

III.— Intervention de la Cour de Byzance.

9. Or, vers l'an 997, Skléros provoqua une révolte et s'empara de tout l'intérieur du pays. Les Empereurs et l'Impératrice mère, enfermés dans la ville, étaient en danger, au comble de l'angoisse et de la détresse. Se voyant en cet état, ils songeaient en leur for intérieur, qu'à part le curopalate David il n'y avait personne pour les secourir. Skléros coupait toutes les routes, on ne pouvait guère envoyer de messagers,

et ils se tourmentaient beaucoup de n'avoir près d'eux aucun homme sûr pour réaliser leur désir.

Ils étaient accablés par ce souci quand on leur parla de Jean et de Thornikios: on leur apprit qu'ils étaient à la laure du grand Athanase. On envoya immédiatement au monastère un sébastophore, dignitaire de la cour de l'impératrice, avec des lettres impériales. Selon l'ordre reçu, il remit à chacun sa lettre, une à Athanase, une à Thornikios, et la troisième à Jean. Elles étaient conçues à peu près en ces termes :

« L'infidèle Skléros a fait défection et s'est emparé de tout l'intérieur du pays, nous prions votre sainteté d'envoyer incessamment, et au plus tôt, Jean Thornikios auprès de notre Majesté Impériale ». Les lettres des Empereurs contenaient de plus force prières et supplications.

Athanase et Jean restèrent perplexes ; et ce fut bien à contre-cœur que, se prosternant aux pieds de Thornikios, ils se mirent à le supplier d'aller auprès des Empereurs. — Lui, entendant leur demande fut frappé d'une grande douleur. « Pères saints, dit-il, c'est à cause de mes péchés que je suis venu ici, il n'est pas possible que je me rende auprès des Empereurs, car je sais pour quel genre d'affaire ils ont besoin de moi. Dieu m'a rendu digne de revêtir l'habit monacal, et il n'est plus désormais convenable que je paraisse chez les Empereurs ni chez qui que ce soit sur terre. Je prie donc votre sainteté, pour l'amour de Dieu, de me laisser et de ne pas m'engager dans cette affaire ; si j'y vais, je serai submergé par les soucis profanes ».

Eux insistaient, au contraire, en disant : « Si nous n'obéissons pas maintenant aux Empereurs, nous allons attirer sur le monastère et sur nous leur lourde colère ».

Cette controverse dura une semaine ; enfin, et toujours à contre-cœur, le Père Athanase et le Père Jean assumèrent la responsabilité de cette faute, et, péniblement, le décidèrent à s'en aller.

10. Basile et Constantin étant encore enfants, l'administration toute entière était entre les mains de l'Impératrice et du Parakimomène (1).

Dès que Thornikios arriva à la ville impériale, le Parakimomène l'introduisit auprès des Empereurs : tous trois, se levant, lui firent honneur, le saluèrent et l'invitèrent à s'asseoir. Basile et Constantin, sur un mot de leur mère, se jetèrent aux pieds de Jean, tandis qu'elle disait ces mots : « Père saint, tout ce que tu feras pour ces orphelins, Dieu en récompensera ton âme ».

Jean, trouvant par hasard un moment propice, prit l'Impératrice à part, à l'intérieur du palais, et lui reprocha diverses choses. Elle accueillit avec humilité tous les points du discours et s'engagea envers lui par ces paroles : « Père saint, j'observerai fidèlement tout ce que votre paternité me prescrira. Si Dieu vous y pousse, faites ce que l'on vous demande. Allez par la route qui vous plaira, pourvu que vous parveniez chez le curopalate et lui fassiez connaître toute l'étendue de notre détresse. Pour moi, je reste persuadée que Dieu a tout arrangé ; que vous réduirez l'infidèle Skléros à la fuite et que vous nous tirerez de ce péril ».

Lui supplia ardemment l'Impératrice de le renvoyer, libre de toute charge ; comme elle ne changeait pas d'opinion, il lui tint ce discours : « J'ai revêtu cet habit à cause de mes péchés, et Dieu sait que cette entreprise me semble aussi pénible que la mort. Je ne sais pourtant que faire : est-il juste que je refuse mes services à votre Impériale personne et à la sainte majesté des Empereurs ? »

L'Impératrice et le Parakimomène lui répétèrent encore : « Protège ces orphelins et sois leur secours : si ce faisant, tu commets quelque péché, que Dieu nous en demande compte ».

Enfin, ils écrivirent des lettres suppliantes. Thornikios

(1) C'était l'eunuque Bardas Phocas, favori de l'Impératrice.

s'en étant chargé, dit adieu aux Empereurs et arriva chez David le curopalate, je ne sais par quel chemin.

11. Celui-ci fut transporté de joie, dès qu'il vit Jean; il parcourut les lettres impériales, et fut instruit de toute l'affaire par Thornikios lui-même. Ensemble, ils formèrent le projet d'envoyer en Grèce une armée dont Thornikios serait général; celui-ci envoya aussi aux Empereurs des lettres de David et de lui-même, les renseignant sur tous les projets du curopalate. En réponse, les Empereurs concédèrent à vie, au curopalate la partie élevée de la province grecque, dont on a déjà parlé; et écrivirent à Thornikios : « Nous savons que Dieu vous conduit : n'hésitez pas, et, Dieu vous dirigeant, ramenez-nous tous nos ennemis captifs ; leurs dépouilles seront pour vous ».

Selon la décision prise, David donna douze mille cavaliers d'élite à Jean, qui, le Christ le secondant, mit Skléros en déroute et poursuivit les fuyards jusqu'en Perse. Au retour, comme leur avait dit les Empereurs, on fit prisonnier tous les notables grecs et on pilla leurs biens.

Thornikios distribua une partie du butin à ses soldats et s'adjugea l'autre, spécialement les dépouilles opimes, or, argent, vêtements brodés, et toutes choses de ce genre.

Au retour, il salua David le curopalate : chaleureusement félicité par lui, il s'en alla, se rendit chez les Empereurs qui le reçurent avec les honneurs suprêmes et des marques d'affection. Lui, leur disant adieu, demanda la grâce de pouvoir s'en aller et retourna au monastère du grand Athanase, sur la sainte Montagne.

Les Pères le reçurent avec joie et l'embrassèrent, rendant grâce à Dieu qui le ramenait sain et sauf.

IV. — Construction de la laure d'Iviron

12. Par la suite, nos Pères, ayant délibéré, dirent : « Il est impossible que nous demeurions ici, nous portons des

noms illustres et les Ibères viennent à nous ». Il leur plut donc de bâtir dans le voisinage, un monastère indépendant.

Le Père Jean, bien qu'il ne vit entreprendre la construction de ce monastère qu'avec peine, ne refusa pas d'y contribuer par le travail de ses mains pour préparer un asile aux Ibères et surtout pour plaire à Thornikios.

Favorisés de Dieu, ils découvrirent au centre de la sainte Montagne, un endroit agréable où ils édifièrent, à force de travail et de sueur, un monastère et des églises dédiées à la sainte Mère de Dieu et à saint Jean-Baptiste.

Ils avaient emmené leur fortune avec eux et purent réunir, autour du monastère principal, des terres, d'autres monastères, des ermitages : le domaine s'étendait jusqu'à l'autre rivage de la mer ; tout y était plaisant, agréable, adapté à l'existence de moines adonnés aux choses spirituelles.

En vertu de leurs mérites insignes et de leurs hauts faits, les très pieux Empereurs leur confirmèrent par des bulles d'or la possession des domaines et des terres qu'ils demandaient ; les champs étaient nombreux et excellents, comme le sont ordinairement les terres de cette région.

13. Thornikios, pendant son séjour en Orient, avait envoyé de là quelques Rasophores (1) et bon nombre de moines. Il aurait voulu avoir un monastère exclusivement Ibère, mais c'était impossible ; il fut bien obligé d'admettre des Grecs — nous n'avons aucune connaissance des choses maritimes, comme vous le savez, et tous les vivres nous arrivent par mer — de plus, on ne pouvait assurer l'organisation d'une si grande laure, sans forgerons, sans

(1) Moines vêtus du rasonn, faisant partie de la communauté mais non liés par des vœux, libres de s'en aller quand bon leur semble. Il n'existe rien qui corresponde à cette espèce de moines dans nos monastères occidentaux.

charpentiers, sans maçons, sans vignerons, sans moines bateliers, et autres artisans de ce genre.

Pour toutes ces raisons, bon gré, mal gré, nos Pères, comme nous l'avons dit, reçurent ces gens ; et, par la grâce de Dieu, la construction du monastère s'acheva.

14. Après avoir mis en fuite et poursuivi Skléros, Thornikios revint, enrichi de trésors infinis : douze cents livres d'argent monnayé et d'autres choses précieuses encore. Il remit tout entre les mains de son Père spirituel et renonça même si complètement à ces choses qu'il n'en garda pas la moindre partie en sa possession ; au contraire, cet homme jusque là illustre et célèbre, renonçant à sa liberté, se soumit entièrement au Père Jean ; il s'adonnait avec tant de zèle à l'obéissance que, si la chose avait été possible, il n'eut pas bu d'eau, n'eut pas dit une parole, n'eut pas disposé d'une obole sans permission : mais son ami prévenait ses besoins et calmait son ardeur, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

La première de toutes les vertus est l'obéissance aux supérieurs, l'abdication de la volonté propre : il a réellement professé cette vertu, comme je l'ai fait voir à votre charité. Il faisait mieux encore ; il confessait au Père Jean, avec des larmes de componction jusqu'à ses pensées profanes ; il lui en demandait pénitence et pardon. Nous renonçons à décrire à tour de rôle, ses autres vertus, car ce bienheureux les cumulait toutes, l'humilité, la simplicité et la droiture. Il répétait souvent au Père Jean : « Père, vous savez bien que je suis un grand pécheur et que la mort approche : c'est de mon plein gré que je me soumets à votre sainteté, et bien plus, c'est en vous, après Dieu, que j'ai confié ma volonté et ma personne ; sauvez-moi, par n'importe quel moyen ».

15. Notre bienheureux Père Jean surveillait son ardeur avec une grande attention, il apportait le plus grand soin à ce qu'on ne puisse surprendre chez lui quelque imperfection.

Il lui rendait les honneurs qui lui étaient dus, le ménageait et le modérait, eu égard à son âge. Le grand Thornikios, qui avait été formé dans les camps, au milieu des combats, se mêlait volontiers aux conversations qui traitaient de ces choses et recherchait les nouvelles militaires. Le Père Jean, nous l'avons dit, l'épargnait et hésitait à l'admonester, craignant de blesser son âme. Comme donc des hommes illustres et honorables étaient venus et allaient à lui pour converser de ces choses, Jean, voyant qu'il agissait ainsi de bonne foi, mais craignant qu'il ne dériva de là quelque tort spirituel pour cet homme vénérable, dit : « Très cher frère, je vois que, grâce à Dieu, vous progressez beaucoup dans l'observance des préceptes divins : aussi je veux que rien ne nuise à la beauté de votre âme ; gardez-vous donc d'avoir encore des entretiens sur ces sujets séculiers ; ne conversez plus désormais, si ce n'est avec Gabriel l'ancien ». C'était un homme âgé, jamais une parole profane ne sortait de sa bouche, mais des discours toujours divinement élevés.

Entendant cela, l'homme vénérable se prosterna immédiatement à ses pieds et dit en pleurant : « Pourquoi avez-vous gardé le silence jusqu'à ce jour, sans m'avertir, ô Père rempli de sainteté et de grâce divine ». — Paternel, Jean le releva, disant : « Le Seigneur te pardonne, mais sois désormais vigilant ». De ce jour il ne parla plus à aucun des Frères du monastère, et si quelque pèlerin le venait voir, il lui répondait en fort peu de mots.

C'est dans ce genre de vie tout spiritualisé qu'il termina ses jours et rendit son âme à Dieu. Nos Pères lui rendirent ce témoignage très véridique : « Dieu lui a pardonné ses péchés, et l'a rendu digne de posséder la vie éternelle. »

V. — Largesses des moines d'Iviron

16. Nos bienheureux Pères firent don d'une grande quan-

tité d'argent et de plusieurs choses précieuses à la Laure principale (1) et à tous les monastères de la sainte Montagne qui en ce temps-là, étaient à peu près dans la misère, ne s'étant guère encore développés.

Au monastère central qui représente la montagne toute entière, ils donnèrent quantité de biens et de revenus ; ils distribuèrent largement à tous en général, et à chacun en particulier. Nous ne raconterons que quelques-unes de ces largesses, de peur d'écrire un livre trop volumineux et de déplaire aux lecteurs comme aux auditeurs. Donc, comme nous avons dit, ils firent don à la Laure principale d'une bulle d'or garantissant un revenu de quatre-vingt quatre drachmes d'airain, que Jean avait reçue de Tzimiscès (la Laure reçut chaque année cette redevance du Palais Impérial) ; de même, l'île qu'on appelle Néos, donnée aussi à Jean, par l'empereur Basile, et dont on recevait une redevance annuelle de quatorze, et de quinze, parfois même de vingt livres.

Ils lui donnèrent également vingt-cinq livres d'argent monnayé ; une parcelle de la vraie croix enclose dans un reliquaire d'argent, deux grands calices d'argent avec patène, cuillère et l'astérisque et une chasse d'argent pour garder les reliques ; ces objets étaient tous recouverts d'or. Il y avait encore une nappe d'autel lamée d'or et une autre brodée (2); deux livres de saint Jean Chrysostome, ornés de pierres précieuses ; un livre de saint Ephraem ; le livre des catéchèses de saint Cyrille ; un livre où était transcrit tout l'Ancien Testament (3); les œuvres des prophètes ; le livre des Macchabées ; le livre du propre des Saints ; un ouvrage en huit volumes recouvert de tissus broché d'or, avec une croix et des fermoirs d'argent ; une croix

(1) Monastère de Saint-Athanase.
(2) Textuellement : « peinte à l'aiguille ».
(3) Le texte sans précision donne « tous les livres anciens ».

de procession enrichie d'argent avec des peintures foncées ; un calvaire, plus grand, en peinture à la cire, estimé cent drachmes ; une très grande icone de la Vierge (1), une icone de la descente de croix, donnée par l'empereur Nicéphore ; une iconostase ornée des douze apôtres ; une icone des saints mégalomartyrs ; une icone de saint Jean-Baptiste, peinte à la cire ; cent livres d'aloës ; quatre mulets ; trois chevaux ; un navire d'une capacité de cinq cents mesure ; des cellules qu'ils firent construire à leurs frais ; ils donnèrent cinq cents drachmes pour la construction de grandes cellules, et cent pour la construction de petites et ils firent encore bien des choses de ce genre. Tout ceci est décrit d'après les documents laissés par le Père Euthyme et est donc sans erreur.

Ils firent don, à l'assemblée, la huitième année de l'indiction, de quatorze livres d'argent monnayé à répartir entre tous les monastères de la sainte Montagne ; de même la onzième année de l'indiction, ils distribuèrent encore douze livres. Ils donnèrent à l'église de Karyés, qui est le lieu des réunions, une calice et une patène d'argent, incrustés de figurines d'or ; un hymnaire des fêtes du Seigneur ; un commentaire des évangiles ; trois grandes icones de la Vierge (1) ; deux manteaux de pluie et deux mulets. Ils donnèrent au trésorier du conseil une livre d'argent monnayé pour les lampes du sanctuaire, des crochets, des chaînes et des cierges.

Après la mort de Thornikios, le douzième année de l'indiction, ils donnèrent dix-huit livres à répartir entre les monastères de la sainte Montagne : au monastère Hiérisson, ils donnèrent des maisons achetées sept livres, avec un enclos pour la réception des frères survenants ; ils donnèrent de plus aussi une excellente vigne estimée cinq livres.

Nous décrivons de nouveau toutes ces choses, d'après

(1) Certains croient qu'il s'agit d'une icone de la Deisis.

les écrits de nos Pères : mais qui dira jamais les largesses qu'ils firent aux gens en particulier ? quelle voix enumèrera clairement les bienfaits que Dieu, au ciel, a inscrits à leur nom ?

Le Père Euthyme, en plus de ce que nous avons décrit donna au Synode, deux cents drachmes pour son monastère dédié à S. Euthyme : monastère qu'il fonda hors de la montagne sainte, après avoir renoncé à la direction.

Nous renonçons à pousser plus avant, ici, cette descriptiòn ; comme nous l'avons dit, il n'est pas en notre pouvoir de dénombrer leurs bienfaits. Qui donc, en effet, a exercé une charité plus active qu'eux, qui se sont complu en cette vertu et l'ont, pour ainsi dire, porté comme un vêtement ?

VI. — Jean tente de s'enfuir

18. Après la mort de Thornikios, notre bienheureux Père Jean résolut de s'enfuir en Espagne avec son fils et quelques disciples. Il avait détesté dès le commencement les tracas et les soucis qu'il avait dû supporter jusque là ; cédant à la volonté de Thornikios pour se contraindre.

Il gagna donc Abydos, espérant trouver là un navire sur lequel il pourrait faire voile et gagner l'Espagne. Or, un ami du Père Jean était, à ce moment, Préfet à Abydos, et Jean entraîné par sa vive affection, lui confia son dessein : celui-ci lui tint tête, et autant qu'il était en son pouvoir, voulut le détourner de son entreprise. Voyant le Père Jean ferme dans sa résolution, il lui tint ce clair langage ; « Père Saint, tu n'es pas sans savoir quelle amitié les Empereurs ont voué à ta personne ; si je te laisse partir, j'aurai de graves ennuis. J'envoie donc des lettres aux Empereurs, et qu'on agisse selon leur réponse ».

En réponse à ses lettres, les Empereurs lui mandèrent d'envoyer Jean à la ville impériale.

A son arrivée, les Empereurs saluèrent Jean, lui rendant

les honneurs et dirent en se plaignant : « Père Saint, nous entourons votre sainteté des plus grandes marques d'estime et d'affection : qu'est-ce donc ? pourquoi voulez-vous nous fuir et émigrer en terre étrangère ? » Le Bienheureux Jean répondit : « Empereurs très pieux et très puissants, moi, pauvre laïc, je me suis trouvé malheureux dans le monde, intoxiqué par toute sortes de vices ; c'est pourquoi j'ai voulu m'en aller en quelque région lointaine où je prendrai soin du salut de mon âme. Là, je mènerai une vie de pauvreté, car je ne sais par quel hasard mon parent Thornikios y arriva, qui m'a valu quantité de soucis, et une foule de visiteurs. Je veux donc me débarrasser de tout cela, et m'occuper librement de moi-même ». Eux, très respectueusement l'accablèrent longtemps de leurs instances, lui adressèrent de multiples supplications, et difficilement le décidèrent enfin à retourner dans son monasnastère. Ils le congédièrent alors muni d'une large gratification.

Il retourna donc à son monastère. Peu de temps après, il contracta la goutte et dut garder le lit plusieurs années, abattu par la faiblesse ; il supportait les souffrances les plus aiguës, louant Dieu sans relâche ; il se réjouissait d'une maladie si cruelle, la considérant comme un grand trésor, un don très honorable et très bienfaisant de Dieu.

Sentant ses forces s'en aller, il demanda à Euthyme de prendre soin du monastère, à sa place. Celui-ci supplia qu'on ne le chargea point de cet office, qui compromettait son humilité ; il détestait les soucis profanes et ne pouvait astreindre son esprit à se plonger dans les affaires.

D'autre part, il ne pouvait réellement se consacrer uniquement à lui-même, et contrecarrer ainsi la volonté de son père, âgé et gravement malade ; il céda, mais à contre-cœur. Aussi longtemps que Jean vécut, humble et obéissant, il géra les affaires du monastère comme économe, et rien ne se faisait sans son autorisation. (*à suivre*).

Revue des Revues.

Les revues non-catholiques sont marquées du signe *.

I

Revues se rapportant spécialement à l'Église Russe.

* **POUT**, organe de la pensée religieuse russe.

Nº 16, 1929, *mai*.

Bezobrazov, S. — La résurrection de Lazare et la résurrection du Christ. (p. 3).

Boulgakov, S. — Essai sur la doctrine de l'Église. Le dogme du Vatican. (*Suite et fin*). (p. 19).
Nous nous réservons de revenir plus tard sur cette série d'articles.

Skobtsova. — A la recherche d'une synthèse. (p. 49).

La synthèse recherchée est celle du divin et de l'humain, synthèse qui permettrait enfin à l'humanité de réaliser sa destinée théandrique. L'A. passe en revue quelques tentatives faites au cours des siècles pour diriger le genre humain dans sa vraie voie, tentatives le plus souvent utopiques, mais précieuses par le grain de vérité qu'elles portaient. Au siècle d'or du théandrisme se dresse la grande figure d'Athanase ; le moyen âge néglige le côté humain, en lui demandant l'immutabilité de Dieu ; la Renaissance ignore le côté divin. En Russie (ce point nous semble le mieux observé) les idéologies, le christianisme y compris, sont imposées toutes faites et sont trop facilement acceptées ; elles perdent ainsi de leur valeur vitale. Le laïcisme de Pierre a dérobé la société civile encore rudimentaire à l'influence de l'Église : S. Séraphim de Sarov et Pouchkine sont contemporains ! Le bolchévisme serait le résultat de cette funeste séparation ; il prêcherait l'antithéisme au lieu de l'athéïsme humaniste, — faillite suprême du théandrisme.

La synthèse qu'esquisse pour finir Mme S. reconnaît la primauté de l'Église, mais lui demande de ne pas écraser par rigorisme la vie terrestre qui possède aussi sa valeur. C'est à ce lieu commun que s'arrête l'A. après avoir voulu tracer un résumé original de l'histoire de la société chrétienne, et avoir suggéré par son style un abîme de profondeur.

Lieb, Fritz. — L'Orthodoxie et le protestantisme. (p. 69).

Cet article a été écrit pour la revue *Orient und Occident*, et parle d'union des Églises. La révélation de l'Orthodoxie à l'Occident serait un événement religieux d'une importance capitale ; l'œcuménicité chrétienne ne paraîtrait plus possible sans elle, sans l'apport des deux facteurs essentiels à l'Orthodoxie : la foi dans le Ressuscité et l'esprit de contrition, *ecclesia peccatorum*. L'union des Églises, toutes humainement pécheresses, ne serait réalisable que sur le terrain d'une reconnaissance réciproque des fautes. La révolte protestante du XVI[e] siècle avait été la protestation de « l'âme pécheresse » contre le pharisaïsme des catholiques de l'époque. Le protestantisme et l'Orthodoxie possèderaient donc un fond commun. Leur association serait précieuse pour les deux confessions : le Protestantisme trouverait ce qu'il cherche — la vie sacramentelle et liturgique de l'antiquité chrétienne, l'Orthodoxie obtiendrait aussi ce qui lui manque — la parole vivante ; ainsi le trésor endormi de l'Orthodoxie serait fructifié par le génie réalisateur du protestantisme.

M. L. insiste d'une façon exagérée sur les problèmes psychologiques de l'union (dont nous ne voudrions pourtant à aucun prix sous-estimer l'importance) au détriment de la doctrine, seul domaine où l'union pourrait se consommer efficacement. L'A. se limite à quelques invitations d'approfondir les symboles respectifs pour se reconnaître frères...

Berdiaiev, N. — Journal d'un philosophe. (p. 82).

Quelques explications à propos des indignations que l'article « l'Obscurantisme » (cfr. *Irénikon*, t. VI, p. 117) a suscitées dans certains milieux russes. La critique de l'A. avait porté non sur la fin poursuivie, mais sur la politique, les moyens brutaux employés ; conformément à sa conception élevée de l'homme, M. B. désirerait une action spirituelle. L'Orthodoxie pourrait indiquer cette vraie voie, tandis que les orthodoxes par quiétisme négligeraient d'en tirer les enseignements sociaux. L'A voudrait révéler à l'émigration russe sa haute destinée — continuer la libre tradition de la pensée russe. Il combat ceux qui en feraient volontiers un camp militaire de la contre-révolution.

Livres nouveaux. (p. 95).

N° 17, 1929, juillet.

Troïtski. — Le mariage et le péché. II. Le mariage après le péché. (*suite et fin*). (p. 3).

L'article très touffu parle plutôt de l'union des sexes que du mariage proprement dit, et tâche de prouver à coup d'arguments étranges (pour ne pas dire plus) que le « péché » y est introduit par l'intervention de la raison. L'idéal de M. T. dans ce domaine serait l'inconscience (il ne parle guère de la loi morale). On ne saisit pas la valeur pratique de cette conclusion.

Hiéromoine Jean (Chakhovskoï). — La liberté du monde. (p. 25).

La liberté chrétienne est l'indépendance à l'égard du monde matériel. Nous pouvons acquérir cette liberté intérieure dès cette vie par la grâce du *Sauveur* afin de ne pas être rejeté plus tard par le *Juge*. A cet exposé souvent plein de charme on pourrait reprocher une exagération : aux yeux du P. Jean la création matérielle, incapable de charité, n'aurait aucune valeur devant Dieu. On ne pourrait cependant pas lui refuser d'être un bien *utile*.

Kourdioumov, M. — Dans la lumière du Thabor. (p. 30).

L'Église russe se tranfigure et se tient, indépendamment des canons, à la tête de l'Orthodoxie œcuménique. Cette tranfiguration, comme celle du Thabor, n'est pas visible à tous ; ceux qui tiennent par-dessus tout à l'ancienne figure de l'Église russe sont plutôt scandalisés par le changement de son enveloppe humaine. L'état ancien était pourtant bien défectueux : l'Église ne sanctifiait pas le monde ; les exemples des Saints l'émouvaient inefficacement, « les lampes et les nimbes » ne dissipaient pas les ténèbres, la victoire du Sauveur restait théorique, le péché était fui mais non combattu. La révolution a ruiné le patrimoine terrestre de l'Église russe, mais elle en a enrichi le patrimoine spirituel : la baraque des évêques captifs aux Solovki brille mieux que le temple le plus somptueux.

C'est dans ces termes mystiques et émouvants que M. K. raconte le martyre de l'Église russe. A le lire on est tenté de se demander s'il ne manque rien au tableau : l'essor actuel est présenté comme une grandiose amplification de l'ancien type ascétique (dont le rayonnement est sans doute incontestable), mais il n'est rien dit de la conquête du monde par les œuvres apostoliques.

Timachev, N. S. — La codification du droit ecclésiastique soviétique. (p. 54).

Le récent décret (cfr. Chronique 45) serait significatif comme réponse à la déclaration du métropolite Serge en 1927 ; il viserait à renfermer l'Église dans des cadres purement liturgiques.

Stratonov, J. — La crise du désordre ecclésiastique en Russie et son développement ultérieur à l'étranger. (p. 62).

L'A. constate l'abus courant du terme « concile » (sobor) ; seule une réunion d'évêques présidée par le premier évêque y aurait droit. Mise au point suggestive...

Ivask, J. — Le prolétaire et la machine. (p. 62).

La Rédaction déclare dans une note ne pas assumer la responsabilité des idées de l'A. ; elle publie l'article à titre documentaire, parce que caractéristique de la mentalité de la jeunesse russe qui a accepté la Révolution et qui est travaillée d'idéalisme.

M. I. est adversaire de tout luxe matériel, il le trouve contraire au christianisme qui apporterait la liberté maximum des soucis terrestres, et la vie spirituelle ; le christianisme réunirait au génie d'Israël, qui n'a pas eu de civilisation matérielle et qui a souvent sombré dans l'animalité, le génie de l'Hellade, royaume de l'esprit rongé par les goûts luxueux. Le bolchévisme réduisant tout homme à l'état de prolétaire, lui enlèverait les moyens de développement artistique et, en mécanisant sa vie, lui apporterait dans la machine un stimulant à la spéculation. Ainsi se préparerait pour le Semeur un terrain très propice (en tant que russe) et unique dans l'histoire de l'humanité.

L'optimisme de M. I. paraît déroutant au milieu des persécutions religieuses et des prétentions soviétiques à créer l'art prolétaire. Ne serait-il pas la conséquence d'un christianisme vague, devenant synonyme d'idéalisme moral, idéalisme qu'on ne pourrait pas refuser à maints chefs soviétiques. Il est aussi étrange de lire l'éloge d'une « liberté » imposée, sous la plume d'un partisan de la liberté chrétienne.

Belensson, Elisabeth. — La voie incompréhensible (Marie des Vallées). (p. 96).

Réflexions sur *La vie admirable et les révélations de Marie des Vallées* publiées dans la collection « Le Roseau d'or ». L'A. admire la voie extraordinaire de cette mystique, ouvrière du royaume du Saint-Esprit. On trouve dans ces pages un éloge du culte du Sacré-Cœur qui « approfondissant synthétiquement les mystères du christianisme... achève le développement plusieurs fois séculaire du culte catholique de l'Homme-Dieu. » L'article finit par : « Ave, Cor sacratissimum ».

*N*o 18, 1929, *Septembre.*

Fedorov, N. F. (†) — **Extraits de manuscrits posthumes.** (p. 3).

Vingt et une pages de notes de sociologie, denses et précieuses pour la compréhension de la philosophie néo-orthodoxe. A la base de toutes les considérations gît la « Sobornost ». C'est cette communion spontanée et fraternelle *des vivants et des morts*, et non pas les lois et les formules, qui fait l'unité de l'Orthodoxie, unité réalisée sur le modèle sublime de l'union, sans confusion ni séparation, de la Trinité. L'histoire russe donnerait de nombreux exemples de cette vérité ; l'expression parfaite en aurait été la construction au XVe et XVIe siècles des « obydiennyé Khramy » (temples votifs ?), construction qui se faisait en *trois jours* dans un magnifique élan d'unanimité, à l'occasion d'une grande calamité, pour que les vivants soient épargnés et que les morts soient sauvés (« signe de Jonas » : de la souffrance à la sanctification). F. oppose cette poussée rapide balayant devant elle tout obstacle matériel, à la construction lente et souvent inachevée des cathédrales gothiques (l'unanimité a fait défaut) et à l'édification par travail forcé (et non libre) des temples orientaux. — F. voudrait ranimer cette compréhension profonde de la religion. A cet

effet le culte de la Sainte-Trinité serait à intensifier par l'institution d'une fête spéciale et la mise en évidence du dogme trinitaire dans la liturgie du dimanche ; la mémoire de la Résurrection ne suffirait pas à donner au dimanche son vrai sens, la résurrection des morts n'étant qu'un stade vers la vie d'*union* parfaite avec la Sainte-Trinité. A côté de la liturgie dans le temple, le dimanche acquérerait sa signification théandrique totale par une liturgie hors du temple : des travaux communs et libres, en contraste avec le Sabbat oisif des Juifs et les loisirs orgiaques des païens, — travaux devant surtout élargir le domaine de la *vie*.

Dans le plan naturel, F. attribue une importance capitale à la tradition, communion des morts et des vivants (on ne peut s'empêcher de songer à Barrès). Il s'insurge contre la science fausse, individualiste, l'Université (celle-ci est digne d'être construite avec de l'argent) et désire réveiller la science vraie, traditionnelle, le musée (celui-ci ne peut être construit par des moyens impersonnels, mais doit l'être par un effort libre et unanime, vainqueur de toute difficulté matérielle). L'idéal de F. c'est l'association de l'église et du musée, de la vraie science et de la vraie religion.

En payant un tribu d'admiration à l'idéalisme souvent ingénieux de F., relevons quelques points où le rêve nous paraît injustice flagrante, et où le souci d'union dans l'amour semble se limiter à la seule Russie. Pour F. le catholicisme est un défi à la fraternité, tuée par le juridisme. « La question de la non-fraternité est la question de l'existence même du catholicisme, » l'armature juridique de l'Église (conséquence de l'imperfection de ses membres) en devient ainsi l'essence ! Passons. L'Occident catholique n'aurait pas été capable d'élans religieux. Où ranger les croisades ? On pourrait y faire une part à des éléments non religieux (psychologie des foules), mais sont-ils absolument étrangers à l'édification des temples « votifs» ? « Nos petites églises étaient animées par le chant à l'intérieur, et par les cloches à l'extérieur, leur son montait plus haut que les pointes des églises gothiques, dont la voix ne correspondait pas à la hauteur». Opinion bien subjective et qui dénote une faiblesse plus humaine que chrétienne : l'idéalisation du sien et les jugements téméraires sur autrui.

Guéorguievski, M.A.— Le communisme chrétien primitif. (p. 25).

Sans nul doute le christianisme et le socialisme actuels sont opposés. Une question bien tentante se pose : cette opposition est-elle constante ou bien serait-elle la conséquence d'une altération du christianisme ? La communauté des premiers chrétiens à Jérusalem est à la base de ce problème, et c'est elle que M. G. défend contre le socialisme dans son article.

Il envisage d'abord la pauvreté et s'adresse au Nouveau Testament pour y trouver, non la condamnation des richesses périssables, mais l'invitation à les employer pour la vie éternelle, et pour y découvrir la mention d'autres communautés chrétiennes primitives riches. Pourquoi la

communauté de Jérusalem se distingue-t-elle par sa pauvreté ? Serait-ce une idéalisation de S. Luc, l'influence des préoccupations eschatologiques ou bien les restes de la morale de l'Ancien Testament ? Cette dernière hypothèse empruntée à Andreas Bigalmair, *Zur Frage des Sozialismus und Kommunismus im Christentum der ersten drei Jahrhunderte*, 1922, est longuement développée par M. G. (malice et châtiment des riches traîtres à leur nation ; morale sociale mais non socialiste, la lutte des classes y faisant défaut).

L'A. passe ensuite à la communauté des moyens d'existence. Cette forme économique serait aussi d'origine juive, les Prophètes vivant en commun avec leur disciples, le Christ avec ses Apôtres, non par souci de nivellement, mais par détachement. M. G. se permet une boutade dont il s'excuse : s'il y a un socialiste dans le collège apostolique, c'est bien Judas proposant de vendre les parfums. Comme argument décisif M. G. rappelle l'opposition de principe entre christianisme et socialisme : amour et haine.

Le sujet pourrait paraître académique ; il l'est moins pour des contemporains et témoins de la révolution russe. L'article se lit avec intérêt. Il est dommage que l'A., à côté des considérations historiques, n'ait pas insisté sur la pauvreté, conseil évangélique, et qu'il semble ne pas entrevoir la persistance de la communauté de Jérusalem dans le monachisme.

Remenko, Dm. — Le fondement religieux du miracle. (p. 54).

M. R. met en garde le lecteur croyant contre la confusion entre miracle et phénomène mystérieux : un engouement pour le mystère remplace aujourd'hui l'agnosticisme d'hier, il y a là danger pour la foi. L'A. argumente avec les termes de miracle, science et foi. Le miracle est défini « acte de la volonté de Dieu dirigé sur le monde extérieur » ; la foi et la science ne reçoivent par de définition : la science semble synonyme de science expérimentale et la foi apparaît comme seule connaissance de la Cause première. Le miracle, pour M. R., est sous tous les rapports du domaine de la foi, de la liberté, de la Cause première, il restera toujours miracle ; les phénomènes occultes appartiennent à l'ordre des causes secondes, du nécessaire, de la science ; aujourd'hui ils sont mystérieux, demain leurs lois seront connues. La confusion entre le miracle et le fait occulte ravale la foi au niveau de la magie (science expérimentale ; l'Antéchrist sera un mage pour Soloviev), elle ouvre le Royaume de Dieu non à la sainteté mais à l'expérimentation.

Inutile de faire la part du vrai, du faux et du confus dans cette étude ; cela saute aux yeux.

Archiprêtre Nalimov (†). — Thèses des rapports sur la discipline pénitentielle contemporaine. (p. 79).

La Rédaction considère les thèses de feu l'archiprêtre Nalimov, professeur à l'Académie théologique de Pétrograd, comme discutables mais révélatrices des tendances religieuses en Russie ; la même note fait re-

marquer leur injustice (ignorance surtout, dirions-nous) envers le catholicisme.

I. Économie de la Rédemption. II. Incorporation du fidèle au Christ. III. L'Église continue l'œuvre du Christ par les sacrements, dont la hiérarchie est la dispensatrice. IV. Certitude objective de l'union à Dieu par les sacrements de l'Église, certitude subjective dans les autres sociétés religieuses. V. L'Eucharistie, le sacrement le plus saint, renouvellement mystique du sacrifice du Calvaire et son application aux générations subséquentes. VI. Nécessité de la communion fréquente pour tout chrétien. VII. La communion fréquente dans l'ancienne Église. VIII. L'absolution sacramentelle, condition absolue pour la communion des laïcs et non des clercs, rend l'ancienne pratique irréalisable et sépare les membres de l'Église en pécheurs et justes. IX. Cette séparation est arbitraire : tous les membres de l'Église visible sont pécheurs. Une autre distinction s'impose, entre pécheur et esclave du péché, distinction basée uniquement sur les dispositions intimes du sujet. Le pécheur ne se détourne pas du Christ, la contrition est sa disposition habituelle et lui suffit pour s'approcher de l'Eucharistie, qui effacera son péché. L'esclave du péché se détourne du Christ ; s'il se convertit, son péché lui pèsera et avant de communier il aura recours au sacrement de Pénitence pour obtenir un gage sensible de pardon. X. La Pénitence est une médecine dans certains cas exceptionnels, quand d'autres moyens de réconciliation sont impuissants XI. La perfection de l'ancienne Église est une idéalisation rationaliste, la morale chrétienne s'est développée progressivement et par à-coups. XII. La discipline pénétentielle n'a pas évolué d'une exigence d'impeccabilité à une condescendance toujours plus large, mais a maintenu la condamnation du péché enraciné. XIII. La controverse montaniste a porté sur la modalité du pardon des fautes graves et a développé la doctrine de la Pénitence et sa discipline. XIV. Selon la gravité du scandale, le Christ institue trois façons de remettre le péché : *a*) admonition fraternelle ; *b*) l'appel aux frères plus autorisés — confession privée, absolution ; *c*) appel au tribunal de l'Église : Pénitence, excommunication et réconciliation publiques. XV. Le sacrement de pénitence a pour matière un péché pour « la mort » (quant à la disposition intérieure). L'absolution est essentielle au sacrement et exige la contrition. XVI. La discipline pénitentielle orthodoxe contemporaine est en tout point, sauf la satisfaction, conforme à la discipline catholique. XVII. La doctrine déclarant le sacrement de Pénitence obligatoire pour tout chrétien est erronée : car *a*) chaque sacrement a sa grâce propre ; *b*) un chrétien fervent, ne doutant pas de son appartenance à l'Église, ne devrait jamais y recourir ; *c*) la communion fréquente est nécessaire au chrétien ; *d*) une telle doctrine contredit le dogme de Nicée sur notre consubstantialité à l'Homme-Dieu. XVIII. L'origine de la discipline pénitentielle contemporaine s'explique par une confusion de la contrition subjective avec le sacrement de Pénitence (faute historique), et par l'exigence d'une impeccabilité, conclusion erronée du respect pour

l'Eucharistie (faute logique). XIX. L'obligation de confesser tous les péchés fait naître des doutes sur la valeur du sacrement (impossibilité de promettre l'impeccabilité) et en font une simple direction spirituelle. XX. La discipline pénitentielle contemporaine empêche les fidèles de communier ; elle répond donc bien au papisme de Rome, mais s'oppose à la Sobornost orthodoxe. XXI. La communion fréquente permet à tout membre de l'Église de progresser spirituellement. La direction est aussi un bon auxiliaire à cela. Le dirigé pourrait sur l'avis du directeur avoir recours au sacrement de pénitence pour les fautes graves. XXII. La distinction de la gravité du péché est seulement subjective. Tout péché peut être pardonné par la contrition seule, mais avec l'avis du directeur, afin d'éviter l'illusion. Tant qu'il n'y a pas de contrition tout péché est grave et peut être matière de pénitence. XXIII. La confession à plusieurs n'est pas un sacrement mais sert à éveiller la contrition. XXIV. Multiplier les satisfactions n'est pas désirable. Cela assimilerait la conception orthodoxe de la Pénitence (médecine) à la conception romaine (tribunal), et légitimerait l'erreur des mérites de l'homme devant Dieu.

Le P. Nalimov avait des notions justes (pour autant qu'on peut en juger par ces quelques pages) sur l'Eucharistie, mais par contre une bien pauvre idée de la Pénitence — gage sensible du pardon pour les consciences inquiètes ! Est-elle encore un sacrement ? L'A. met le mot entre guillemets quand il le rapporte à la Pénitence... Il est dommage que la Rédaction du *Pout* n'exprime pas en détail ses réserves sur l'article. Elle a eu un beau souci d'équité à se désolidariser des énormités attribuées à l'Église catholique ; nous ne les commentons pas tant elles sont ridicules.

Berdiaiev, N. — L'arbre de vie et l'arbre de science. (p. 88).

M. B. expose les principes de sa philosophie par opposition aux idées du philosophe Léon Chestov. L'« arbre de la connaissance » c'est le domaine de la raison et de la morale humaines, monde bien imparfait : spéculations métaphysiques stériles, forme inférieure de communion entre les hommes. (Nietzsche et d'autres auraient eu raison de rejeter ce monde, mais ils se seraient mal pris pour le faire, ignorant l' « arbre de vie »). L' « arbre de vie » est Dieu qui s'est révélé au monde par l'Incarnation. Les vérités révélées corrigent les déficiences de l'ordre naturel.

En métaphysique la Sagesse de Dieu nous est rendue accessible et résout les antinomies de la raison humaine : elle apporte la vraie théodicée (toute autre étant anthropomorphique), la vraie notion de l'universel (réellement dictinct mais uni à l'individuel, à l'image de la Trinité) et de la personne.

En morale, la loi est remplacée par l'amour, forme parfaite de communion.

Les deux mondes étaient totalement séparés depuis la chute originelle, un Dieu souffrant les unit. Nous aussi, pour nous dégager de notre isolement, nous ne devons pas nous révolter, mais aimer et souffrir.

M. B. se sépare des rationalistes, humanisant la Révélation, de S. Thomas qui construit une métaphysique de la raison seule ; il veut diviniser la philosophie. Mais la Révélation même légitime-t-elle une pareille solution ?

Florovski, G. V. — Les contradictions de l'Origénisme. (p. 107).

M. F. critique l'ouvrage de E. de Faye, *Origène. Sa vie, son œuvre, sa pensée*, 1923-1928, en lui reprochant d'avoir négligé l'essentiel, l'opposition en Origène du philosophe et du chrétien : comme philosophe Origène ne comprenait pas le temps qu'il devait admettre en tant que chrétien (de là son hérésie), car « le christianisme est la justification du temps, la philosophie de la créature, la science de ce qui naît de rien et entre dans l'éternité, de l'éternité *in fieri* ».

Livres nouveaux. (p. 116).

Une recension de M. Berdiaiev sur *La philosophie de Jacob Boehme* par A. Koyré, 1929. M. B. se sent beaucoup d'affinité avec Boehme, reproche à Koyré de l'avoir traité en rationaliste, mais rend hommage à la valeur de l'ouvrage.

V. V. Zienkovski commente *Wiederbegegnung von Kirche und Kultur in Deutschland. Eine Festgabe für Karl Muth* ; il rend justice à la valeur du mouvement catholique allemand et, faisant les réserves classiques, le propose comme modèle aux pionniers de la culture orthodoxe.

***VIESTNIK. — Le Messager.** organe du mouvement des étudiants russes chrétiens.

IV, 1929, *mai* (nº 5).

Tchétvérikov, S. — Le Christ est ressuscité. (p. 2).

Description suggestive de la joie pascale en Russie. Parmi d'autres, notons un détail particulièrement beau : la visite des cimetières pour annoncer la Résurrection aux défunts (la descente aux enfers). L'admirable communion de pensées et de sentiments est détruite par la révolution, mais si l'abandon d'*enfant* à l'Orthodoxie n'est plus possible il faut travailler pour y adhérer consciemment en *homme*.

L. N. — La vie, la mort et la vie encore. (p. 6).

L'Orthodoxie refleurit maintenant sur la terre arrosée par le sang de ses martyrs d'hier (Lettonie, Esthonie). Pages écrites à l'occasion du congrès orthodoxe près de Mitau (cfr. Chronique 37) et en vue du congrès du mois d'août dernier au monastère Petcherski (Esthonie). Nous en parlerons dans une chronique prochaine.

N. Vl. — Les pousses chrétiennes. (p. 12).

Note sur la violence de la réaction religieuse en Russie. L'expérience

de vivre sans Dieu est probante : la moralité sombre et la vie devient intolérable dans l'absence d'amour fraternel. « Nous avons beaucoup de camarades, mais nous n'avons pas de frères...»

S. — Quel est le principal devoir d'une paroisse ? (p. 16)

Accomplir le devoir de la charité chrétienne envers le prochain, répond S. Trop souvent on le néglige, négligence criminelle en face des nombreux suicides qui achèvent une misère trop lourde à des courages fatigués.

Fédotov, G. — La conférence anglo-russe de High-Leigh. (p. 18).

Nous donnons les idées maîtresses dans la Chronique 99.

Notre Vie.

a) **Zienkovski, V. — Essai sur l'idéologie du mouvement des étudiants russes chrétiens.** (p. 20).

La jeunesse contemporaine redoute le verbiage, elle préfère réaliser peu d'idées, que d'en discuter beaucoup. Le « mouvement », composé de laïcs, vise à construire une vie chrétienne dans le monde (l'idéal monastique ne prédomine plus) avec et sous la conduite de l'Eglise orthodoxe, sans l'intervention directe de la hiérarchie mais avec sa bénédiction. Ce programme explique la neutralité du « mouvement » dans le conflit hiérarchique de l'émigration russe et lui attire injustement des soupçons de protestantisme.

b) **Kossiniski, V. — De la vie intérieure et extérieure du mouvement.** (p. 24).

Les défauts du travail doivent être attribués aux déficiences des membres du « mouvement ». Qu'on développe leur vie intérieure et l'activité extérieure fructueuse en découlera.

Chronique. (p. 28).

Bulletin du Cabinet religieux et pédagogique N° 6.

IV, 1929, *juin* (n° 6).

Chévitch, C. — « La lutte pour l'âme de la Russie », Pâques 1929. (p. 2).

Réflexions sur la nouvelle politique religieuse des Soviets redoutant le rayonnement du martyr. Suivent des critiques de la propagande antireligieuse par les communistes eux-mêmes.

Tchétvérikov, S. — Saint Dimitri de Rostov (1651-1709). (p. 6).

Elevé à Kiev à l'époque où l'Orthodoxie s'y épanouissait sous le souffle scholastique, le célèbre métropolite de Rostov (province de Iaroslavl) conserva tout le long de sa carrière un idéal apostolique ; il se distingua comme organisateur, à la manière kievienne, de l'enseignement du clergé ignorant, comme orateur sacré et comme écrivain en composant les

Tchétii-Minéi (martyrologe prolixe), labeur de vingt ans, et des écrits ascétiques. Les extraits qu'en donne le P. T. parlent surtout de la lutte contre les mauvaises pensées par la prière et distinguent les écarts de l'imagination d'avec le consentement. Est citée *in extenso* une prière aux saintes plaies du Sauveur ; on y trouve une mention bien caractéristique du Cœur transpercé.

Zernov, N. — Aux hommes frères. (p 11).

Il serait superficiel de ne voir dans le communisme qu'un système politique et économique. C'est la foi au dogme marxiste qui a donné à la révolution la victoire sur la foi orthodoxe mal enracinée dans la société russe. Pour vaincre le communisme il faut le combattre sur ce terrain avec des convictions aussi et plus fermes. Le travail anticommuniste sérieux écherrait ainsi aux groupements religieux plutôt qu'aux associations politiques et nationales.

L'Appel d'un prédicateur errant. (p. 13).

Une note de la Rédaction esquisse un portrait de ces prédicateurs errants, qui sont actuellement nombreux à parcourir les espaces de la Russie pour réveiller les consciences ; ils sont habillés de guenilles, vivent d'aumônes ou de travail d'occasion. Il y en a qui affichent leur foi par une croix pectorale ou autre insigne, d'autres afin d'éviter tout fanatisme confessionnel se cantonnent dans les généralités religieuses. L'auteur anonyme de l'appel serait du nombre de ceux-ci ; en effet, il s'adresse à tous indifféremment, y compris le « Komsomol ». La haine, mort de l'âme, a introduit la mort partout, dans la société humaine et même dans la nature inanimée. Pour que la vie revienne, il faut revenir à l'amour fraternel. La profonde désolation de ces lignes apporte un écho lointain de la Bible.

Zernov, N. — Paris et Londres. (p. 16).

Relation des expériences vécues au cours de la dernière campagne financière (cfr. Chronique 36, 62). L'idéal national rencontre plus de compréhension dans le sein de l'émigration russe en France, que l'idéal trop neuf d'un travail religieux dans le monde. Pour imposer son programme à la masse, le « mouvement » devrait affermir ses propres convictions. Le résultat fut meilleur en Angleterre : on y comprend parfaitement l'importance des associations religieuses, et les abstentions proviennent d'un manque de confiance en l'avenir de l'émigration russe. L'article finit par une note de confiance : les ressources viendront si on a la foi.

Notre vie.

Zienkovski, V. — Essai sur l'idéologie du mouvement des étudiants russes chrétiens, (p. 20).

Continuation de l'étude amorcée dans le fascicule de mai (cfr. plus haut).

Le but du « mouvement » est l'élaboration d'une culture orthodoxe, la sanctification du monde avec les énergies et les enseignements de l'Église, dans un esprit d'entière liberté, la vérité n'ayant que faire des défenseurs importuns : « L'Église n'a pas besoin de censure, elle est vivante par la confession authentique et libre de sa vérité intérieure, et c'est seulement sur la voie de la liberté que l'Église peut occuper dans l'histoire, dans le système de culture, la place qui lui revient de droit. L'Orthodoxie est capable d'une pareille mission : elle est également loin du subjectivisme protestant et de la mainmise autoritaire sur la vie personnelle d'union avec le Christ, mal dont souffrirait le catholicisme (il est curieux de rencontrer chez des auteurs non-catholiques, magnifiant l'expérience religieuse, des jugements faciles sur un domaine que forcément ils ne peuvent expérimenter). M. Z. redoute au sein du « mouvement » un manque d'unanimité au sujet du problème de la liberté. La solution proposée semble peu orthodoxe et même moderniste à certains ; ne pourrait-on pas dire «donquichottiste» ? Plutôt négative, la thèse reste dans le vague, que l'A. excuse par les conditions difficiles de l'émigration. Mais ne serait-ce pas précisément ici à la vraie liberté chrétienne d'entrer en jeu, elle qui permet un effort à tout moment et partout. Des éclaircissements sont promis et seront les bienvenus.

Chronique. — Page de la Jeunesse. (p. 24).

IV, 1929, *juillet* (n° 7).

Chévitch, C. — La lutte pour l'âme de la Russie (p. 2).

Détails sur la campagne antipascale de 1929 (cfr. Chronique 55).

Berdiaiev, N. — Au sujet du problème de l'idéologie du mouvement des étudiants russes chrétiens. (p. 9).

M. B. s'accorde avec M. Zienkovski sur le but du « mouvement » : la sanctification du monde par l'Église orthodoxe dans un esprit de liberté. Il adresse sa critique non au programme, mais à la pratique. La crainte d'aborder les questions sociales et d'introduire ainsi la politique dans le « mouvement » en rendrait l'activité sociale vide d'idées et stérile ; renoncer à entamer les problèmes sociaux, c'est renoncer à la fin poursuivie, la sanctification personnelle pouvant se poursuivre indépendamment de tout « mouvement ».

Une autre objection de l'A. concerne l'Orthodoxie qui, pour M. Zienkovski, serait la religion chrétienne la plus apte à christianiser le monde. D'accord en principe, M.B. trouve néanmoins que dans son état humain, cette Église à dominante eschatologique, y est le moins préparée. Afin de développer une doctrine sociale orthodoxe la jeunesse estudiantine russe aurait besoin d'une forte dose de génie créateur au lieu de son esprit routinier (nous préférons ce terme à « traditionnel » qui n'implique pas le manque d'initiative), produit des fâcheuses expériences révolution-

naires, esprit porté vers le piétisme et le sentimentalisme, et timide en face des difficultés du monde contemporain.

Gillet, L. — Sadhu Sundar Singh. (p. 14).

L'A. voit dans ce moine brahmaniste devenu chrétien, mais étranger à toute Église établie (cfr. L. de Grandmaison, *Le Sadhu Sundar Singh*, in : *Recherches de Sciences religieuses*, 1922, 1-2), « un de ces élus qui vivent dans une atmosphère de miracle et par lesquels le surnaturel pénètre dans le quotidien ». Certaines conclusions tirées de cette vie extraordinaire sont excellentes : l'Esprit de Dieu souffle où il veut ; l'Inde détient un trésor spirituel magnifique ; cette mystique est un stimulant de vie unitive avec Dieu. D'autres nous paraissent discutables.

Concédant volontiers au Sadhu des méthodes mieux adaptées à la mentalité indoue et très efficaces, pour savoir si son apostolat est supérieur à celui des missionnaires étrangers il faudrait porter l'investigation moins sur l'aspect psychologique que sur la valeur doctrinale de son enseignement. Le Sadhu ne serait pas aux yeux de l'A. un pan-chrétien, mais un adhérent du christianisme anténicéen qui contenait en germe tout ce que confesse actuellement l'Église orthodoxe orientale. L'isolement religieux du Sadhu s'expliquerait donc par l'ignorance de cette Église ?

Tchaoussov, J. — La question liturgique vitale. (p. 17).

L'A. propose des moyens de faire mieux participer les fidèles aux offices liturgiques : chants et lectures exécutés de façon intelligible, cantiques connus chantés par l'assemblée entière. Est cité l'exemple de l'église orthodoxe russe de St-Nicolas à Sofia.

Lipérovski, L. Dr. — Christianisme et Athéisme. (q. 22).

Quelques paroles de recommandation pour la collection « Khristianstvo i Atéism » (Y.M.C.A. Press). Le christianisme résout tous les problèmes, mais tout chrétien n'en est pas capable, il faut un effort commun. La collection en est une tentative.

Notte vie.

Pianov, F. — Bilan de la campagne financière en France. (p. 23).

La campagne est entourée de prières, car les difficultés à surmonter sont grosses : demande d'argent mais surtout la rencontre d'une âme vivante qu'il faut convaincre. La société russe fatiguée par de nombreuses œuvres de bienfaisance a cependant fait un meilleur accueil cette année-ci à la collecte du « mouvement », elle comme à nce enestimer le travail pour la sauvegarde du visage national de la jeunesse russe. On a essuyé parfois des reproches de neutralité en face des dissensions hiérarchiques.

Bobrovski, G. — La conférence sud-orientale de la fédération mondiale des étudians chrétiens. (p. 26).

Cette conférence a eu lieu en avril dernier à Balatonfuered (Hongrie).

L'A. en retient deux impressions principales ; elles le remplissent d'une grande satisfaction.

Les rencontres des Orthodoxes et protestants ne rendent pas protestants les Orthodoxes, mais produisent l'effet contraire.

En petit nombre, les Russes (et parmi eux M. Berdiaiev) ont pourtant dominé l'assemblée par leurs idées et l'ont charmé par leur musique. L'A. opine qu'un congrès semblable en Russie même serait un vrai triomphe et pourrait avoir des conséquences grandioses... Nous citons pour finir un passage savoureux : «... non, il est évident que l'âme russe est quelque chose d'extraordinaire... grâces à Dieu de ce qu'il nous ait été donné la joie d'être russe... »

Chronique. — Page de la jeunesse. (p. 28).

*** VOSKRESNOIE TCHTÉNIÉ.**

VI, 1929, 9 *juin.* (n° 23)

Grabbe, G. P., comte. — L'unité et l'unicité de l'Église. (*suite et fin*).

Article déroutant d'une théologien amateur, ardent sectateur de Khomiakov et du métropolite Antoine Khrapovitski. Enfant terrible peut-être?

La vraie unité de l'Église est l'unité dans la multiplicité (Sobornost). Quant à l'unicité, à côté d'idées justes sur une Église vraie unique (M. G. ne trouve pas nécessaire de démontrer que l'Église orthodoxe est cette vraie Église) on trouve des opinions, qu'on aurait cru depuis longtemps ensevelies, sur l'invalidité des sacrements dans les communions chrétiennes séparées ; ainsi, l'Église orthodoxe ne reconnaîtrait pas la validité du baptême des hérétiques, et si dans certains cas elle ne réitère pas le baptême, c'est qu'elle peut incorporer de nouveaux membres par d'autres moyens (on pourrait alors se poser la question de la suppression du baptême, comme rite accessoire ?).

« Extra ecclesiam nulla salus » est compris par l'A. d'une façon très rigoriste, et le salut des schismatiques et hérétiques de bonne foi devient bien douteux. A cette occasion M. G. expose ses vues sur l'état des âmes après la mort, mais avant le Jugement dernier : elles auraient et n'auraient pas à la fois la liberté de faire pénitence.

Pour compléter l'impression qu'on retire de cet article largement hospitalisé par le V. T., ajoutons la candide assurance de son style.

Benefaktov. — Les vérités oubliées.

Nouvelles invectives contre les doctrines libérales sur la participation des laïcs dans le gouvernement de l'Église. L'A. rappelle le devoir des fidèles d'obéir à leurs Pasteurs (devoir qui prend un relief spécial dans la société chrétienne parfaite, le monastère) et proclame immuable la charte de l'Eglise contre toutes les tentatives de démocratisation.

VI, 1929, 7 *juillet* (n° 27).

Lenko, K., prêtre. — La pénitence et la confession auriculaire.
Arguments pour démonter la nécessité de la confession auriculaire.

VI, 1929, 14 *juillet*. (n° 28).

I. P. — Les Tchèques et la conscience religieuse.
Lieu commun anticatholique : Jean Hus, champion de la liberté de conscience. Invitation aux Orthodoxes à se méfier du latinisme.

VI, 1929, 4 *août*. (n° 31).

Savostianov, A. — La Transfiguration de Notre-Seigneur.
Méditation sur ce mystère glorieux du Christ, très aimé en Orient : nous y voyons l'idéal à poursuivre dans cette vie et y entrevoyons la gloire future ; c'est un stimulant pour se détacher du monde.

S. R. — Pour l'anniversaire du miracle qui a libéré la laure de Potchaïev du siège des Turcs et des Tartares en 1675.
Miracle attribué à l'icone de la Sainte Vierge devenue depuis l'objet d'un culte spécial en Ukraine et en Russie blanche.

Ezerski, N., prêtre. — Quel doit être le sermon ?
Le sermon doit appliquer aux cas concrets les vérités évangéliques et ceci non dans un esprit juridique mais dans celui d'amour et de grâce. L'A. conseille de ne pas exagérer l'importance de la prédication, elle n'occupe que l'intelligence tandis que la liturgie saisit tout l'être humain.

IV, 1929, 11 *août*. (n° 32).

Savostianov, A. — L'Assomption de la mère de Dieu.
Pensées pas bien neuves, agrémentées de détails apocryphes. Il est intéressant de noter que Jean de Cronstadt, le thaumaturge russe célèbre, appuyait sa foi en l'Assomption sur le texte « Surge Domine in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuae ». (Ps. 13, 18)

Th. Z., prêtre.
L'immoralité envahit les villages, les unions non bénies se multiplient surtout. L'A. propose des mesures sévères pour combattre le mal : censures, amendes, humiliations, etc.

Ezerski, N. prêtre. — Le catholicisme en France.
Le catholicisme français lointain et surtout son œuvre scolaire sont complimentés par le P. E. Mais il ne résiste pas vers la fin de l'article à parler du pharisaïsme, manque d'amour, etc. L'Église catholique est Marthe, dont on peut beaucoup apprendre mais « l'esprit humble et serein de Marie souffle seulement dans notre Église orthodoxe ».

VI, 1929, 1 *septembre* (n° 35).

Zaïkine, Wenceslas. — Les recherches du sens et du but de l'histoire. (*suite et fin*).

Les recherches de philosophie de l'histoire deviennent nombreuses et tâchent de pénétrer le sens des catastrophes contemporaines. Une place de premier rang appartient aux ouvrages de M. Berdiaiev dévoilant l'inanité de la doctrine du Progrès. La vie humaine n'a pas de sens quand elle est séparée de la vie divine, qui est comprise comme l'éclaircissement d'un principe irrationnel en Dieu. On touche ici le nœud vital du système de M. Berdiaiev. M. Z. le soumet à une critique sensée mais forcément sommaire.

Les orientations du chant d'église russe contemporain.

« Le chant d'église est un art sacré, une prière, et son étude doit se faire surtout au point de vue liturgique ». C'est ce point de vue qui permet de distinguer en Russie, avant la révolution, trois orientations :

1) L'orientation pseudo-conservatrice, s'attachant aux modèles de l'école italienne en vogue depuis le XVIIe s. : style profane à effet théatral ; l'élément religieux est exprimé par une harmonie étrangère au génie russe, et pauvre.

2) L'orientation moderne : harmonisation originale et brillante de mélodies autochtones, mais l'élément prière est sacrifié, la contemplation orthodoxe disparaît.

3) L'orientation de l'école de Moscou avec son centre à la cathédrale de l'Assomption et son Chœur synodal : l'ancienne mélodie n'est pas déformée, elle est harmonisée de façon à lui conserver son caractère sacré.

Conclusion : le principe du chant d'église ne doit pas être le « cri occidental » mais l'expression du sentiment religieux éclos sur la terre russe.

VI, 1929, 8 *septembre* (n° 36).

Sach, Vladimir, archiprêtre. — Millénaire de la mort du saint et orthodoxe prince tchèque Wenceslas.

L'A. voudrait faire de Wenceslas un défenseur du rite et du génie oriental devant les poussées de l'impérialisme latin et allemand.

Riétchitski, Jean, archiprêtre. — Rapport sur l'intensification des confréries, proposé à la réunion du clergé...

L'A. considère comme arme puissante contre les sectes, les confréries avec leurs œuvres de bienfaisance, confréries qui ont eu un rôle considérable dans l'histoire de l'Orthodoxie. Ainsi il n'y aurait plus de désaccord scandaleux et amenant les apostasies, entre la foi et les œuvres. Cette foi aurait aussi besoin d'être éclairée par les Pasteurs. Le P. R. a confiance dans l'avenir du peuple orthodoxe.

VI, 1929, *22 septembre* (nº 38).

Lioubitch, Alexandre, archiprêtre. — L'incompatibilité des caractères dans la rupture des mariages.

Le divorce « par incompatibilité de caractères » est une expression malheureuse, « par absence de caractère » faudrait-il dire plutôt, car le caractère consiste dans l'effort de la volonté et dans la fidélité à la parole donnée. Le sacrement du mariage communique la grâce nécessaire pour dominer les heurts de tempérament et faire de la vie des époux une œuvre de charité.

WEST-OESTLICHER WEG.

II, 1929, *mai* (nº 5).

L'Ascension du Christ, fête préparatoire et gage de la Pentecôte. (p. 109).

Traduction des *Serguievskié listki*, 1928, 9.

Schmitt, Bertram. — Die Grundlage der Sowjetethik. (p. 111).

Article prouvant une fois de plus l'intérêt et le jugement sûr que M. B. S. apporte à l'étude du problème russe. Le bolchévisme possède une morale fondée sur deux erreurs : l'État sans distinction de classes en est la fin dernière et l'unique bien, le péché originel est ignoré. Ces deux principes ont leur conséquence dans un opportunisme et un optimisme exagérés.

von Popow, Sergius. — Folgen der kommunistischen Erziehung. (p. 119)

Comme dans d'autres domaines encore, le bolchévisme a détruit, dans celui de l'instruction, les anciennes formes et les a remplacées par des improvisations et des plans, utipoques dans l'état actuel de parfaite primitivité des masses. Les résultats des examens d'admission aux universités révèlent bien cet état de choses.

Pfeill, Karl Gabriel. — Ausstellung altrussischer Ikonen in Koeln. (p. 123).

Notice très élogieuse pour l'art iconographique russe. Elle pose aussi la question de son influence possible sur la peinture européenne contemporaine.

Tschetwerikow, Sergius. — Orthodoxe Frœmmigkeit. (*à suivre*). (p. 125).

II, 1929, *juin* (nº 6).

Schmitt, Bertram. — Zur russischen Frage. (p. 137).

Paroles d'introduction pour l'article du comte Soltykov (cfr. plus bas). Elles veulent défendre contre des jugements hâtifs et injustes, la valeur de la pensée russe, pensée qui est au moins digne d'étude. M. B. S. est aussi

sincèrement meurtri par l'attitude hostile au rapprochement entre catholiques et Orthodoxes qu'on cultive dans des milieux intellectuels russes, surtout par l'exemple du P. Boulgakov qui, tout en protestant d'un désir de compréhension, va étudier le dogme du Vatican dans les ouvrages Vieux-Catholiques. Ce rapprochement, que M. B. S. appelle de toutes ses forces et auquel sa revue nous semble très heureusement travailler, serait utile aux deux partis : l'Orient y trouverait la « forme » qui lui manque pour actualiser sa riche potentialité, et l'Occident trop partagé apprendrait la tension vers Dieu, que possède l'Orient quoique sous une modalité imparfaite.

Soltykow, Alexander, Graf. — Der westœstliche Weg (p. 139).

Continuation des discussions dont nous parlions dans *Irénikon*, t. VI, p. 131. L'A. s'explique sur l'apparente contradiction de deux de ses articles composés dans l'intervalle de sept ans, et traitant respectivement de la Russie sainte et pécheresse. Ces deux aspects coexisteraient dans le peuple russe, religieux en tant que *nation* (la tendance religieuse, contrairement à l'opinion des slavophiles, viendrait, non des couches populaires, mais du pouvoir organisateur) et profondément areligieux en tant qu'*ensemble ethnique* (cette distinction qui demanderait un plus ample développement ne satisfait pas entièrement). Ainsi se réconcilieraient les opinions opposées sur le peuple russe. Les vues optimistes de M. B. Schmitt viendraient de son séjour trop court en Russie.

Nous croyons que l'introduction du facteur « superstition » faciliterait la solution du problème.

Tschetverikov, Sergius.— Orthodoxe Frœmmigkeit. (*Suite et fin*). (p. 48).

Traduction de l'article publié dans *Irénikon*, t. III. Une note de la Rédaction fait remarquer les pauvres idées que les Orthodoxes possèdent sur la piété catholique et réciproquement. Il s'agirait de s'éclairer charitablement les uns les autres.

Ist das russsiche Volk areligioes ? Ein bolschevistisches Zeugnis. (p. 155).

Les exemples cités prouvent la persistance de la foi chrétienne dans les écoles et même parmi les communistes. La Rédaction les met en regard des affirmations du Cte Soltykov et se demande quels auraient été les résultats d'une propagande antireligieuse, aussi violente que celle des Soviets, en Europe occidentale. N'aurait-elle pas produit de plus grands dégâts ?

D. C. L.

II.

Revues se rapportant à l'Orient chrétien en général.

STOUDION.

V, 1928, *décembre* (nº 6).

1. — Théodorian Carada, Mariu. — L'âme Roumaine. (p. 129).

Cet article a paru dans *Irénikon*, V, 1928, p. 10 et VI, 1929, p. 643. La Rédaction du *Stoudion* y a ajouté de nombreuses et précieuses notes explicatives.

2. — Une intéressante controverse grecque. (p. 154). — La correspondance entre Mgr Georges Calavassy, Exarque des Grecs catholiques de rite byzantin de Turquie et de Grèce, et S. B. Mgr Chrysostome Papadopoulos, Archevêque orthodoxe d'Athènes et de toute la Grèce.

Introduction historique par le P. Cirillo Korolevskij. Reproduction de l'article de M. Georges Goyau paru dans le *Figaro* du 14 janvier 1929, « Pour l'unité chrétienne ».

VI, 1929, *février-juin* (nº 1-3).

1. — Masci, Giovanni. — Paesi albanesi di Calabria. S. Sofia d'Epiro (Cosenza). (*A suivre*). (p. 3)

2. — Une intéressante controverse grecque. (*Suite ; à suivre*) (p. 10).

3. — Korolevskij, C. — Les premiers temps de l'histoire du collège grec de Rome (1576-1622). (*Suite*). (p. 40).

IV. La direction. — 1. Le régime des cardinaux protecteurs. Santoro à leur tête. Les premiers Recteurs. — 2. Carlo Borgia : les règles de 1583-1584. Singulière discipline. Mauvaises dispositions de Sixte-Quint.

ORIENTALIA CHRISTIANA.

XIV, 1929, *mars-avril* (nº 51).

d'Herbigny, Michel. — L'Islam naissant. Notes psychologiques (152 pp.) Br. : 15 L.

XV, 1929, *mai* (nº 52).

Hofmann, Georg. — Griechische Patriarchen und Roemische Paepste. Untersuchungen und Texte. II, 1. Patriarch Kyrillos Lukaris und die Roemische Kirche. (116 pp.) Br. : 15 L.

La partie principale de cet ouvrage se compose des documents édités (p. 44-112). Ces documents illustrent d'une manière on ne peut plus in-

téressante les rapports du patriarche calvinisant avec les Jésuites, les Ruthènes-unis, les Grecs-orthodoxes, et les Romains.

Il sera difficile aux historiens futurs de soutenir encore les accusations si souvent répétées (et citées abandamment, p. 10-14) contre les persécutions violentes et injustes que les Jésuites auraient fait subir à un « patriarche méritant ».

XV, 1929, *juin-juillet* (n° 53).

Robinson, G. — History and Cartulary of the Greek monastery of St Elias and St Anastasius of Carbone. II 1. Cartulary. (161 pp., avec planche). Br : 30 L.

Ce volume, qui contient 31 documents, grecs pour la plupart, provenant du monastère des SS. Elie et Anastase, formera avec deux autres qui suivront l'édition complète de la collection des 110 chartes grecques ou latines du dit monastère. C'est la collection la plus nombreuse de chartes grecques, publiées jusqu'ici, appartenant aux anciens monastères grecs de l'Italie méridionale. Elle présente en outre un intérêt paléographique et littéraire : ainsi l'emploi fréquent des esprits et des accents circonflexes pointus. La langue et la construction sont souvent barbares. Les actes contenus dans ce fascicule se rapportent tous aux XI[e] et XII[e] siècles. L'A. s'est efforcé à rendre les particulatirés paléographiques de l'écriture originale autant que les ressources typographiques le permettaient. Chaque document est accompagné d'une traduction anglaise et de notes.

Dom A. De Vos.

XV, 1929, *août* (n° 54).

Schweigl, J. — Die Hierarchien der getrennten Orthodoxie in Sowjetrussland. — II. Ihre kanonischen Grundlagen. (80 p.) Br. : 8 L. (Voir l'analyse de cet ouvrage p. 841)

XVI, 1929, *septembre-octobre* (n° 55).

De Oriente : Documenta et Libri.

1. — de Belloy, P.-M. — Pie XI et le retour à l'unité de l'Orient séparé. (p. 5-28)

Résume l'activité de S.S. Pie XI en faveur d'un rapprochement.

2. — Spacil, Th. — Angelologia Prof. Sergii Bulgakov. (p. 29-46).

Critique sévère de l'angélologie du P. Boulgakov, qui, d'après l'A., s'écarte de l'enseignement de la Révélation et de la Tradition, catholique et orthodoxe, et ne mérite pas le nom de science théologique.

3. — Mulla, Paul M.-A. — A propos de l'« Apologie contre Renan » de Nâmiq Kémal.

4. — Deubner, A. — La traduction du mot « Καθολικην » dans le texte slave du symbole de Nicée-Constantinople. (p. 55-66).

Le texte du symbole slave porte *conciliaris* au lieu de *catholica* dans l'énumération des notes de l'Église. D'après de savants spécialistes russes comme Gezen et Voskressenski, le mot *catholique* n'a disparu qu'au XIVe siècle, et même après cette substitution, le mot *conciliaris* a conservé son sens historique qui est identique à celui de *catholique*. Étymologiquement inexact ou ambigu, comme le prouvent les interprétations « démocratiques », de Boulgakov, et « épiscopales », de Soloviev et de ses contemporains, il serait souhaitable qu'on restitue le mot *catholique* qui exprime son sens originel.

5. — de Beaupré, J. — Bulletin historique. (p. 67-76).

6. — Bulletin russe. (p. 77-88).

7. — Judaica, biblica, islamica. (p. 89-98).

8. — Spacil, Th. — Lis de epiclesi. (p. 99-114).

Recension sévère du livre du Dr. Kosteljnik *Lis de epiclesi inter Orientem et Occidentem*. Cet ouvrage, basé uniquement sur l'anlyse des textes liturgiques, défend la thèse que voici : C'est le canon dans son ensemble qui est la forme de l'eucharistie. La transsubstantiation n'est pas une action instantanée. Elle est l'effet de toute la « prière ». Dans celle-ci deux moments émergent, tous deux également nécessaires et qu'on retrouve sous une forme ou sous une autre dans toutes les liturgies anciennes, a. s : les Verba Domini et l'epiclèse. Après une courte analyse de l'ouvrage, le P. Sp. en critique la méthode. Les présupposés du Dr. Kosteljnik sont dénués de fondement ; là où la base de son argumentation est bonne celle-ci souffre d'autres défauts, et ses conclusions sont par trop simplistes.

9. — Recensiones diversae. (p. 115-139).

10. — Programmata examinum finiente anno 1928-1929. (p. 140-146).

11. — Index scriptorum. (p. 147-148).

ÉCHOS D'ORIENT.

XXXII, 1929, *avril-juin* (n° 154).

1. — Laurent, V. — Un grec de la fin du XIIIe siècle. La vie et les œuvres de Georges Moschabar. (p. 129).

Retrace la vie et le portrait de ce type de polémiste antilatin, fougueux et abondant, mais type spécial et très antipathique, provocateur anonyme reniant ses propres assertions en présence de l'orage. Au point de vue littéraire, l'Auteur signale et décrit cinq ouvrages conservés de Moschabar, alors que jusqu'ici on ne lui en connaissait qu'un seul qui n'eut pas été égaré.

2. — **Grumel, V. — Les textes monothélites d'Aétius.** (p. 159).

Reprend et développe une suggestion de M. Bardy concernant les interpolations monothélites introduites dans certains fragments purement ariens d'Aétuis.

3. — **Salaville, S. — Fragment inédit de traduction grecque de la Règle de saint François.** (p. 167).

Seul texte jusqu'ici connu des quatre premiers chapitres de la Règle franciscaine. Provient du Cod. Vatic. Gr. 1122 (XVe s.).

4. — **Salaville, S. — Bulletin de liturgie.** (*suite*). (p. 173).

5. — **Salaville, S. — Quelques récentes publications d'épigraphie chrétienne.** (p. 209).

6. — **Lacombe J. — Chronique des Églises orientales.** (p. 215).

7. — **Bibliographie.** (p. 234).

XXXII, 1929, *juillet-septembre* (no 155).

1. — **Salaville. S. — Τεσσαρακοστή, Ascension et Pentecôte au au IVe siècle.** (p. 257).

Le Τεσσαρακοστή dont parle le Ve canon du concile de Nicée n'est pas le Carême, mais bien le quarantième jour de la période pascale. S'agit-il pour autant de la fête de l'Ascension ? En 325, ce nom ne signifiait pas encore cette fête puisque la pratique générale rattachait encore l'Ascension au jour de la Pentecôte et la considérait comme le dernier couronnement, l'ἐπιςφραγίς du cycle pascal. Mais déjà le vocable devait être connu, et il est permis de supposer que l'emploi de ce mot *Tessaracoste* ou *Quadragesima*, en parallèle avec *Pentecoste-Quinquagesima*, fut peut-être le plus efficace des éléments qui acheminèrent la chrétienté à l'identification définitive de l'Ascension avec la *Tessaracoste* pascale.

2. — **Grumel, V. — Recherches sur l'histoire du monothélisme.** III. Du monénergisme au monothélisme (*Suite, à suivre*) 4. Action et rôle d'Honorius. (p. 272).

3. — **Grumel, V. — Le « Napisanie o pravêj vêrê » de Constantin le Philosophe.** (p. 283).

Le « Napisanie o pravêj vêrê », « Écrit sur la vraie foi, exposée par Constantin le Philosophe, docteur en Dieu de la langue slave », contient l'affirmation que le Saint-Esprit procède du Père seul. Milasch, Malychevski, Ilînskij à l'encontre d'autres savants orthodoxes comme Voronov, Serebrennicov et Golubinskij, attribuent le document à saint Constantin-Cyrille, apôtre des Slaves, et y voient une preuve de ce que Cyrille niait le *Filioque*. Le P. Grumel montre que le *Napisanie* est un document du XIIe siècle, contemporain de la querelle théologique du *Pater major me est* qui troubla l'Église byzantine vers le milieu du XIIe siècle. Ce do-

cument émane du parti dont l'opinion fut condamnée au concile de 1166. Son auteur probable est Constantin de Corfou.

4. — **Laurent, V. — Sceau inédit du métropolite d'Asmota Nicolas.** (p. 294).

5. — **Salaville, S. — Bulletin de publications roumaines.** (p. 299).

6. — **Janin, R. — Les Orthodoxes et l'Encyclique « Mortalium animos »** (*fin*). (p. 316).

Les Orthodoxes ne donnèrent aucune réponse officielle à l'encyclique *Mortalium animos*, mais leurs revues ecclésiastiques ne manquèrent pas de commenter l'événement.

L'A. passe en revue les articles parus en Grèce, Bulgarie, Serbie et Roumanie, et ajoute en conclusion quelques observations personnelles sur cette polémique, dont, comme il dit en finissant, « il reste bien peu de chose ».

7. — **Tchernorizetz, M. — Prodromes de renaissance dans l'Église bulgare.** (*suite*). II. L'Église et l'École. (p. 328).

« Réforme immédiate de l'École », tel est le cri du Saint Synode, de l'épiscopat, de tous ceux qui voient la nécessité d'une réforme religieuse, nécessité soulignée de sang par les derniers attentats.

L'École doit donner à l'enfant une éducation basée sur la morale chrétienne, telle que la prêche l'Église orthodoxe de Bulgarie. Éducation et instruction doivent viser à la formation de l'homme et du citoyen. L'Église orthodoxe enseignerait le « Lakon Bozi » en vertu de ses droits éducatifs et scolaires, pour la moralisation rationnelle de la jeunesse.

Les moyens proposés pour cette réforme sont: 1) La refonte du système scolaire qui doit être avant tout « éducatif », et à base de religion : un remaniement des programmes pour donner à l'enseignement de la religion la place qui lui convient ; une épuration du corps enseignant, afin d'éliminer les esprit matérialistes ou antireligieux. Malheureusement jusqu'à ce jour les gouvernants bulgares n'ont fait que prodiguer des protestations de soumission et de fidélité à l'Eglise nationale.

2) Le contrôle scolaire exercé par l'État, est inefficace : il doit être soutenu et aidé par l'Église et la famille. Dans cette voie, des résultats ont déjà été obtenus ; il faudrait encore créer des internats pour grouper les étudiants des deux sexes, la surveillance étant très difficile avec l'organisation actuelle.

L'A. ajoute que la question de l'éducation « nationale » ne nécessite pas l'exclusion des écoles privées ou étrangères, qui, de l'aveu même des parents orthodoxes, donnent d'excellents résultats, leur éducation étant religieuse et leur enseignement conforme aux programmes bulgares.

8. — **Lacombe, J. — Chronique des Églises orientales.** (p. 353).

9. — **Bibliographie.** (p. 366).

XXXII, 1929, *octobre-décembre* (nº 156).

Janin, R. — Les novatiens orientaux. (p. 385).

Retrace l'histoire du novatianisme en Orient, intéressant et tenace surtout en Phrygie où il se compliqua de disputes intérieures sur la célébration de Pâques.

Laurent, V. — Les chrétiens sous les sultans (1553-1592). Recueil de documents turcs. (p. 398).

Relève, en traduction française, les grandes divisions dans lesquelles Mr. Ahmed Réfiq a groupé, dans sa *Vie à Constantinople au Xe siècle de l'hégire*, les 242 documents officiels empruntés aux Archives ottomanes ; l'A. a ajouté le détail des ordonnaces portées à propos des chrétiens, et, à titre d'échantillon, la traduction de cinq documents.

Dallegio d'Allessio, E. — Une inscription inédite d'Arab-Djami. (p. 407).

Il s'agit d'une pierre tombale, du XVIe siècle, de la famille génoise Testa.

4. — Jugie, M. — La confession orthodoxe de Pierre Moghila. A propos d'une publication récente (p. 414).

Recension fort étendue de l'œuvre des PP. Malvy et Viller. Après quelques remarques sur des points de détail, importants parfois, le P. Jugie apporte un « complément » à ce que le P. Viller avait dit de l'autorité doctrinale de la *Confession orthodoxe*. « Les théologiens catholiques sont portés à concevoir l'Église gréco-russe un peu sur le modèle de l'Église catholique. Un catéchisme solennellement approuvé par les quatre patriarches d'Orient « comme tout à fait conforme à la doctrine orthodoxe et ne lui étant opposé en rien », et qualifié pour cela de *Confession orthodoxe de la foi de l'Église catholique et apostolique orientale* ; un livre déclaré *divinement inspiré* par le patriarche russe Adrien en 1696 : un tel document devrait, semble-il, jouir d'une autorité souveraine dans l'Église dissidente et être mis sur le même pied que les décisions des conciles œcuméniques. Un certain nombre de théologiens gréco-russes de l'époque contemporaine l'ont, en effet, envisagé de cette manière. Mais un plus grand nombre sont d'un avis contraire ; et ceux-là sont d'accord avec la plupart de leurs ancêtres des XVIIe et XVIIIe siècles et avec Pierre Moghila lui-même. » L'A. prouve cette thèse par des faits et des témoignages laissés jusqu'ici dans l'ombre. La *Confession orthodoxe* y apparaît comme l'exposé de la croyance d'un certain nombre de théologiens grecs du milieu du XVIIe siècle, mais nullement comme un livre symbolique proprement dit, ou un recueil de définitions dogmatiques intangibles.

5. — Laurent, V. — Un nouveau monument hagiographique. La Vie de Siméon le Nouveau Théologien. (p. 431).

Élogieux assez pour la Préface, l'A. critique plutôt sévèrement le texte édité par le P. Hausherr. « L'édition, malgré ses dehors prometteurs, est loin d'être satisfaisante. » Ayant revu sur les sources une partie de la *Vie*, il relève dans le texte du P. Hausherr des incorrections dues à des erreurs de copie, des fautes de lecture, des omissions de mots ou membres de phrases, des variantes négligées, des infidélités de l'appareil critique et quelques menus contresens dans la traduction.

6. — **Salaville, S. — Bulletin de liturgie.** (*Suite*). (p. 444.)

7. — **Strannih, K. — Le jubilé de la science bulgare.** (p. 465).

A l'occasion des fêtes du cinquantenaire de son indépendance, la Bulgarie repasse en revue son activité scientifique pendant le demi-siècle écoulé. On nous retrace ici en quelques pages très nourries de faits, un tableau de ses institutions scientifiques et de leurs productions : les Universités, l'Académie bulgare des sciences, l'Institut scientifique macédonien, les Musées et Instituts archéologiques, les bibliothèques et Imprimerie nationales, les Instituts scientifiques de S. M. le Roi, les sociétés diverses. Cette enquête, en révélant une activité scientifique trop peu connue des étrangers, rendra de précieux services.

8. — **Bibliographie.** (p. 486).

*** THE CHRISTIAN EAST.**

X, 1929, *Printemps* (nº 1).

1. — **Our Frontispiece.** (p. 1).

Commentaire du portrait, donné en hors-texte, de l'archevêque Germanos et de l'archevêque d'York, après l'intronisation de ce dernier.

2. — **Chronicle and Causerie.** (p. 3).

3. — **Douglas, J. A. — Archbishop Germanos on Anglicanism.** (p. 11).

A propos d'une brochure éditée par l'archevêque Germanos sur la question du *Prayer Book*, l'A. manifeste les plus grandes espérances de voir le travail de l'Union entre Orthodoxes et anglicans aboutir dans un avenir plus ou moins éloigné, si l'esprit de ce travail reste fidèle à la ligne adoptée par le prélat cité. Les deux Églises doivent évoluer, avant de constater leur unité réelle sous des formules différentes... L'A. met au point quelques détails de l'exposé de Mgr Germanos, et s'arrête surtout à un essai de justification de la *comprehensiveness* que l'archevêque déclarait non seulement inacceptable, mais parfaitement incompréhensible pour un Orthodoxe.

4. — **Archbishop Germanos. — Progress towards the Re-Union of the Orthodox and Anglican Churches.** (p. 20).

En trois parties, — le passé lointain, le début du XXe siècle, espoirs

et craintes, — l'A. décrit le mouvement de rapprochement anglo-orthodoxe. Nous aurons encore l'occasion de revenir en détail sur les principaux épisodes simplement signalés ici : Cyrille Lucaris, les Non-Jureurs, l'archevêque Lycourgos, etc. etc. Nous voulons ici attirer l'attention sur une déclaration qu'on ne peut pas perdre de vue en entendant parler de services interconfessionnels entre anglicans et orthodoxes ; encore la plupart du temps ne s'agit-il nullement d'une *communicatio in sacris* : « L'Église orthodoxe accepte comme membres véritables ceux qui professent la même foi dans ses principes fondamentaux ; et elles considère que ceux-là seulement ont le droit de participer à son trésor de grâces par les sacrements. C'est pourquoi, l'Église orthodoxe enseignant que l'Union présuppose l'Unité dogmatique, lorsqu'on proposa au Patriarcat de reconnaître la validité de l'administration mutuelle des sacrements entre Orthodoxes et anglicans en cas de nécessité, puisque aussi bien le Patriarcat reconnaissait la validité des Ordinations anglicanes, le jugement sur cette question fut réservé, et remis jusqu'après le jugement d'un futur Synode Pan-Orthodoxe. Je mentionne simplement le fait que certains exemples isolés, qui furent dictés par des conditions anormales et par des nécessités, ne peuvent être considérés comme des précédents qui aboliraient les règles suivies dans l'Église orthodoxe » (p. 29).

L'A. termine par un bref exposé des grandes difficultés qui restent à surmonter, mais qui ne justifient nullement le désespoir.

5. — **J. A. D.** — **The late Patriarch Gregorios of Antioch.** (p. 31).

6. — **J. A. D.** — **The Orthodox Reformed Calendar.** (p. 34).

Une mise au point de Mgr Germanos à propos de la décision du Synode orthodoxe roumain de fêter Pâques en 1931 en même temps que les catholiques, — décision rapportée depuis. L'A. commente brièvement cette lettre de Mgr G.

7. — **Steel, Grizelle Strang.** — **The mediaeval Monasteries of Serbia.** (p. 36).

8. — **Glubokovsky.** — **The Orthodox Theological Institute of Paris and its international Significance.** (p. 39).

9. — **Patterson, L.** — **Some notable Books on Orthodoxy.** (p. 42).

X, 1929, *Été* (n° 2).

1. — **Chronicle and Causerie.** (p. 49).

2. — **Hicks, Nugent.** — **Impressions of my first Visit to the Near East.** (p. 55).

Brève relation d'une tournée épiscopale dans les pays orthodoxes de l'Est de l'Europe qui ressortent du diocèse anglican de Gibraltar. Bishop Hicks a à cœur l'œuvre du rapprochement. « C'est par l'amitié personnelle que tout vrai mouvement vers l'union doit débuter. Car c'est par l'amitié

seulement que l'on parviendra à se connaître vraiment. Or je suis convaincu qu'une fois assurée cette réelle connaissance mutuelle, beaucoup de choses peuvent en suivre. ».

3. — Douglas, J. A. — The fifth Anglo-Catholic Pilgrimage. (p. 59).

Canon Douglas communique les expériences du cinquième pèlerinage Anglo-Catholique à Jérusalem. Il raconte en détail les différents contacts auxquels celui-ci donna lieu avec les Orientaux orthodoxes et surtout avec les coptes.

4. — D. J. Chitty. — The Wilderness of Jerusalem. (*à suivre*). (p. 74).

5. — Manning, C. A. — Religion and the Soviets. (*à suivre*). (p. 80).

6. — Our Bookshelf. (p. 86).

X, 1929, *Automne* (nº 3).

1. — Chronicle and Causerie. (p. 97).

2. — Fedotov. — The Orthodox Church and her History. (p. 104).

Article fort suggestif dans lequel l'éminent professeur souligne quelques traits fondamentaux du développement historique de l'Orthodoxie, traits particulièrement difficiles à saisir pour les membres d'une autre communion chrétienne et traits qui donnent la clef pour une compréhension exacte de la situation actuelle de la vie religieuse de l'Orthodoxie.

Aussi nous résumons cette étude en faisant des larges emprunts encore que son A., orthodoxe convaincu, combatte plusieurs fois les thèses catholiques.

L'A. commence par limiter son sujet. Il ne parlera que l'Orthodoxie orientale, gréco-russe, et des trois domaines sur lesquels on peut actuellement constater un développement, une renaissance et parfois même une crise partielle : la théologie, l'apostolat social, la vie spirituelle.

1. La théologie. — Il serait faux de parler de stérilité théologique à propos de l'ancienne Byzance. Jusqu'au XIIe siècle la civilisation en Orient dépasse celle de l'Occident. Si Byzance n'a pas une efflorаison scolastique pareille à celle de l'Occident, elle eut, pendant les deux derniers siècles de son existence, une école théologique puissante, trop peu connue encore, et qui, pour les orthodoxes, éclipse les écoles des Thomas d'Aquin et des Bonaventure. Cette école se distingue par son caractère mystique et ses attaches avec la vie liturgique et spirituelle. Elle prolonge le courant platonicien du pseudo-Denys et de Maxime le Confesseur, et se développe parallèlement à la nouvelle école de mystique et d'ascèse du Mont-Athos. Ses principaux représentants sont Grégoire Palamas et Nicolas Cabasilas.

L'invasion turque arrêta net la vie scientifique comme toute la civi-

lisation de Byzance. De même, mille ans auparavant, les invasions germaniques les avaient arrêtées, pour des siècles, en Occident. La Russie étant incapable encore de prendre la succession de Byzance dans le domaine de la spéculation théologique, un hiatus se produit qui dura plusieurs siècles.

La théologie ne devait revivre que sous une forme scolastique latine, à Kiev, sous le pression des nécessités apologétiques. Combattant les théologiens occidentaux, tout spécialement les catholiques, on leur emprunta leurs armes et leurs méthodes. Si, dans le domaine de l'ascétisme, les traditions patristiques continuaient à vivre sans que l'on puisse constater une trace de « moyen âge », le contact avec la pensée théologique, authentiquement orthodoxe, était rompu. Cette période occidentalisante, qui commence au XVII[e] siècle, se clôture actuellement.

Depuis la fin du siècle précédent les théologiens russes, équipés à la moderne, se retournent de plus en plus vers « les vraies sources de la tradition orthodoxe » : la pensée mystique de la Grèce. La théologie russe contemporaine reprend ainsi le labeur au point où l'avait laissé Byzance. C'est là, à plus d'un point de vue, une réaction contre un passé immédiat. Dans ce « modernisme », dans ce mysticisme néo-byzantin, exprimé souvent dans les termes d'une philosophie occidentale, surtout allemande, il y a à prendre et à laisser. Mais l'ensemble donne à beaucoup l'impression d'une vitalité qui est à la fois une promesse d'avenir et la renaissance d'un grand passé.

2. Apostolat social.— On entend répéter, même parmi les Russes orthodoxes, que l'Église orthodoxe évite l'activité sociale comme trop superficielle et trop « de ce monde », qu'elle choisit pour elle « la meilleure part» de la contemplation. Sans doute l'Église d'Orient, comme l'Église romaine, donne la préférence à la contemplation de Marie sur l'activité de Marthe. Encore faut-il se rendre compte qu'il serait absolument fautif de juger de l'attitude de l'Orthodoxie à l'égard du service social par les conditions où elle se trouve actuellement. L'Église orthodoxe gréco-russe passe, sans l'ombre d'un doute, par une période de faiblissement de ses énergies extérieures. Cette inactivité, cette « paralysie » date des jours de Pierre le Grand, qui dépouilla l'Église de presque toutes ses fonctions sociales. En Grèce, une situation similaire remonte aux temps de l'invasion turque. Mais dans un passé plus lointain, l'Église, en Russie comme en Grèce, a exercé une activité sociale intense. Et si, dans les temps modernes, l'Église russe a abandonné le champ du monde pour se retirer dans les cellules et les sanctuaires, le XIX[e] siècle marque ici encore un retour. Il y a ce que l'on pourrait appeler le courant orthodoxe-évangélique, né de la vision de l'Église, Corps mystique du Christ. Ce mouvement social, compromis quelque peu par les applications qu'on lui a donné dans l'« Église vivante », continue d'exister.

Dans un passé encore récent, ce mouvement apparaissait lié, en partie du moins, au libéralisme slavophile. Ceci amène l'A. à ouvrir une paren-

thèse sur les rapports existant entre l'Orthodoxie et la vie nationale et politique.

Le système des Églises nationales, qui est né seulement au siècle passé, représente, pour l'A., non pas le produit de circonstances historiques fortuites, mais l'expression du vrai concept de l'Église : la communauté, corrélation d'unité et de liberté.

Représentant visible de cette unité du monde orthodoxe a été, pendant des siècles, l'Empereur. Pour les anciens orthodoxes, l'Empereur byzantin devait apparaître comme essentiellement requis à l'unité religieuse du monde orthodoxe, occupant en l'Orient une position analogue à celle que tenait le Pape en Occident. Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que le Tsar avait hérité ce même prestige et cette même importance. Avant Pierre le Grand, le nation russe ignorait l'immixtion du pouvoir impérial dans l'Église et obéissait uniquement à ses évêques. Et plus tard, les méthodes absolutistes de la bureaucratie tsarienne furent considérées par bien des chefs ecclésiastiques comme une violation de la liberté de l'Église.

La disparition du Tsar a été jugée différemment au point de vue religieux. Mais l'Église russe a abandonné aujourd'hui l'idée d'une connexion nécessaire entre la religion orthodoxe et telle forme déterminée du pouvoir politique. Il faut admettre que l'Église orthodoxe ignore tout d'un prétendu dogme tsarien, c'est-à-dire d'une indispensable suprématie du Tsar sur l'Église. Dans ce domaine deux principes restent, dit l'A., inébranlables, objet d'une foi plusieurs fois séculaire. C'est d'abord celui de la bénédiction de l'Église descendant sur la vie nationale du peuple et, ensuite, celui du refus, par l'Église, de manier le « second glaive », le glaive de la force directement politique.

3. — Le rôle suprême de l'Empire orthodoxe consiste à protéger la sainteté, qui est le sommet de la vie spirituelle, séparation d'avec le monde et ses actes, prière et ascencion vers Dieu.

Il n'y a pas, dans l'Église orientale, comme dans l'Église catholique, des types de sainteté distincts, déterminés par des civilisations successives. L'Orthodoxe ignore le terme « mystique » ; la vie spirituelle, pour lui, est à la fois ascétisme et mystique. Aucun désir de révélations ou de douceur spirituelle. Une école pourtant élabora un système d'exercices psycho-physiques. Originaire de Byzance, elle pénétra, mais pas avant le XIVe siècle, en Russie où elle eut ses représentants dans Serge de Radonej et S. Nil Sorski.

Détruites au XIVe siècle, les traditions mystiques revivent dans l'empire des Tsars. Pendant et depuis la dernière Révolution surtout on peut constater une véritable renaissance de la vie mystique. C'est là peut-être le trait le plus important dans la vie russe d'aujourd'hui. Il est intimement lié au renouveau de la théologie mystique dont il a été question plus haut.

Inutile de dire beaucoup de la vie liturgique de l'Orthodoxie. C'est un

aspect assez connu. Il faut se garder de l'impression qu'il n'y a que liturgie en Orient. Cette vie liturgique bénéficie aussi, parallèlement au mouvement théologique et spirituel, d'un renouveau. Par rapport à la vie sociale, la tendance mystico-liturgique se distingue nettement du courant éthico-social. Ce dernier, même dans son expression radicale, ne parvient pourtant pas à attaquer le fond immuable de la Tradition ecclésiastique. Aussi bien la régénération actuelle de l'Église est-elle un « accomplissement » plutôt qu'une réforme.

3. — **Chitty, D. J. — The Wilderness of Jérusalem.** (*suite, à suivre*). (p. 114).

4. — **Manning, C. A. — Religion and the Soviets.** (*fin.*) (p. 118).
C'est l'article paru ici même, p. 45 et sv.

5. — **St. George, C. F. L. — The Development of Russian Ikonpainting.** (p. 123).

Brève esquisse qui résume clairement les études des spécialistes.

6. — **A. and A. C. E. Notes.** (p. 127).

L'UNION DES ÉGLISES.

VIII, 1929, *mars-avril* (n° 35).

Salaville, Sévérien. — Mais... priez !... (p. 33-35).
Sur la nécessité de la prière dans l'apostolat de l'Union.

Lathoud, David. — L'Église Melkite catholique. (p. 35-45).

Buytaers, E. — Le rôle providentiel du clergé français dans la conversion de l'Angleterre. (p. 46-50).

Cristoff, Paul. — Le moine Pantéléimon. (p. 51-54).

VIII, 1929, *mai-juin* (n° 36).

Beaupin, E. — Persévérance, docilité, confiance. (p. 65-66).

Lathoud, David. — Le problème de l'Union des Églises orientales. (p. 67-76).

Conférence pour auditoire populaire.

Salaville, S. — Le Coup de lance et la Plaie du Côté dans la liturgie orientale. (p. 77-86).

VIII, 1929, *juillet-aout* (n° 37).

Salaville, S. — Droits sacrés de l'Orient chrétien à nos sympathies et à nos prières. (p. 97-98).

Lathoud, D. — Le Congrès eucharistique de Jérusalem (1893). (p. 99-102).

Grumel, V. — Un théoricien de l'Union des Églises au XIIIe siècle. Le vénérable Humbert de Romans. (p. 103-110).

Girard, A. — Les moines de Calday... (p. 111-114).

VIII, 1929, *septembre-octobre* (n° 38).

Vineuve, L. — L'union des Églises n'est pas une utopie. (p. 129-134).

Quénet Ch. — La doctrine du Corps mystique et la position des chrétiens séparés. (p. 135-140).

L'A. traite de « la partie du corps mystique qui se trouve sur la terre ». Pour exposer comment on en devient membre, ou comment on cesse de lui appartenir, il emploie une terminologie assez originale pour qu'elle mérite d'être signalée ici. Nous résumons sa pensée dans le tableau suivant :

1) Sont *membres en acte* du corps mystique, tous ceux qui ont été baptisés validement ;

A) Sont *parfaitement* membres en acte, tous ceux qui, baptisés validement, n'ont pas un péché mortel sur la conscience ;

a) Sont membres en acte parfaitement *et complètement* (d'une façon *visible*), ceux qui sont « attachés étroitement au corps par les liens du baptême, de la foi totale, de la charité complète envers Dieu et envers leurs frères, de l'obéissance à la tête visible » ; dans cette catégorie sont rangés :

1° tous ceux qui, baptisés validement, n'ont pas encore atteint l'âge de raison ;

2° tous les autres catholiques en état de grâce ;

b) Sont membres en acte parfaitement *et incomplètement* (d'une manière *invisible*), ceux qui sont « attachés au corps par le lien du baptême, mais, sans qu'il y ait faute de leur part, attachés par les liens plus lâches d'une foi et d'une charité incomplète, non attachés par le lien de la discipline » ; — dans cette catégorie sont rangés les schismatiques ou les hérétiques matériels ;

B) Sont *imparfaitement* membres en acte, tous ceux qui, baptisés validement, ont un péché mortel sur la conscience. Ce sont :

a) Les catholiques pécheurs ;

b) Les non-catholiques : schismatiques, hérétiques, apostats ;

2) Sont *membres en puissance* du corps mystique, tous ceux qui n'ont pas été baptisés (ou qui ont reçu un baptême invalide).

L'A. ne parle donc pas de la distinction entre l'appartenance au corps et à l'âme de l'Église, l'appartenance au corps seul et l'appartenance à l'âme seule. Nous sommes, sur ce point, d'accord avec lui. Mais on peut se demander si les distinctions qu'il propose satisferont tous les théologiens. En effet, l'A. ne reconnaît aucune appartenance actuelle au corps mystique aussi longtemps qu'un baptême valide n'a pas été reçu.

Certains lui objecteront le problème très important que pose la question du salut des infidèles en face du principe : « Hors de l'Église, point de salut » ; comme aussi la question du baptême invalide.

« Bien qu'exempts de péché d'hérésie ou de schisme, les hérétiques ou les schismatiques matériels sont, par rapport aux catholiques, même pécheurs, dans un état d'infériorité. Ils sont dans l'unité, mais ils ne sont pas consommés dans l'unité. » C'est juste, mais d'après l'A. lui-même, les catholiques pécheurs ne sont qu'imparfaitement membres en acte du corps mystique, tandis que les schismatiques. et les hérétiques matériels le sont parfaitement, bien qu'incomplètement. On n'oubliera pas que si un catholique en état de péché mortel, et un hérétique matériel viennent à mourir dans cet état, le second est membre de « la partie du corps mystique, qui ne se trouve pas sur la terre », tandis que le premier est damné.

D. A. S.

Lathoud, D. — Les fragments détachés de l'ancienne foi catholique. (p. 140-148).

Grumel, V. — Saint Wenceslas. (p. 148-151).

MEDEDEELINGEN VAN HET APOSTOLAAT DER HEREENIGING.

1929, n° 6.

Driessen, Eug. — Wat niet Katholieken over de Hereeniging zeggen.

Résume un article de B. J. Kidd (*Church Times*, 30 nov. 1928).

Chronique de l'activité pendant l'année 1928.

1929, n° 7-8.

Nolet, W. — Jean Strotmann.

Page émue, consacrée au souvenir de cet ouvrier de l'Union, prématurément enlevé par une mort accidentelle.

Troms, Seb. — Petrus, Primaat en de afgescheiden Kerken van het Oosten.

Driessen, Eug. — Wat niet Katholieken over de Hereeniging zeggen.

1929, n° 9.

Fredegand, P. — Het godsdienstig leven in Rusland.

Franses, D. — Een hereenigingsbrochure uit de dertiende eeuw.

Il s'agit de l'« Opus Tripartitum » de Humbert de Romans.

D. D. A. — Een gelukkige ontdekking.

BOHOSLOVIA.

VII, 1929, n° 1.

1. — Kostelnyk, G. — Das Prinzip der Identitaet — Grundlage aller Schluesse. (p. 1). (*à suivre*).

2. — G., Jos. — Les évêques non-unis chez le métropolite André Szeptycky. (*à suivre*). (p. 16).

3. — Kovchevitch, Rom. — Aperçu de la littérature canonique ukrainienne. (*fin*). (p. 28).

4. — Recensions. — Analecta. — Chronique. — Société théologique. — Livres et revues.

VII, 1929, n° 2.

1. — Kostelnyk, C. — Das Prinzip der Identitaet. — Grundlage aller Schluesse. (p. 64).

2. — G., Jos. — Les évêques non-unis chez le métropolite André Szeptycky. (*fin*). (p. 103).

3. — Recensions. — Analecta. — Société théologique. — Chronique. — Livres et revues. (p. 111).

VII, 1929, n° 3.

1. — Kovchevitch, Romanus. — De primis litibus Ucrainorum apud Romanam Curiam judicatis. (p. 129).

2. — Karchut, Sp. — Une nouvelle édition du Liturgicon slave. (p. 137).

3. — Recensions. — Analecta. — Chronique. — Livres et revues. (p. 171).

*** THEOLOGIA.**

VII, 1929, *mars* (n° 24).

1. — Papadopoulos, Chrysostome. — Les anomalies causées par l'oppression turque dans l'Église de Chypre aux XVIIIe et XIXe siècles. (*suite, à suivre*). (p. 5).

2. — Ezéchiel, Métropolite. — Les monastères du Pinde. (p. 24).

3. — Mystakidès, V. A. — Les œuvres et la vie de Théophile Kampanias. (*à suivre*). (p. 49).

4. — Paraskevaïdes, Theologos. — La sainte Écriture et la prédication. (*à suivre*). (p. 61).

5. — Morattès, D. N. — La Liturgie de S. Basile le Grand. (p. 70).

III

Revues diverses.

ACTA APOSTOLICAE SEDIS.

XXI, 1929, 15 *juillet* (nº 9).

Inter Sanctam Sedem et Regnum Romaniae Solemnis Conventio inita die 10 Maii 1927, rata a die 7 Julii 1929. (p. 441-456).

XXI, 1929, 1 *octobre* (nº 13).

Constitutio Apostolica de Seminario Russo. (p. 577-581).

Acte d'érection du séminaire et du collège russe à Rome, où les jeunes gens, russes et autres, qui se destinent au ministère sacerdotal en Russie recevront une éducation appropriée. La direction du collège est confiée aux Pères de la Compagnie de Jésus.

Pontificia Commissio pro Russia. — Instructio ad RR. PP. DD. Locorum Ordinarios, de Russis ad catholicam Ecclesiam redeuntibus. (p. 608-610).

Nouvelles directives pour la réception des Russes qui se présenteraient pour passer au catholicisme. Lorsqu'il s'agit de laïcs, l'Ordinaire, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la Commission, fera le nécessaire selon les indications données ici. Quand il s'agit de clercs, « c'est-à-dire de prêtres ou de diacres », il faudra recourir à la Commission ou, en cas urgent, au Nonce apostolique.

XXI, 1929, 4 *novembre* (nº 14).

Pontificia Commissio pro Russia. — Decretum de indulgentiis pro Russis. (p. 644).

Des indulgences sont accordées à quelques prières russes.

GREGORIANUM.

X, 1929, *septembre* (nº 3).

Lohn, L. — Doctrina S. Basilii M. De Processionibus Divinarum Personarum. *(A suivre)*. (p. 329-364).

ATENEUM KAPLANSKIE.

XXIV, 1929, *janvier* (nº 141).

Dombrowski, R. — Les miracles dans l'Église orthodoxe russe. (*Suite, à suivre*). (p. 12-30)

XXIV, 1929, *mars* (n° 143).

Dombrowski, R. — Les miracles dans l'Église orthodoxe russe. (*Fin*). (p. 230-260).

Introduction. — Le miracle comme témoignage de la vérité de la foi et de la sainteté.

Chapitre I. — L'enseignement de l'Église orthodoxe russe au sujet des miracles.

1° Les théologiens orthodoxes russes au sujet des miracles dans l'Église orthodoxe russe.

2° Les miracles comme condition nécessaire de la canonisation des saints orthodoxes.

3° Décisions du Très Saint Synode au sujet de l'apparition des miracles dans l'Église orthodoxe russe.

4° De l'incorruptibilité des corps des saints dans l'Église orthodoxe russe.

Chapitre 2. — Sur la possibilité des miracles en dehors de la véritable Église.

Chapitre 3. — Que penser des miracles approuvés par l'Église tsariste ?

1° Avis des théologiens au sujet des miracles dans l'Église orthodoxe.

2° Nécessité d'une critique philosophique sévère en vue de la constatation de la réalité des miracles.

3° Critique de l'Église catholique pour la constatation des miracles.

4° Manque de critique dans la constatation des miracles dans l'Église orthodoxe russe.

5° Les miracles dans l'ancienne Église catholique russe.

Conclusion. — Le miracle en dehors de l'Église comme témoignage de la vérité de la foi et de la sainteté. D. A. S.

XXIV, 1929, *juin-juillet* (n° 146).

Pawlowski, A. — Théodore Studite et la primauté papale. (p. 80-87).

BULLETIN CATHOLIQUE INTERNATIONAL.

IV, 1929, 1 *juin* (n° 45).

Bourgeois, Ch. — Nous, Russes... (p. 257-277)

Étude très suggestive et documentée, montrant comment le rite oriental des catholiques de la Russie subcarpathique a été le rempart de leur culture russe. Il contient aussi quelques pages très belles sur l'influence exercée par le rite sur la psychologie religieuse et nationale du peuple russe. Citons au moins les dernières pages.

« A ce besoin de mystère tous ceux qui connaissent les Russes reconnaîtront que s'ajoute un très sûr instinct du réel, mais dans un domaine où le réel rejoint la mystique par-delà ou en dehors de la logique et de l'idée claire.

« Un des grands reproches que les « Orthodoxes », en Carpathorussie, font aux uniates, c'est que ceux-ci ont édulcoré le christianisme ; au contraire, « notre rite, disent-ils, est *ferme* et *dur*. » Regardez les Icones de la vraie époque russe, issues du pur style oriental ; vous trouverez des Christ et des Madones extrêmement douces ; mais jamais rien de doucereux (1). Ces Slaves au caractère doux aiment la rigueur et la robustesse dans la piété. Encore ici le rite est leur maître. Ecoutez ces chants d'Église, si fermes et mâles, ces voix graves du diacre ; là jamais rien de mièvre. On n'admet que des hommes mûrs pour le service de l'autel ; jamais d'« enfants de chœur ». Les jeûnes, terriblement austères, sont une caractéristique de ce rite ; et Dieu sait si les paysans en font grand cas. Ils trouvent volontiers que, dans l'Église d'Occident, les prêtres ont l'air efféminé. Ces doux ne s'accommodent pas de la tendresse de beaucoup de nos dévotions ou livres de piété ; ils la traitent de sensualité. Mais nous devrions à ce propos étudier la critique qu'ils font de presque toutes nos valeurs morales, étude que nous ne saurions entreprendre ici, mais que celle du rite éclairerait singulièrement.

« Le rite oriental n'est pas qu'une dramaturgie solennelle et imposante ; il a une idéologie ; il a été l'éducateur d'un peuple, lui a fourni sa culture, a influé sur les étapes principales de toute sa vie, extraordinaires ou banales ; il a donné la note dominante de sa piété et de sa religion. Il pose pour le catholicisme un des problèmes les plus intéressants, et gros de conséquences.

« Si le rite oriental a sa culture, il serait vain de la négliger lorsqu'on accepte son existence au sein de l'Église catholique. Il est vrai qu'il s'est développé principalement, en Grèce et en Russie, en dehors des influences catholiques. Ce fut un grand malheur, pour lui d'abord, et aussi, d'aucuns le pensent, pour l'Église catholique, en entendant par là, non pas une perte au point de vue dogmatique, cela va sans dire, mais un manque d'expériences de valeur au point de vue culturel, et même ascétique et mystique.

« Mais nous avons, en Russie subcarpathique, l'exemple assez rare d'un peuple qui s'est conservé sous les deux influences, celles du rite oriental et de l'Église catholique. Or, qu'est-il arrivé ?

(1) Cette *dureté* dans leur *piété* est tout à fait caractéristique. Je pourrais comparer, par exemple, nos images si tendres de Saint Stanislas Kostka recevant la Communion de la main des Anges au pendant Oriental : c'est un vieil ascète, Saint Onuphre, absolument émacié par les jeûnes, ayant pour tout vêtement une barbe immense qui lui tombe jusqu'aux pieds, et recevant la Communion d'un Ange : voilà ce qu'ils aiment. Ils se scandalisent devant le doux minois d'un Stanislas ou d'une Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Peut-être leur influence pourrait-elle diminuer un peu l'afféterie dont fut souvent victime notre art religieux.

« Si le peuple est resté opiniâtrement attaché au rite oriental et à toutes ses coutumes, le clergé, qui a fait tout son possible pour conserver cet attachement, a reçu son éducation de l'Église catholique, qui depuis plus de huit siècles est presque uniquement latine. Beaucoup de ces prêtres allaient faire leurs études théologiques à Buda-Pesth, Trnava, Vienne Eger,... tous séminaires latins, et où la formation, naturellement latine, n'était pas autant qu'on aurait pu le désirer en correspondance avec l'esprit du rite oriental, avec la mentalité des fidèles auxquels ils étaient destinés. Qu'en est-il résulté ?

« Comme on pouvait s'y attendre, imbus de la supériorité de la culture latine et occidentale, ils ont peu à peu, comme inconsciemment, introduit des usages occidentaux. Ils pensaient bien faire, puisque toute leur formation tendait à les convaincre que la culture occidentale est nettement supérieure. Mais le peuple ne l'entendait pas ainsi ; inférieure ou non, il prétendait avant tout rester fidèle à sa culture, à son idéologie exprimée par le rite. A une société différemment constituée, plus patriarcale, moins différenciée, à des tempéraments moins logiciens, plus « mystiques », correspondent une piété, des expressions religieuses, une idéologie même, autres, moins uniformes. Quand on pense avec quelle difficulté on tâche, en Occident, à réveiller chez les fidèles le goût de la liturgie, des Vêpres, des Grand'Messes, on est tenté de juger sévèrement ceux qui, sous prétexte de modernisation, d'occidentalisme, de progrès, remplaçaient chez nos Carpathiques certains offices liturgiques, jugés trop longs, par des chapelets, des usages empruntés à l'Église latine. Oui ou non, toutes les cultures ont-elles droit d'entrée dans la Sainte Église de Jésus-Christ ?

« C'est la question préalable au grand problème de l'Union des Églises (qu'on me pardonne ce mot, qui n'est pas exact, puisqu'il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule Église du Christ). Cette question, il la faut résoudre. Elle ne sera en voie de solution que lorsque les catholiques admettront pratiquement qu'il existe d'autres cultures chrétiennes que la culture latine, et que le rite oriental n'est pas seulement une dramaturgie puissante accordée à certains esprits attardés et fixés dans des traditions vieillotes.

« Au fond, ces paysans qui défendent leur rite, défendent, sans trop en être conscients, les droits de la culture orientale.

« Ne peut-on pas dire que ce problème et sa solution vont rejoindre les efforts actuels des Bénédictins en Chine, si visiblement approuvés du Saint-Siège, à s'adapter en tout à la culture chinoise ? Ce qui peut être très difficile quand il s'agit d'une culture restée païenne en son fond, ne le sera pas tellement d'une culture chrétienne comme est celle des Russes. »

V, 1929, *juillet-août* (n° 46).

Quénet, Ch. — La Tête de l'Église. (*A suivre*). (p. 1-12).

V, 1929, *novembre* (n° 48).

Quénet, Ch. — La Tête de l'Eglise. (*Suite, à suivre.*) (p. 107-120).

LA CITÉ CHRÉTIENNE.

III, 1929, 20 *avril* (n° 60).

Kologrivov, I. — La crise de la jeunesse communiste en Russie. (p. 524-528).

III, 1929, 5 *mai* (n° 61).

Jadot, J. — Les Églises orientales. (p. 575-581).
Aperçu sur les « Églises mineures ».

IV, 1929, 20 *novembre* (n° 74).

Berten, Jules. — Le Saint-Siège et la Roumanie. Le Concordat. (p. 69-76).

LE MONDE SLAVE.

VI¹, 1929, *février* (n° 2).

1. — Golovine, N. N. — La puissance militaire de la Russie en 1914. (p. 161).

2. — Despréaux, E. — Trois ans chez les Tsars Rouges. (*Suite, à suivre*). (p. 185).

3. — Tchitchmanov, I. — La Renaissance en Europe occidentale et en Bulgarie. (p. 221).

4. — Gourfinkel, N. — Les nouvelles méthodes d'histoire littéraire en Russie. (p. 234).

6. — Documents. (p. 264). — DE M., M. Les noces d'argent scientifiques de M. Handelsman. — MARTEL, R. Nouveaux documents d'histoire russe. — OLBERG, P. Le mouvement coopératif en Russie. — PIERRE, A. Deux conceptions générales de l'histoire de la Russie.

VI¹, 1929, *mars* (*n°* 3).

1. — Golovine, N. N. — Le plan de guerre de la Russie. (p. 321).

2. — Smirnoff, S. — P. N. Miljukov [historien russe]. (p. 354).

3. — Fichelle. A. — Dix années de relations commerciales franco-tchécoslovaques (1918-1928). (p. 373).

4. — Despréaux, E. — Trois ans chez les Tsars Rouges. (*Suite, à suivre*). (p. 405).

5. — Taranovskij, T. — Contribution à l'histoire des institutions politiques en Russie. (*à suivre*). (p. 426).

6. — **Documents.** (p. 446). — ISLAVIN, L. Nicolas Ier et François-Joseph. — PIERRE, A. En U. R. S. S. : La vie politique, économique et intellectuelle. (Janvier-février 1929).

VI², 1929, *avril* (n° 4).

1. — **Scelle, G. — Pacte Kellogg et protocole Litvinov.** (p. 1).

2. — **Borschak, E. — La paix ukrainienne de Brest-Litovsk. (9 février 1918).** I. (p. 33).

3. — **Despréaux, E. — Trois ans chez les Tsars Rouges. IV.** (*Suite, à suivre*). (p. 63).

4. — **Taranovskij. — Contribution à l'histoire des institutions politiques de la Russie. II.** (*Suite*). (p. 92).

5. — **Documents.** (p. 115). — L'entrée en guerre de la Bulgarie. — PIERRE, A. La vie politique, économique et intellectuelle en U. R. S. S. (Février-mars 1929).

VI², 1929, *mai* (n° 5).

1. — **Mjakotin, V. V. — P. N. Miljukov, historien de la Russie.** (p. 161).

2. — **Dominois, F. — Otokar Brevzina.** [poète mystique tchèque] (p. 182).

3. — **Despréaux, E. — Trois ans chez les Tsars Rouges.** (*Suite*). (p. 204).

4. — **Zavardzin, P. — Police et révolutionnaires au temps des Tsars.** (p. 224).

5. — **Legras. J. — Les « Mémoires d'un chasseur »** [de Tourguéniev]. (p. 252).

6. — **Documents.** (p. 275) — L'entrée en guerre de la Bulgarie. II. — PIERRE, A. La vie politique, économique et intellectuelle en U. R. S. S. (Mars-avril 1928).

VI², 1929, *juin* (n° 6).

L'inauguration du monument Mickiewicz. L'inauguration du monument élevé, place de l'Alma à Paris, en l'honneur du poète polonais Adam Mickiewiez, a eu lieu le dimanche 28 avril.)

1. — **Kallenbach, J. — La vraie figure d'Adam Mickiewicz.** (p. 321).

2. — **Cazin, P. — Adam Mickiewicz et les débuts du romantisme polonais.** (p. 329).

3. — **Zaleski: Z. L. — L'esprit de Mickiewicz dans la littérature polonaise contemporaine.** (p. 350).

4. — **Laguirande-Duval. — Mickiewicz écrivain et orateur français.** (p. 359).

5. — **de B., R. — Quelques amitiés françaises d'Adam Mickiewicz.** (p. 371).

6. — **de Montfort, H. — Mickiewicz traducteur de « La Pucelle d'Orléans ».** (p. 379).

7. — **Documents.** (p. 391). — DE M., H. Mickiewicz et la pensée française en 1929. — ROSMONT, H. Les cérémonies d'inauguration de la statue d'Adam Mickiewicz.

VI^3, 1929, *juillet* (nº 7).

1. — **X. X. X. — Joseph Pilsudski.** (p. 1)

2. — **Turin, A. — Les documents français relatifs aux origines de la guerre de 1914.** (p. 34).

3. — **Borschak, E. — La paix ukrainienne de Brest-Litovsk (9 février 1918). II.** (*Suite, à suivre*). (p. 62).

4. — **Maklakov, B. — Tolstoï, l'Église et l'État.** (p. 85)

L'A., proche parent du grand écrivain russe, expose les rapports de Tolstoï avec la religion et l'esprit du siècle.

Tolstoï appartenait à cette catégorie d'hommes qui ne peuvent vivre en paix tant qu'à certaines questions de l'esprit et de l'âme ils ne voient pas de réponse, et qui trouvent la solution à ces problèmes aussi indispensable pour eux-mêmes que le sont pour d'autres les commodités matérielles de l'existence. Tolstoï est païen : il s'incline bien devant la profondeur et la sagesse de la doctrine chrétienne, il s'étonne même que l'humanité n'ait pas voulu suivre le Maître, mais il n'admet pas la divinité du Fils de l'homme. En dogme il est déiste, mais en morale il est « chrétien ». De ce manque de coordination et d'équilibre provient son inquiétude ; sa vie se passe à chercher la solution du problème du sens de la vie et de la mort.

A certaines époques de sa vie Tolstoï revient à l'Église, il participe à sa vie, puis il se laisse rebuter par le fait que « la religion sert à l'État », et que l'État n'organise que la vie matérielle sans se préoccuper de l'« unique nécessaire ». — Mais ses conceptions religieuses étaient par trop révolutionnaires et l'Église orthodoxe finit par excommunier, ce qu'elle fait très rarement, Tolstoï. D. A. DE L.

5. — **Documents.** (p. 109). — L'entrée en guerre de la Bulgarie. III. — PIERRE, A. La vie politique, économique et intellectuelle en U. R. S. S. (Avril-juin 1929.)

VII^3, 1929, *août* (*nº* 8).

1. — **Levin, J. O. — La politique orientale des Soviets.** (*à suivre*) (p. 161).

2. — **Mousset, A. — Les origines de l'attentat de Sarajevo** (p. 176).

3. — **Borschak, E. — La paix ukrainienne de Brest-Litovsk (9 février 1928). III.** (*Suite*). (p. 199).

4. — **Zavarzin, P. — Police et révolutionnaires au temps des Tsars. II.** (*Suite, à suivre*). (p. 226).

5. — **Loiseau, Ch. — Les accords du Latran et l'Orient européen.** (p. 245).

Il importe que ceux qui s'intéressent à l'Union, regardent bien en face les immenses difficultés qui se dressent devant eux. Parmi les préventions contre l'Église romaine les moins tenaces ne sont pas celles qui ont leur origine dans un ordre politico-religieux. On les trouve exprimés ici à propos du Traité du Latran. C'est ce qui nous a induit à donner une analyse étendue de cet article en laissant — faut-il le dire ? — la pleine responsabilité de chacune des affirmations à l'A. de cette étude.

Au point de vue religieux, le traité du Latran découvre en Orient une source abondante de réminiscences et de critiques. Aux yeux des Orthodoxes la revendication par l'Église d'un territoire distinct reste incompréhensible, de même que, pour l'Église catholique, l'autocéphalie reste un non-sens d'un autre genre. D'après un article de M. Alivisatos, dans le *Messager d'Athènes*, « il n'aurait pas fallu demander et obtenir la reconnaissance *ad majorem Dei gloriam* du pouvoir temporel et du caractère temporel du pontife romain. Il aurait fallu les repousser au contraire pour réussir quelque chose de plus important que le rapprochement du Vatican avec le Quirinal — il aurait été obtenu aussi — savoir le rapprochement de l'Orient et de l'Occident. Peut-on nier que l'abandon de la temporalité aurait levé pour la papauté la majeure partie des obstacles qu'elle porte en elle-même et qui empêchent l'entente avec l'Orient ? Il ne serait resté que la primauté infaillible du pape... »

Dans le domaine politique le traité soulève, dans l'Orient séparé, certaines appréhensions : les interventions du Vatican en Orient n'auront-elles pas dorénavant de rapport avec les intérêts de l'Italie qui vient de lui faire des si grandes concessions ?

Une sorte de fatalité a pesé sur les rapports entre la carrière historique de la papauté et celle des nations orthodoxes. Ce sont d'abord les croisades, dont les papes ont été l'âme, mais qui ont laissé dans l'Orient chrétien des rancunes terribles et toujours vivantes. Plus tard, au XIXe siècle, le Saint-Siège a paru s'intéresser fort peu au sort des peuples balkaniques qui commencent à secouer le joug d'une oppression turque quatre fois séculaire. Pendant la guerre, la pente de ses préférences et des pronostics favorables aux Empires centraux, entretiennent cet esprit d'opposition et de scepticisme. Et quel soupir de soulagement à la nouvelle de la chute de la monarchie tsarienne !

Il semble difficile à l'A., de nier devant l'événement du jour, la signature des accords du Vatican, que la fatalité continue.

L'Italie moderne, elle le dit assez haut, tient la tête des nations européennes qui se jugent à l'étroit et qui se disposent à « faire de l'histoire ». Il en résulte pour le Vatican que ces accords avec l'Italie ne sont pas de nature à favoriser la cause, qui lui est pourtant bien chère, d'un rapprochement avec les chrétientés orthodoxes, prélude d'un rassemblement du troupeau sous un seul pasteur.

Faut-il en conclure que les accords du Latran serviront les intérêts d'un « rapprochement » rival, celui de l'Orient avec l'Occident protestant, et spécialement avec l'Église anglicane ? Non. L'Église catholique, forte de sa hiérarchie, de sa discipline, de l'unité de sa doctrine surtout, peut perdre quelque chose de sa puissance d'attraction spirituelle sans que ses adversaires y gagnent. Elle restera ce qu'elle est et elle attendra. De l'autre côté, les esprits sincèrement affligés d'un émiettement doctrinal et disposés à des concessions pour y mettre un terme, seront toujours exposés aux envahissements de l'humanitarisme, de la sociologie, d'une certaine philosophie sur le terrain proprement confessionnel.

Bien des affirmations seraient à redresser dans cet article. Nos lecteurs l'auront fait d'eux-mêmes. Il importait de se rendre compte d'un point de vue, qui pour n'être pas exclusivement religieux, n'en a pas moins, hélas ! une immense portée dans le domaine spirituel. La bonne volonté de l'Église trop souvent a été méconnue, ses efforts sincères trop souvent se sont heurtés à des appréhensions et des rancunes d'ordre politique, pour qu'il ne soit pas du devoir de tout ouvrier de l'Union d'en reconnaître l'existence et d'en tenir compte.

Dom G. Laporta.

6. — **Documents.** (p. 269). — L'entrée en guerre de la Bulgarie. IV. — Pierre, A. La vie politique, économique et intellectuelle en U. R. S. S. (Juillet 1929).

LA NOUVELLE REVUE DES JEUNES.

I, 1929, 10 *avril* (n° 3).

Quinard, Claude. — A Jérusalem : Les Pâques grecques. (p. 289-295).

I, 1929, 25 *avril* (n° 4).

Dessèvre, J. — La Mission Catholique Universitaire française : Les réfugiés grecs en Macédoine. (p. 363-376).

I, 1929, 10 *mai* (n° 5).

Martel, A. — Hommage à Mickiewicz. (p. 442-454).

I, 1929, 10 *juillet* (*n°* 8).

Castagne, J. — Trotski. (p. 785-790).

I, 1929, 25 *août* (nº 11).

Efremoff, J. — La politique religieuse des Soviets. (p. 1031-1038). Analyse du décret soviétique du 8 avril 1929 relatif aux associations religieuses.

I, 1929, 10 *octobre* (nº 13).

Efremoff, J. — Le religion et le communisme en Russie. (p. 44-62).

Portée de la modification des articles de la constitution de la République soviétique relatifs à la liberté de conscience et à la situation du clergé, et traduction des principaux passages des articles publiés par les *Izvestia* avant et pendant le congrès des athées qui a siégé en juin dernier.

I, 1929. 25 *octobre* (nº 14).

Neruda, J. — La messe de saint Venceslas. (p. 110-122). Traduction d'un des *Contes de Mala Strana* du célèbre écrivain tchèque.

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE.

LVI, 1929, *mai* (nº 5).

Honoré, L. — L'Église catholique de rite latin en Roumanie. (p. 404-411).

Ferveur des catholiques latins de Roumanie. Ce qu'il y aurait à gagner au point de vue de leur formation religieuse, et surtout au point de vue de la liberté du catholicisme en Roumanie. Insuffisance du clergé.

LVI, 1929, *juin* (nº 6).

Charles, P. — Vicarius Christi. (p. 443-459).

La « dévotion au pape » est une de ces attitudes catholiques auxquelles le protestant ne peut rien comprendre. Les plus catholicisants d'entre eux, se résignent bien à envisager des « concessions » à consentir — avec le souci de balancer harmonieusement la liberté et l'autorité dans l'Église, — mais ils restent perplexes devant l'attachement passionné, la dévotion ardente et joyeuse, l'enthousiasme religieux dont témoignent les catholiques à l'égard de la souveraineté pontificale. Il est nécessaire pour qui veut travailler à faire cesser les malentendus qui divisent les chrétiens, de faire saisir par les protestants le point de vue catholique.

Or, trop souvent chez nos auteurs on ne trouve développé que le point de vue apologétique et juridique. « A lire même nos traités les plus complets, tout se passe comme si la fonction pontificale était avant tout une fonction de police sociale ; comme si le pouvoir du pape, absolu et suprême, n'avait d'autre raison intrinsèque, en dehors de la volonté du Christ, que la nécessité de faire « tenir ensemble » les disciples du Rédempteur. Parfois même, nos auteurs catholiques se sont con-

tentés de transporter dans leurs dissertations sur le Souverain Pontife les arguments de philosophie politique et sociale des partisans de la monarchie civile... Il semble évidemment que pareille vue, quoique exacte, est cependant incomplète. On ne peut pas, tant qu'on s'en tient à cette doctrine des éléments, rendre compte de la *joie* qu'éprouve le catholique à défendre les prérogatives pontificales. »

« Avant de prouver au protestant que la suprématie pontificale est une nécessité imposée par le commandement du Christ, ou par la structure de l'Église, ne serait-il pas bon de lui montrer à quelle pensée d'amour immense elle correspond, de quelle tige de charité divine elle est la fleur ? Ne pourrions-nous pas, laissant de côté la polémique, frayer la route à la vérité par ce magnifique « argument de convenance », aujourd'hui trop dédaigné dans notre théologie batailleuse, et tâcher, suivant le mot de Jacques Rivière, d'induire le protestant « en tentation de croire » ? »

C'est jusqu'au dogme qu'il faut creuser pour trouver l'explication de l'amour des catholiques pour la papauté. La fonction pontificale, pour eux, apparaît intimement liée au dogme de la rédemption.

« L'Église est le fruit d'une pensée d'amour, la papauté est l'expression d'un immense bienfait, l'œuvre divine est toujours au présent et le Christ, comme le disait l'auteur anonyme de l'épître à Diognète : « semper recens in sanctorum cordibus nascitur ». Le protestant réduisait l'Église à une société de gens bien pensants ; la papauté à une prééminence illusoire, l'œuvre divine à un pardon promis jadis, et le Christ à un médecin rentré chez lui et ayant laissé sur la table un remède emballé dans du papier. »

Restreindre la suprématie pontificale, pour un catholique c'est éloigner le Christ ; la renier, c'est refuser la grâce. Pourquoi ? *Un véritable amour va toujours jusqu'au bout de sa puissance*. Si le Christ a aimé ses contemporains jusqu'à leur donner des ordres, et si son amour ne s'est pas affaibli au cours des siècles, il faut bien qu'aujourd'hui moi, son disciple, je puisse jouir du même bienfait ; il faut que je puisse non pas m'interroger et faire de l'introspection psychologique, mais entendre de mes oreilles un ordre émanant directement de lui. Le protestant m'assure que c'est impossible ; que le Christ est « parti » laissant sur la table un livre plein de souvenirs et que, depuis l'Ascension personne n'est plus ici-bas son porte-voix, que personne ne peut plus me parler avec son autorité et en son nom. La catholique au contraire affirme tranquillement qu'aujourd'hui nous recevons encore, en plein dans nos oreilles, les ordres péremptoires du Christ. Le *vicarius Christi*, exerçant son autorité souveraine et déployant toute l'étendue de son pouvoir disciplinaire, c'est le Christ mystique, invisible, qui se fait voir et entendre *usque ad ultimum terrae*, et qui garde, comme un don sans prix accordé à ses fidèles, le commandement qui leur permet de lui obéir. « Comment peut-on, au nom de la liberté et de l'indépendance des fidèles, exiger qu'à tout jamais le Christ se soit condamné au silence ? »

Le jour où le protestant comprendrait cet amour du Christ, il ne pourrait plus formuler qu'une seule objection contre la suprématie romaine, objection qui serait moins une négation hostile qu'un souhait retourné : il ne pourrait plus dire qu'une seule chose : « c'est trop beau pour être vrai. »

Nous avons résumé en nous permettant de faire de larges emprunts. C'est que la méthode dont cet article fait l'application, nous est particulièrement sympathique. Avant de parler d'union, de retour, il importe de se faire comprendre et aimer ; il faut créer le besoin du catholicisme. Mais alors aussi il convient de faire preuve soi-même d'une compréhension sympathique pour l'idéal religieux de celui auquel on s'adresse. Il faudra dégager « l'âme de vérité » que cet idéal contient et montrer comment elle peut s'harmoniser avec la pensée catholique. L'A. a-t-il marqué toujours assez cette sympathie intelligente à l'égard des dissidents, et spécialement à l'égard des plus « catholisicants » d'entre eux ? Ces derniers, du moins, ne croient plus que, depuis l'Ascension, le Christ est « parti », « absent jusqu'à la fin du monde et n'ayant laissé qu'un livre de souvenirs sur la table ». Quant à « l'argument de convenance » qu'il propose, dont nous aimons l'ampleur et à propos duquel il serait déplacé ici de chercher chicane, il est par soi seul insuffisant, ces « catholicisants » pourraient le rétorquer. Car enfin, ils reconnaissent comme nous l'amour du Christ et l'efficacité de cet amour, qui lui permet de nous atteindre par son Église, de nous parler, de nous commander, aujourd'hui encore, comme aux temps de sa vie terrestre. Mais au lieu de parler du *vicarius Christi* et du Christ mystique à propos du seul Souverain Pontife, au lieu de limiter à la seule personne de l'« évêque de Rome » cette prérogative de parler et de commander au nom du Christ, ces chrétiens seraient plutôt enclins à étendre le nom et le privilège à l'Épiscopat tout entier. « Manifestum igitur est quod episcopum respicere oporteat ut ipsum dominum » (Ignat., *ad Ephes.*, VI, 2), « Episcopo subjecti sitis ut Jesu Christo. » (Id., *ad Trall.*, II, 1.) *Un véritable amour va toujours jusqu'au bout de sa puissance.* Il n'est donc pas inutile de recourir encore dans cette question aux arguments historiques de la théologie traditionnelle. C'est sans doute la conviction aussi de l'A. de cet article dont tout le monde admirera la belle envolée.

Dom G. Laporta.

LVI, 1929, *juillet-août* (nº 7).

Przwara, E. — Le mouvement théologique et religieux en Allemagne. L'après-guerre. (p. 564-575).

LVI, 1929, *septembre-octobre* (nº 8).

Przwara, E. — Le mouvement théologique et religieux en Allemagne. L'année 1928. (p. 660-666).

LVI, 1929, *novembre* (nº 9).

Honoré, L. — Le Concordat entre le Saint-Siège et le royaume de Roumanie. (p. 738-743).

RECHERCHES DE SCIENCES RELIGIEUSES.

XIX, 1929, *avril* (nº 2).

Bardy, G. — L'Œuvre de Mgr Pierre Batiffol. (p. 122-141).

REVUE APOLOGÉTIQUE.

XLVIII, 1929, *mars* (nº 522).

de Christjerson, W. — La situation religieuse en Finlande. (p. 324-327).

XLVIII, 1929, *avril* (nº 523).

Rivière, J. — Monseigneur Batiffol. (*à suivre*). (p. 385-411).

XLVIII, 1929, *mai* (nº 524).

Rivière, J. — Monseigneur Batiffol. (*fin*). (p. 513-525).

Verriele, A. — La théorie trinitaire des Pères grecs et le livre du P. Galtier. (p. 540-553).

XLVIII, 1929, *août* (nº 527).

Galtier, P. — La Sainte Trinité en elle-même et en nous. (p. 141-157).

REVUE BIBLIQUE.

XXXVIII, 1929, *janvier* (nº 1).

Devreesse, M. R. — Le commentaire de Théodore de Mopsueste sur les Psaumes. (*suite*). (p. 55-62).

XXXVIII, 1929, *juillet* (nº 3).

Vosté, J.-M. — L'œuvre exégétique de Théodore de Mopsueste au IIe concile de Constantinople. (*à suivre*). (p. 382-395).

XXXVIII, 1929, *octobre* (nº 4).

Vosté, J.-M. — L'œuvre exégétique de Théodore de Mopsueste au IIe Concile de Constantinople. (*fin*). (p. 542-554).

REVUE DES SCIENCES RELIGIEUSES.

IX, 1929, *octobre* (nº 4).

Gaudel, A. — La théologie du Λόγος chez saint Athanase. (*à suivre*). (p. 524-539).

REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

XXV, 1929, *avril* (*nº* 2).

Leman, A. — Un traité inédit relatif au Grand Schisme d'Occident. (p. 239-259).

Il s'agit des Propositions de Chrétien Coc, doyen de Saint-Pierre de Comines, au synode de Lille de 1384. L'orateur n'est guère partisan des théories conciliaires.

XXV, 1929, *octobre* (nº 4).

Martin, Ch. — Un prétendu commentaire de Sévère d'Antioche sur les Actes des Apôtres. (p. 708-715).

REVUE ECCLÉSIASTIQUE DE LIÉGE.

XX, 1929, *mars* (nº 5).

Philips, G. — Le royaume de Dieu et l'Église. (p. 294-303).

XXI, 1929, *juillet* (nº 1).

Vieujean, J. — L'État actuel de la Controverse du Filioque. (p. 18-28).

XXI, 1929, *novembre* (nº 3).

Philips, G. — Hors de l'Église point de salut. (p. 149-162).

REVUE LITURGIQUE ET MONASTIQUE.

XIV, 1928-29, *octobre* (nº 7-8).

Gorce, D. — La part des « Vitae Patrum » dans l'élaboration de la Règle bénédictine. (p. 338-339).

Rousseau, O. — L'ancien monastère bénédictin du Mont-Athos. (p. 530-547).

Quelques ruines attestent encore l'existence, sur le versant oriental du Mont-Athos, d'un couvent amalfitain. Son histoire n'a jamais été écrite, et il faudrait s'en rapporter aux légendes pour compléter des données des récits hagiographiques, vies de saint Athanase, des saints géorgiens Jean et Euthyme. Il aurait été construit vers la même époque que la laure d'Iviron par un moine latin Léon Bénévent, d'accord avec les saints Jean et Euthyme, aurait eu de nombreux moines amalfitains, et aurait été consacré à la toute sainte Mère de Dieu.

L'histoire n'a rien conservé des premiers temps des moines latins au Mont-Athos, ils vécurent là deux siècles, sans grand prestige, et sans grande influence ; malheureusement les archives de ce monastère, qui sont conservées a Lavra, ne peuvent être consultées. Elles seules pourraient donner à ce sujet des renseignements exacts.

Des actes, établis en 1045, 1083, 1087, 1169 portent la signature des abbés bénédictins de Sainte-Marie des Amalfitains ; enfin, un acte portant comme seule date l'indiction 15 nous apprend la transmission à Lavra du monastère des Amalfitains.

L'EUROPA ORIENTALE.

IX, 1929, *janvier-février* (nº 1-2).

1. — Jorga, N. — Venezia ed i Romeni. (p. 1).

2. — Chastel, R. — L'evoluzione del regime dei fiumi internazionali europei. (*Fin*). (p. 25).

3. — Fumagalli, P. — La costituzione del Vidov-Dan. (*Suite, à suivre*). (p. 56).

4. — A. G. — Rassegna politica. (p. 69).

5. — Tra livri e riviste. (p. 81).

IX, 1929, *mars-avril* (*nº* 3-4).

1. — Wolkonsky, A. — Come la Storia della Russia premongolica può divenire una questione di attualità. (p. 63).

A propos d'un article de Onastsky. Jusqu'à 1240 on ne parle que de *Russie*, jamais d'*Ukraine*; il n'est pas question de celle-ci avant l'invasion tartare.

2. — Fumagalli, P. — La costituzione del Vidor-Dan. (*Suite, à suivre*). (p. 118).

3. — A. G. — Rassegna politica. (p. 149).

4. — Tra libri e riviste. (p. 153).

IX, 1929, *mai-juin* (nº 5-6).

1. — De Andreis, E. — La Polonia sul Baltico : Danzica e Gdynia. (p. 165).

2. — Onastky, E. — Russia e Ucraina. (p. 170).

Réponse au prince Wolkonsky.

3. — Wolkonsky, A. — « Russ » del sud e « Russ » del nord. (p. 203).

Réplique à l'article précédent.

4. — Fumagalli, P. — La costituzione del Vidov-Dan. (*Fin*). (p. 214).

5. — A. G. — Rassegna Politica. (p. 236).

6. — Tra libri e riviste. (p. 241).

IX, 1929, *juillet-août* (nº 7-8).

1. — Jancsô, B. — Alcune osservazioni critiche sulla storia antica del popolo romeno. (p. 245).

2. — Amaldi, M. E. — La Transilvania attraverso i documenti del conte Luigi Ferdinando Marsili. (*Suite*). (p. 262).

3. — De Baumgarten, N. — Sui rapporti storici tra la Russia e la Polonia. (p. 285).

4. — A. G. — Rassegna Politica. (p. 294).

5. — Note ed Appunti. (p. 297).

6. — Necrologio : (Carlo Kadlec). (p. 306).

IX, 1929, *septembre-octobre* (nº 9-10).

1. — Giannini, A. — La costituzione Estone. (p. 309).

2. — Volkobrun, S. — Sull' attività del Gabinetto dei Ministri sotto l'Imperatrice Anna Joanovna. (p. 348).

3. — Devoto, G. — La lingua lituana. (p. 361).

4. — A. G. — Rassegna Politica. (p. 371).

5. — Note ed Appunti : I Risultati del censimento ungherese dell' anno 1920. (p. 376).

RIVISTA DI LETTERATURE SLAVE.

IV, 1929, *janvier-février* (nº 1).

1. — Giusti, W. — Vilém Mrstik. [Littérateur tchèque, 1863-1912] (p. 1).

2. — Wenzelides, A. — Il romanziere croate August Senoa. (p. 29).

3. — Urbani, U. — Ivan Cankar. [Écrivain slovène, 1876-1918] (p. 40).

4. — Maver, G. — Alle fonti del romantismo polacco. (p. 48).

5. — Maver, G. — « Meditazione » di Lermontov. (p. 65).

IV, *mars-juin* (nº 2-3).

1. — Giusti, W. — Karel Sabina. [Littérateur tchèque, 1813-1877] (p. 85).

2. — Maver, G. — Leopardi presso i Croati e Serbi. (p. 99).

3. — Urbani, U. — Bozo Lovric. [Littérateur croate contemporain] (p. 164).

4. — Agosti Garosci, C. — Maria Konopnicka [poète polonaise, 1846-1910] **e le sue liriche « Italia ».** (p. 176).

5. — Autori, libri e riviste. (Bulgaria, Cecoslovacchia, Jugoslavia, Polonia, Russia). (p. 194).

IV, 1929, *juillet-août* (nº 4).

1. — Slavejkov, P. — Ràliza. (p. 229).

Poésie bulgare trad. par R. Poggioli.

2. — Giusti, W. — Conclusione sul « Buon Soldato Svejk » di J. Haske. [écrivain tchèque, mort en 1923] (p. 238).

3. — Nezval, V. — Due poesie. (p. 244).

4. — **Masek, J. — Due poesie.** (p. 246).
Traduites, comme les précédentes, du tchèque par W. Giusti.

5. — **Lo Gatto, E. — Sieroszewski** [écrivain polonais] **e « il Diavolo straniero ».** (p. 248).

6. — **Konopnicka, M. — Sonetti italiani.** (p. 254)
Traduites du polonais par G. Agosti Garosci et C. Garosci.

7. — **Lo Gatto, E. — « Sua altezza il servo Piter Komondor ».** [de l'écrivain russe contemporain Boris Pilujak] (p. 264).

8. — **Lo Gatto, E. — Uno scrittore soviettista neo-borghese.** [Boulgakov] (p. 270).
A propos de son roman *La garde blanche.*

9. — **Achmatova, A. — Versi.** (p. 277).
Traduits du russe par R. Poggiolo.

10. — **Majakovskij, V. — Da « 150.000.000 ».** (p. 287).
Vers traduits du russe par U. Barbaro.

IV, 1929, *septembre-octobre* (nº 5).

1. — **Giusti, W. — Un « contrasto tra l'anima e il corpo » nella letteratura Cèca del XIV secolo.** (p. 293).

2. — **Zeyer, J. — El Cristo de la Luz. Leggenda di Toledo.** (p. 300).
Traduite du tchèque par E. Lo Gatto.

3. — **Konopnicka, M. — Italia.** (p. 327).
Poésies traduites du polonais par G. Agosti Garosci et C. Garosci.

4. — **Tuwin, J. — Poesie.** (p. 359).
Traduites du polonais par W. Giusti.

5. — **Lo Gatto, E. — Su « Guerra e pace »** [de Tolstoï]. (p. 363).

6. — **Gumiljev, N. — Due liriche.** (p. 369).
Poésies traduites du russe par R. Poggioli.

STUDIUM.

XXV, 1929, *août-septembre* (nº 8-9).

Dirks, I. — I benedittini di Amay-sur-Meuse. (p. 334-337).

ESTUDIOS ECCLESIASTICOS.

VIII, 1929, *octobre* (nº 4).

Elorriaga, A. M. — No cabe fe divina en ningûn virtual inclusivo antes de su explicaciôn infalible dada par la Iglisca ? (p. 487-514).

RESENA ECLESIASTICA.

XXI, 1929, *mars* (nº 241).

J. C. — El Codi e la Moral soviètics. (p. 112-119).

*** THE AMERICAN CHURCH MONTHLY.**

XXV, 1929, *avril* (nº 4).

Sparrow Simpson, W. J. — The Lausanne Conference and the Creed. (p. 256-262).

Jusqu'à quel point on est arrivé à un accord doctrinal.

XXV, 1929, *mai* (nº 5).

Tatman, J. — The Crime of Anglo-Catholicism. (p. 347-351).

L'hostilité impuissante et les vaines oppositions que soulève le mouvement anglo-catholique.

Esmonde Sencourt, R. — The Abbé Portal. (p. 352-360).

Brève notice sur l'œuvre et l'esprit de l'abbé Portal. Ce qu'il voulait il l'a atteint : un rapprochement. Il a réussi à réunir des théologiens catholiques et protestants pour des conversations privées et amicales.

XXV, 1929, *juin* (nº 6).

Esmonde Sencourt, R. — The Origins of Schism. (p. 451).

Ce sont plus encore des considérations humaines que des principes religieux.

XXXVI, 1929, *juillet* (nº 4).

Esmonde Sencourt, R. — The Unity of the Faith. (p. 13-24).

Sparrow Simpson, W. J. — Bossuet's Interest in the Church of England. (p. 43-50).

XXVI, 1929, *septembre* (nº 3).

Sonder, E. L. — Liberalism in the Roman Church. (p. 179-186).

Le libéralisme dont parle l'A. n'a rien de quoi nous effrayer ; c'est « non pas ce libéralisme de pose, qui sous le manteau de « largeur de vue » cache une absence misérable de convictions, mais ce vrai libéralisme qui est le fruit d'une charité humble poussant ses racines dans une foi éclairée, et qui est l'expression d'un esprit qui a appris à dire la vérité avec charité. » L'auteur se félicite d'avoir rencontré ce libéralisme-là chez bon nombre de prêtres catholiques avec lesquels il a été en contact personnel, et « dont l'attitude amicale et la gracieuse courtoisie l'ont plus d'une fois confondu. » Courtoisie et cordialité pour sûr ne sont pas encore unité, mais pouvons-nous douter de ce qu'elles aident à créer l'athmosphère nécessaire pour un rapprochement entre chrétiens ?

Manning, C. A. — On the Edge of the World. (p. 209-216).

Étude sur le livre du même nom où Nicolas Lyeskov, auteur russe du siècle passé, a exposé ses vues sur les missions orthodoxes de Sibérie.

Hagopian, I. — The Armenian Apostolic Church Through the Eyes of a Protestant. (p. 217-222).

Impressions d'une Liturgie arménienne et réflexions sur l'histoire de l'Église de même nom.

Robinson, C. E. B. — Disunity As the Way to Unity. (p. 276-279).

Pas de concessions en vue d'obtenir une *media via*, pas de compromis mèneront à l'Union !

L'unité chrétienne ne se fera jamais par nos efforts à nous rapprocher ; elle sera uniquement le résultat de nos efforts à nous rapprocher de Dieu.

C'est en confessant fidèlement devant Dieu chacun notre foi, en la vivant sincèrement de mieux en mieux, que nous nous trouverons en fin de compte, et sans l'avoir cherché, plus proches les uns des autres.

VI, 1929, *novembre* (n° 5).

Bridgeman, C. T. — « Had Come to Jerusalem to Worship ». (p. 383-385).

Impressions de la Liturgie abyssinienne.

BLACKFRIARS.

X, 1929, *juilet* (n° 112).

St. John, H. — The Anglo-Catholic Problem. (p. 1176-1183).

« Il est toujours difficile d'envisager une situation d'un point de vue qui n'a jamais été le nôtre,et il est encore plus malaisé souvent de ressaisir, en imagination et avec sympathie, un point de vue que pour notre part nous avons abandonné. Plus ardente sera notre conviction, et plus ardue la tâche d'aborder une situation avec les yeux et le cœur de ceux qui sont en désaccord avec nous. Et pourtant c'est une condition préliminaire, d'où dépendra le succès de toute discussion fructueuse, que la réalisation de cette tâche. Si vous attaquez les convictions profondes d'un homme, et qu'en les attaquant vous laissez paraître votre aveuglement pour l'influence que ces convictions exercent sur son cœur et son esprit, et pour la part de vérité réelle qu'elles contiennent, vous ne produirez rien que de l'irritation et une fidélité plus grande pour l'erreur que vous essayez de déloger. L'unique moyen assuré d'obtenir de lui une attention sincère pour la vérité qui lui fait défaut et que vous possédez, c'est d'être capable de comprendre, et de montrer que vous comprenez tout ce que représentent pour lui ses convictions ; c'est d'être capable de faire, dans votre propre esprit, la part du vrai et du faux dans les choses qui s'imposent à sa loyauté. »

Nous avons tenu à transcrire intégralement cette page lumineuse que

tout apôtre d'un rapprochement entre chrétiens devrait méditer. Nous ne suivrons pas l'A. dans l'application qu'il fait de ces principes de bon sens. « Généralement, dit-il, dans nos relations avec les Anglo-Catholiques, nous avons omis avec brio de nous conduire d'après ces premiers principes de discussion fructueuse... Le résultat, c'est cette inévitable impression, rarement exprimée, qu'un Anglo-Catholique ou bien doit être un coquin, ou bien un fou. Présente à l'esprit, ne fut-ce que d'une manière inconsciente, cette présupposition-là n'est guère de nature à contribuer au succès d'une dicussion où nous nous trouvons en face d'opposants dont le savoir et la sincérité ne le cèdent probablement en rien aux nôtres. »

L'A. voit dans l'Anglo-Catholicisme un mouvement de lente gravitation vers l'Église, qu'il faut se garder d'entraver dans son développement. « Ce qui n'implique pas, dit-il, qu'il faille atténuer l'obligation d'une soumission individuelle à l'Église, au cas où quelqu'un serait clairement préparé pour ce pas ; mais cela implique un renversement de l'attitude présente d'une grande partie de nos polémistes, attitude qui aigrit plus qu'elle ne persuade... Un renversement pareil, si l'on tient compte du trouble qui règne dans l'Église d'Angleterre, pourrait contribuer beaucoup à la soumission finale d'une section considérable de cette Église. »

Nous sommes heureux de reproduire ces considérations si sensées d'un religieux anglais. Elles gardent leur pleine valeur pour n'importe quel département de l'apostolat pour l'Union. La compréhension sympathique du point de vue de nos frères séparés, dont nous reconnaissons et le savoir, et la sincérité, est une *condition sine qua non* pour le succès de notre travail de rapprochement. Dom G. LAPORTA.

X, 1929, *août* (nº 113).

Wilkinson. M. — The Problem of Le Couragеr, [sic] **1671-1776. A Study in Gallicanism and réunion**. (p. 1250-1258).

Étude sur l'activité unioniste de P. F. le Courrayer. L'A. ne semble pas connaître le volume que M. Préclin a consacré au sujet en 1928.

D. G. L.

(*Nous renvoyons la suite de la* **Revue des Revues** *au prochain numéro.*)

Bibliographie.

SMURLO, E. — LE SAINT-SIÈGE ET L'ORIENT ORTHODOXE RUSSE, 1609-1654. — Prague, Éditions « Orbis ». — 1928. — 26 × 18. — 354-265 p. — Br. : fr. 70. — *Collection* : Publication des archives du ministère des affaires étrangères. Première série, n° 4.

Le but de cet ouvrage, chef-d'œuvre de présentation typographique, n'est pas de suivre pas à pas le Saint-Siège dans le travail qu'il déploya, pendant la période allant de 1609 à 1654, dans l'Orient orthodoxe russe. Se servant de documents recueillis par lui, l'A. a seulement voulu jeter un nouveau trait de lumière sur cette activité. Ce serait peut-être plus juste de voir dans cet ouvrage, non pas une monographie, mais un commentaire accompagnant les documents publiés par l'A. et tirés pour la plupart des Archives de la Propagande dont l'accès lui fut accordée, en 1905, par la bienveillante autorisation de S. S. Pie X.

La Moscovie, dans la première moitié du XVII[e] siècle, avait décidément tourné le dos à Rome. La situation ne commence à se modifier que dans la seconde partie du siècle, lorsque l'incorporation de la Petite Russie, les sollicitations du roi de Pologne et l'attitude franchement hostile que Moscou adopta lors de la propagation de l'Union dans les provinces russes de la Pologne, provoquèrent à Rome une énergique réaction contre la politique moscovite. Il devint dès lors impossible pour les Russes de continuer plus longtemps à ignorer le Saint-Siège. Avec la mort du pseudo-Dimitri I[er] (1606) les espoirs d'Union que cet aventurier avait habilement suscités, se trouvèrent cruellement trahis. Tout le travail était à recommencer et Rome fut forcée d'abandonner pour longtemps l'idée de reprendre des relations directes avec la Moscovie dissidente.

Les historiens n'ont guère prêté d'attention à la situation dans laquelle se trouvaient réciproquement Moscou et Rome entre 1609 et 1654, probablement parce que, pendant cette période, il n'a pas existé entre les deux gouvernements de véritables rapports diplomatiques. Les seules relations dont il peut être question, sont purement unilatérales : c'est le Saint-Siège qui se tourne vers Moscou. Désireux de se rendre compte de ce qu'il pourrait faire pour franchir la barrière que l'époque des troubles avait élevée entre le chef de l'Église romaine et le tsar orthodoxe, il étudie les moyens qui auraient pu conduire vers un rapprochement. Encore qu'ils n'aient pas abouti à créer des rapports dans le vrai sens du mot, les événements de ces années-là n'en gardent pas moins leur importance historique dans le schéma du tableau auquel on pourrait donner le titre : « La

Russie et le Saint-Siège». C'est à l'étude de ces événements que le présent ouvrage du Prof. Smurlo est consacré.

La période qui va de 1609 à 1654 peut être appelée« période de préparation» : dans les décades d'années qui suivirent, la glace se rompt ça et là. La Moscovie, pleine d'appréhension, et au prix de pénibles efforts, entreprend de timides essais qui la conduiront, non pas encore à un véritable rapprochement, mais du moins à une meilleure compréhension de l'adversaire, à une plus exacte connaissance de sa nature. Pendant bien des années encore ces tentatives porteront un caractère occasionnel ; elles resteront entourées d'une atmosphère de défiance et de doute, et ce n'est qu'au début de la guerre du Nord (1700-1721) qu'un réel changement se produit : la Russie recherchera alors franchement un accord avec le Saint-Siège et entrera en rapports directs avec lui.

Les pièces historiques se rapportant à cette période de préparation, à laquelle le Prof. Smurlo restreint ses recherches, sont citées en appendice et analysées dans dix-huit chapitres bilingues (russe-français). Se basant sur cette étude, l'A. tire des conclusions particulières. Il passe sous silence tout le matériel déjà mis en œuvre dans la littérature historique et ne sort presque jamais des limites circonscrites par les documents personnellement recueillis et offerts ici même à l'attention des lecteurs.

Dans ses conclusions personnelles, l'A. témoigne d'un désir sincère d'impartialité. « L'histoire, dit-il, n'est pas un tribunal : à ses yeux il n'y a ni coupables ni innocents : elle ne fait qu'expliquer les actions des hommes. » (p. 288). Encore cette explication sera-t-elle influencée par le point de vue philosophique ou théologique adopté par l'historien. Or, malgré le respect dont l'A. témoigne à l'égard de l'Église catholique, son point de vue est si loin d'être romain, qu'il est à peine chrétien. On en jugera par les déclarations suivantes : « Dans sa formule *extra ecclesiam Romanam nullam salutem* (sic) le gouvernement pontifical continuait à renfermer les mêmes postulats interdits à la discussion, le même esprit intraitable et la même intransigeance. Rome avait raison. Et c'est là la tragédie qui pèse sur tout système religieux fondé sur des bases immuables, ayant la consécration de l'histoire : rester fidèle à soi-même, ne jamais abandonner sa ligne de conduite, ni admettre aucune défaillance. La vie impose des concessions, mais chaque concession est comme une crevasse qui défigure et menace le monument. Le Concile de Trente l'avait compris. Il conserva à l'Église catholique la structure qui avait déterminé sa croissance et qu'avaient créé les efforts collectifs d'un Grégoire VII, d'un Innocent III, d'un saint Thomas d'Aquin ; mais en la conservant telle, il la retrancha de la vie, l'isola de tout, en la renfermant dans un cercle de fer, où elle devenait le seul but de soi-même. «Vie » et « Catholicisme » suivirent deux routes divergentes et arrivèrent peu à peu à ne plus se comprendre. On avait raison de dire à propos de l'Église romaine : « les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle », mais elle se trompait lorsqu'elle croyait avoir le droit de soumettre

à ses lois la « Vie », et son erreur était tragique en ce qu'elle admettait en principe la possibilité d'une telle subordination. L'Église romaine a apporté à son travail une profonde conviction et une noble ardeur, en s'efforçant de construire autour d'elle la vie individuelle et sociale selon son propre idéal. Mais les résultats qu'elle obtint furent différents de ceux qu'elle avait espérés et d'autant plus fâcheux dans les pays, où la voix du Suprême Pontife jouissait de plus d'autorité. » (*Introduction*, p. 283-4.)

C'est la pensée constante de l'A. ; on la retrouve dès le premier chapitre, sous cette forme à peine différente : « Nous ne pouvons pas douter de l'élévation et de la pureté des sentiments, dont était animé le Saint-Siège et ce n'est pas le blâme, mais l'admiration que doit éveiller en nous la fermeté de ses principes, le dévouement qu'il apporte au service de l'idée à laquelle il s'était consacré. Nous le répétons : Rome ne pouvait agir autrement. Telle était sa nature et son essence. Comme il est impossible à l'oiseau de ne pas chanter, comme l'eau ne peut s'empêcher de descendre vers la vallée, ainsi une Église, quelle qu'elle soit, ne peut que dire ? « extra MEAM ecclesiam nullam salutem ». (p. 288-9 ; cf. aussi la fin du chapitre XII, p. 321-2.)

Est-il besoin de le dire ? La vitalité et la fidélité incomparables de l'Église catholique prouvent à l'évidence que l'immutablilté des dogmes et des principes n'étouffe en rien la vraie Vie, mais la fait éclore partout, parce que cette immutabilité n'est autre que celle du Christ qui a promis d'être avec son Église jusqu'à la fin des siècles.

Au reste, sans entrer dans le détail des menus faits historiques qui sont analysés dans cette étude, on y trouve, presqu'à chaque page, des aperçus fort intéressants, qui serviront utilement de règles de prudence aux apôtres de l'Union. Nous signalons en particulier à l'attention du lecteur les chapitres VII (n. 2, p. 307), VIII (p. 312-3), XIII (n. 3, p. 325 ; n. 6, p. 329 ; n. 7, p. 329-330).

Dans son *Introduction*, l'A. résume en ces termes l'attitude du Saint-Siège : « Rome avait foi en son avenir, les revers et les déboires étaient considérés comme des épreuves passagères. Tôt ou tard la vérité se ferait jour, car *gutta cavat lapidem* : si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. « Frappez et il vous sera ouvert ». Et le programme du Saint-Siège continuait à rester le même. » (p. 283)

Cette foi en son avenir, Rome ne l'a jamais perdue, ne la perdra jamais, parce qu'elle a des promesses de perennité. Cette foi s'étend aussi à l'Union des Églises, car son ardeur infatigable pour cette grande œuvre n'est ni zèle politique ni soif de domination ecclésiastique, mais la conscience d'une mission impérative, volonté suprême de son divin Fondateur : *ut omnes unum sint !*

DOM FRANCO DE WYELS.

SCHWEIGL, J. — DIE HIERARCHIEN DER GE-

TRENNTEN ORTHODOXIE IN SOWJETRUSSLAND. II. IHRE KANONISCHEN GRUNDLAGEN. — Rome, Instit. Orient. — 1929. — 25 × 18. — 80 p. — Br. : 8 L. — *Collection* : Orientalia Christiana, V, 3.

Le droit canonique latin codifié en 1917 est basé sur la Révélation et une expérience séculaire, il présente non une réforme mais une harmonisation et une adaptation des Constitutions et des lois de l'Église. Le fondement de cet édifice juridique est l'art. 219. « Le Pontife romain, légitimement élu, dès le moment de l'acceptation de son élection, obtient de droit divin, le plein pouvoir de la juridiction suprême. »

Lorsque le 15 août de cette même année 1917 fut convoqué à Moscou le Concile orthodoxe pan-russe il s'agissait d'une réforme de la Constitution Ecclésiastique de Pierre le Grand, sans retour cependant au régime ancien du Patriarcat autocéphale, ou rattaché à Constantinople ou à Rome. La Constitution de l'Église orthodoxe élaborée par le Concile, sans renier les bases scripturaires et patristiques, mais à défaut d'expérience, est fortement influencé par l'idéologie. Le principal canon (formule transitoire dit-on) stipule que « dans l'Église russe la plus haute autorité revient au Concile national » ; il trahit le soucis d'affirmer avant tout le caractère conciliaire (sobornost) de l'Église russe. Cependant comme le Concile ne se réunira que tous les deux ans, il a fallu créer des organes exécutifs et administratifs ; ce sont : le Patriarche, le Saint Synode, le Conseil Supérieur Ecclésiastique, chargés de se contrôler mutuellement et de partager la responsabilité du pouvoir.

Chacun de ces organes à son tour représente une théorie : le patriarcat, la primauté d'honneur ; le Saint Synode, l'égalité des évêques ; le Conseil Supérieur, la participation des laïcs à la haute administration ecclésiastique. L'unité de direction étant sacrifiée à des vues théoriques, on a vu en moins de dix ans, surgir au sein de l'Église russe trois hiérarchies : la hiérarchie patriarcale, la hiérarchie synodale et la hiérarchie du petit Concile, qui reconnaissent respectivement l'autorité suprême du Patriarche, du Concile, ou d'un synode d'évêques remplaçant provisoirement le Patriarche. Chacune de ces hiérarchies à eu des Conciles et a élaboré des décrets,sans toutefois cesser d'avoir des contacts avec ses congénères. On possède ainsi les Actes et Décrets du Concile de l'Église russe orthodoxe de 1917-18 (Église Patriarcale) ; les Rapports du Concile national de 1923, le Protocole du Concile de 1925 (Hiérarchie Synodale); le Compte Rendu du Congrès des Vieux-Chrétiens (Hiérarchie du Petit Concile). On comprendra dès lors combien il est difficile d'établir les bases juridiques de l'Église en Russie.

Voici comment le R. P. Schweigl a traité ce sujet : I. Esquisse du développement de l'organisation canonique de l'Église russe. — A) Avant la Révolution. — B) Au Concile de 1917-18 : *a*) Convocation du Concile sur une base conciliaire ; *b*) Discussion au sujet du rétablissement du Patri-

arcat ; *c*) La séance du 28 octobre ; *d*) Rôle des organismes co-responsables : le S. Synode et le Conseil Supérieur Ecclésiastique ; *e*) Accroissement de l'autorité du Patriarche dans le but d'assurer une direction unique de l'Église.

II. Bases canoniques des hiérarchies respectives. Exposé de la justification canonique de chaque groupe. Griefs formulés par les autres hiérarchies. — A) Hiérarchie Patriarcale sous le Métropolite Serge de Nijni-Novgorod. — B) Hiérarchie Synodale. — C) Hiérarchie du « Petit Concile ». — D) Les Autocephalistes dans la hiérarchie Patriarcale.

III. Difficultés non encore élucidées, qui empêchent de solutionner la situation juridique des différentes hiérarchies. — A) Valeur canonique de la réforme de Pierre-le-Grand. — B) Discussion relative à la « sobornost ». — C) Confusion du pouvoir d'ordre et de juridiction. — D) Manque d'une codification du Droit ecclésiastique. — E) Autorité du Patriarche Oriental. — F) Sombres previsions concernant un Concile Général de l'Orient orthodoxe.

Dom Th. Belpaire.

HARDEN, J. M. — THE ANAPHORAS OF THE ETHIOPIC LITURGY. — London, S. P. C. K. — 1928. — 19 × 13. — 136 p. — Rel. : 7 s. 6 d.— *Collection* : Translations of Christian Literature. Series III : Liturgical Texts.

Si nous sommes peu renseignés sur l'histoire de l'Église d'Éthiopie, nous le sommes encore moins sur l'histoire de sa Liturgie. Le présent ouvrage est une contribution intéressante à l'étude de cette dernière. L'A. limite son sujet à la forme développée des anaphores éthiopiennes, telles qu'elles ont été en usage depuis la seizième siècle au plus tard. A cette époque, et probablement plusieurs siècles avant, le service eucharistique comprenait, comme dans l'Église abyssinienne contemporaine, deux parties : la pro-anaphore, invariable sauf pour les leçons du Nouveau-Testament, et finissant au *Sursum corda* ; et l'anapbore ou prière eucharistique qui variait selon le jour. De même que dans le rit byzantin on emploie généralement la liturgie de S. Jean Chrysostome, mais qu'à certains jours on lui substitue celle de S. Basile, et à d'autres encore celle des Présanctifiés, de même aussi la liturgie éthiopienne possède son anaphore normale, celle dite *des Apôtres*, à laquelle d'autres sont substituées à certains jours. La seule différence, c'est que dans l'Église éthiopienne le nombre des anaphores subordonnées est beaucoup plus grand. On en compte habituellement seize. L'A. en donne treize et en signale trois autres. Dans les *Ephemerides Liturgicae* (1928, p. 440-3 et 507-531) Semharay Selim a publié une dix-septième anaphore éthiopienne, celle *de S. Marc*, qui n'est d'ailleurs qu'une traduction de l'ancienne liturgie d'Alexandrie, comme celle *de S. Basile* est la traduction d'une anaphore copte, et celle *de S. Jacques, frère du*

Seigneur est la traduction de la liturgie d'Antioche. Toutes les autres, du moins dans leur forme actuelle, semblent n'avoir été en usage que dans l'Église éthiopienne.

Un nombre aussi considérable d'anaphores, en usage dans une même Église, permet de faire des rapprochements intéressants pour certains problèmes liturgiques, notamment pour la consécration, l'oblation et l'invocation ou épiclèse.

Pour ce qui est de la *consécration*, la narration de la Dernière Cène avec la récitation des paroles de l'institution se retrouve dans toutes les anaphores, avec cette singularité inattendue que dans celle dite *de Notre-Seigneur*, pour la consécration du calice, — et dans celle dite *de Jacques de Serug*, pour les deux consécrations, — les paroles de l'institution sont placées à la deuxième personne, ce qui, de l'avis de l'A., serait un ndice d'antiquité. Cette forme inusitée de l'institution soulèverait un problème fort délicat et assez nouveau sur la validité d'une formule consécratoire ne contenant pas *in recto* les paroles de Notre-Seigneur.

Quant à l'*oblation* qui suit habituel lementles paroles de l'institution, elle fait défaut dans les anaphores *de Notre-Dame*, *de S. Athanase*, *de S. Grégoire d'Alexandrie* et, apparemment, dans celle *de Jacques de Serug* et *de S. Cyrille*, comme aussi dans celle *de S. Marc*, éditée par SEMHARAY SELIM. Toutefois dans celles *de S. Athanase* et *de S. Cyrille*, il y a une prière d'oblation avant l'institution, et celle *de S. Jean l'Évangéliste* en possède une avant, et une après l'institution. Ici encore se pose un problème théologique et liturgique très important : jusqu'à quel point l'oblation explicite de l'Hostie et du Calice consacrés est-elle essentielle au sacrifice de la messe ?

Enfin, pour l'*invocation* ou *épiclèse*, la comparaison de ces anaphores éthiopiennes ne manque pas d'intérêt. Le Dr. H. fait remarquer d'abord (p. 26), que les formes les plus anciennes d'invocation, existantes en éthiopien, se trouvent dans l'anaphore *des Ordonnances de l'Église éthiopienne* et dans celle *du Testamentum Domini*, qui, à cause de leur ancienneté, ne rentraient pas dans le cadre de son ouvrage. Or, dans ces deux anaphores l'invocation n'est pas une demande au Saint-Esprit de descendre sur les offrandes pour les consacrer, mais une prière pour le don du Saint-Esprit aux communiants, pour leur sanctification et confirmation dans la foi.

Ce type d'invocation, sous des formes variées, quelquefois à l'adresse du Christ, se retrouve dans toutes les anaphores, sauf dans *les* 318 *Orthodoxes*, *Dioscore* et *Jacques de Serug*, dans lesquelles, par contre, il y a une épiclèse sous forme de prière pour la descente du Saint-Esprit sur les éléments. Celle-ci, d'ailleurs, se trouve juxtaposée au premier type d'invocation dans toutes les autres anaphores, sauf *Notre-Dame*, *Athanase* et *Grégoire d'Arménie*. Encore dans *Notre-Dame*, y a-t-il une demande au *Fils* de bénir et de consacrer, et dans *Athanase* une invocation à l'*Agneau* d'unir son Corps et son Sang au pain et au calice. Il reste pourtant l'ana-

phore de *S. Grégoire d'Arménie* dont toute forme d'épiclèse, au sens ordinaire ou byzantin du mot, est absente.

Dans l'anaphore *de S. Marc*, publiée par SEMHARAY SELIM, l'invocation du Saint-Esprit est très explicite, mais au lieu de *demander* qu'Il consacre, on *affirme*, on *constate* que la transubstantiation *a été faite* par Lui (qui *fecit* hunc panem corpus... et hunc calicem sanguinem...). C'est du moins ainsi que l'A. traduit le texte éthiopien. Si c'est là le vrai sens du texte original, cette forme d'épiclèse correspondrait à l'interprétation que certains liturgistes tendent à donner à l'épiclèse byzantine.

La traduction anglaise de ces anaphores éthiopiennes, avec les notes introductoires dont le Dr. H. les fait précéder, sera certes d'une grande utilité pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude de la liturgie de la messe et surtout des problèmes que nous avons soulevés. Elle le serait davantage si l'auteur nous avait fait bénéficier du texte intégral de la pro-anaphore et de toutes les anaphores.

Le lecteur se rappellera que ces anaphores sont à l'usage des Éthiopiens monophysites et que leur rédaction se ressent fortement de l'erreur d'Eutychès. Les Uniates se servent des mêmes anaphores, mais d'après une édition expurgée, publiée en 1913.

Dom FRANCO DE WYELS.

ZAITSEV, BORIS. — PREPODOBNYI SERGI RADONEGKI. (Saint Serge de Radonej) — Paris, Y.M.C.A. Press. — 1925. — 19 × 12. — 106 p. — Br. : $ 0,50.

GUIPPIOUS, ANNA. — SVIATOI TIKHON ZADONSKI. (Saint Tichon Zadouskij). — Paris, Y. M. C. A. Press. — s. d. — 19 × 12. — 56 p.

SKOBTSOVA, E.— JATVA DOUKHA. JYTIA SVIATYKH. (La moisson de l'esprit. Vie de Saints). 2 vol. — Paris, Y. M. C. A. Press, — s. d. — 19 × 12. — 41 et 41 p.

Ces trois petits volumes donnent une bonne idée de la façon dont les Russes conçoivent l'hagiographie. Analysons le premier qui nous a semblé le plus intéressant.

L'A. de cet opuscule est un littérateur au style incisif et alerte, qui, sans vouloir faire œuvre d'érudition, se montre consciencieux dans l'emploi de ses sources. Il nous trace un portrait fidèle de son héros qui est vénéré comme saint dans l'Église russe. Les Annales russes contiennent quelques phrases sur Saint Serge de Radonej ; un certain moine Épiphane, contemporain de Serge, nous a laissé une vie, écrite environ vingt ans après la mort du saint ; cette vie ne nous est connue malheureusement que par une rédaction serbe de Pakhôme, hagiographe peu soucieux de conserver intact les documents qu'il employait : les histo

riens le soupçonnent de dénaturer les miracles dans un esprit tendancieux. M. Z. prévient seulement ses lecteurs de ce que des éléments légendaires ont pu se glisser dans les récits, mais ne doute pas que saint Serge possédait certainement « la faculté de percer le voile de la vie courante et ordinaire ». Dans l'histoire politique de la Russie, saint Serge intervient pour bénir l'armée du Grand Kniaz Dimitri Ivanovitch et lui prédire (les Annales publiées par L. Lvov, que M. Z. semble avoir consultées, ne contiennent pas ce renseignement) la victoire sur l'armée tatare du Khan Mamaï : c'est la célèbre bataille de Koulikovo (1380). Dans l'histoire ecclésiastique Serge est célèbre par le refus qu'il opposa au Métropolite de Moscou Alexis, qui l'avait désigné pour être son successeur (1378). (Les Annales de L. Lvov sont muettes sur cet événement). Dans l'histoire monastique le saint n'a laissé ni règle de vie commune, ni méthode d'ascèse. Mais l'austérité de sa vie et le silence dont il s'entourait au fond de la sombre forêt, qui servit d'asile à ses religieux, ont exercé une fascination sur ses contemporains et ont assuré la prospérité de la laure édifiée par saint Serge, sous le vocable de la Sainte-Trinité, à quelques dizaines de verstes de Moscou. La vie de cet homme, explique l'A., est remarquable par sa simplicité et l'absence de toute extravagance. Par ce trait Serge de Radonej s'opposerait à François d'Assise, qui serait lui, à en croire l'A., un illuminé. Je croirais plutôt qu'à la base de toute sainteté, qu'elle soit catholique ou orthodoxe, il y a beaucoup de bon sens.

Dom Th. Belpaire.

ZAITSEV, BORIS. — ATHOS. — Paris, Y. M. C. A. Press. — 1928. — 19 × 14. — 127 p.

Dans cette plaquette M. Z. essaie de donner l'impression produite sur lui par le site et la vie religieuse du Mont-Athos, tel qu'il l'a «vu, entendu, et respiré ». Il y a trouvé surtout la Russie — qui y posséde un établissement monastique — « la Russie compacte, forte et authentique ». Un des charmes de l'Athos, et accessible aux Russes seulement, c'est qu'on retrouve là dans son inaltérable pureté le type, le caractère, le parler russe, — beauté qu'effleure à peine « le fier regard de l'étranger ».

Dom Th. Belpaire.

OSTROGORSKI, GEORG. — STUDIEN ZUR GESCHICHTE DES BYZANTINISCHEN BILDERSTREITES. — Breslau, Marcus. — 1929. — 24 × 16. — 113 p. — Br. : M. 6. — *Collection* : « Historische Untersuchungen », 5. Heft.

Les luttes iconoclastes du VIII[e] siècle ont laissé une empreinte profonde sur l'histoire de l'Église orientale. Il nous est cependant difficile de reconstituer la physionomie exacte de cette époque ; le septième Con-

cile œcuménique avait ordonné (754) la destruction de tous les écrits considérés comme hérétiques et cet édit n'a été que trop bien exécuté. Aussi les documents nous manquent-ils aujourd'hui pour un *audietur et altera pars*. Les seules sources qui nous restent pour nous renseigner sur la pensée des iconoclastes sont quelques citations conservées par les apologistes catholiques, qui les mettent en valeur pour mieux les combattre. Réunir ces textes de prélats orthodoxes grecs — comme les fameux *Antirrhetici* I et II de Nicéphore de Constantinople contre l'Empereur Constantin V — et les mettre dans la lumière des conciles iconoclastes de 754 et 815, a été l'œuvre méritoire de M. Ostrogorski. La présente étude, thèse de doctorat, est une ébauche pour un travail scientifique plus documenté que l'A. nous promet pour l'année prochaine.

Dom A. DE LILIENFELD.

SCHWEIGL, P. J. — DER BOLCHEWISMUS. — Augsburg, Haas et Grabherr. — 1929. — 22 × 14. — 66 p. — Br. : M. 1.80. — *Collection* : Politik und Kultur, 7.

Cet écrit du savant professeur de l'Institut Oriental à Rome, paru d'abord dans la *Civiltà Cattolica*, emprunte ses renseignements principalement aux deux ouvrages : *Vie et Œuvres de Lénine* datant de 1920, et *La Révolution Bourgeoise*, t. 4, 2e partie, de la Collection des œuvres de Lénine. L'A. s'est attaché, après avoir donné un aperçu de la Révolution bolchéviste, à mettre en lumière surtout les idées de Lénine sur l'État et sur la Religion.

Le but avéré de la troisième Internationale, dont le siège est à Moscou, est de bouleverser si profondément l'ordre social actuel qu'on ne puisse plus jamais le rétablir. Mais le second souci est de sauvegarder la dictature du prolétariat. Celle-ci revient pratiquement, Lenine le reconnait, à la dictature d'une élite, de ceux notamment qui sont jugés aptes à la fonction de gouverner. Cette dictature prolétaire est donc et restera un vain mot.

Quant aux idées religieuses, les bolchévistes, sous le couvert de la liberté de conscience, poursuivent le dessein d'étouffer dans les masses et dans la jeunesse jusqu'à la notion de Dieu, contraire au matérialisme professé par Marx.

Dans les derniers chapitres de son exposé le R. P. S. examine l'application de cette idéologie bolchéviste à la vie politique et sociale durant les dix dernières années : où en est, en Russie, la vie économique, la situation du prolétariat, l'indépendance des républiques, qui forment l'État soviétique ? Quel est l'attitude de celui-ci vis-à-vis des partis d'opposition, et vis-à-vis des États voisins ? Systématisation succincte du bolchévisme et jugement sévère sur les erreurs qu'il contient : voilà ce que présente cette brochure.

Dom Th. BELPAIRE.

JACOBSOHN, LJULOW. — RUSSLAND UND FRANKREICH IN DEN ERSTEN REGIERUNGSJAHREN DER KAISERIN KATHARINA II., 1762-1772. — Berlin, Ost-Europa-Verlag. — 1929. — 23 × 16. — VIII-74 p. — *Collection* : Osteuropaeische Forschungen, Neue folge, Bd. 4.

Au début du XVIIIe siècle, sous le règne de Pierre Ier, la Moscovie avait été transformée, à coups d'oukases, en une grande puissance européenne. La Convention d'Amsterdam (1717) reconnaît ce nouvel état de choses, mais ce n'est que dans la deuxième partie du Grand siècle que la Russie revendique des prérogatives, correspondantes à son rang, à l'assemblée des nations occidentales. Profitant de son ascendant naturel sur Louis XV, faisant jouer toutes les ressources de ses diplomates, Catherine II obtient un resserrement de l'alliance contre l'Angleterre et la Prusse ; mais la France et l'Autriche ont trop d'intérêts à ne pas rendre la Russie trop forte, pour résister à la tentation d'intriguer en Pologne. Les instructions de l'agent français, de Chateaufort, sont précises « nourrir dans les esprits de la nation polonaise la haine et la défiance contre les Russes » (p. 62). Par cette politique fâcheuse l'équilibre européen se trouva mis en danger, et les partages de la Pologne (partie la plus captivante de la brochure) dédommagèrent la Russie de l'écroulement de la « barrière de l'Est ».

L'A. appuie son récit de ces événements d'une documentation abondante et choisie avec impartialité.

Dom A. DE LILIENFELD.

GRUENING, IRENE. — DIE RUSSISCHE OEFFENTLICHE MEINUNG UND IHRE STELLUNG ZU DEN GROSSMAECHTEN, 1878-1894. — Berlin, Ost-Europa-Verlag.— 1929. — 23 × 16. — 219 p. — *Collection* : Osteuropaeische Forschungen, Neue Folge, Bd. 3.

Trois grands événements marquent le règne d'Alexandre II : la libération des serfs, l'introduction des zemstvos et, en 1865, l'oukase sur la liberté de la presse.Cette dernière réforme donna naissance à toute une littérature, comme par exemple le *Roussski Viestnik* de Katkov, le *Sovremennik* et autres journaux. Mais l'idéalisme romantique de certains rédacteurs dépassa vite toutes les bornes de la prudence, et l'attentat de 1881 marque le début d'une nouvelle réaction contre les trop fougueux partisans de Sa Majesté la Presse. L'ardeur à « défendre ses idées » malgré et contre tous n'en subsista pas moins ; elle ne fit que se cacher davantage depuis que des soupçonneux censeurs se servaient de tout prétexte pour dénoncer des «suspects» et se faire donner de l'avancement. L'influence de la presse, et donc de l'opinion publique, a joué un grand rôle aux fameuse années 1840, 1860 et 1880 ; mais c'est peut-être dans la

politique étrangère de la Russie qu'elle manifesta le mieux sa force occulte. L'A. le montre très clairement en racontant, à la fin de cette étude, comment d'amie de l'Allemagne qu'elle était, la Russie devint panslaviste et francophile.

Dom A. de Lilienfeld.

MÉLIA, JEAN. — CHEZ LES CHRÉTIENS D'ORIENT. — Paris, Fasquelle, — 1929. — 19 × 12. — 216 p. — Br. : fr. 12.

Nul n'ignore la part glorieuse qui revient aux prêtres français dans l'apostolat des pays du Levant. Quelles figures sympathiques que les bons Pères Blancs de Sainte-Anne et les savants Dominicains de l'École Biblique de Jérusalem ! M. Mélia nous fait visiter les centres principaux où travaillent ses compatriotes. Il nous fait apprécier la bonté des Lazaristes à Antoura, et la puissance des Jésuites à Beyrouth. Mais pourquoi cette éternelle confusion entre action catholique et civilisation française ? Les Français se font un grand tort en répétant toujours trop haut qu'ils sont une grande nation. Ne savent-ils donc pas qu'une vérité si évidente se voit d'elle-même ? Les vrais amis de la France ne peuvent que regretter ce travers.

Il y a des lacunes. Nulle trace ici de nos confrères bénédictins du séminaire syrien à Jérusalem. Et où sont les Capucins, gardiens des lieux saints, dont l'influence, quoi qu'on en raconte, a été considérable ?

Ce livre sera très utile à quiconque veut se rendre compte de l'action catholique en Proche-Orient. Il contient bon nombre de détails historiques et actuels, quelquefois des appréciations justes que l'auteur laisse tomber au hasard de son sac un peu mêlé. Mais il n'y a ici aucune idée vraiment ecclésiastique ; l'auteur se soucie uniquement de l'action française. Le bien et le mal, grands parfois tous les deux, de l'influence latine dans ces pays depuis l'époque des Croisades, épopées dont M. Mélia semble ignorer les aspects sombres, ne sont pas encore passés de la légende à l'histoire.

C. A. B.

INGRAM, KENNETH.— HAS THE CHURCH FAILED ? — London, Allan. — 1929. — 19 × 13.5. — 222 p. — Rel. : 5 s.

M. Ingram, qui est anglican et laïque, appartient à l'école prophétique dont nous voyons les représentants rôder autour de la hiérarchie dès les temps apostoliques, pour s'y opposer enfin dans la crise montaniste. Il veut plus de facilité d'adaptation dans l'Église, plus d'esprit de conciliation et de compréhension, moins d'institutionalisme et de légalisme. Il est mécontent des docteurs et des scribes. Devant les ravages faits aujourd'hui dans la société par le divorce et le « Birth-control », il est temps,

dit-il, que les personnes responsables fassent autre chose que de répéter des vaines prohibitions. L'abîme entre l'incroyant et le croyant se creuse de plus en plus. La religion devient de plus en plus antipathique aux esprits modernes, et l'A. accuse les personnes pieuses d'en être responsables. Ils s'interdisent par scrupule toute pensée nouvelle, et par puritanisme les joies même légitimes. Ce livre est un appel adressé à ces personnes, pour qu'elles se mettent à la page et se montrent plus humaines envers leur prochain. *Surge qui dormis !...*

Ajoutons que le titre de l'ouvrage, *L'Église a-t-elle échoué ?* est dogmatiquement inadmissible, mais peut se soutenir comme tour de rhétorique. On pourrait reprocher à M. Ingram d'indiquer trop peu les solutions possibles à tous ces problèmes qu'il soulève. Sans doute comme laïque veut-il laisser la parole aux docteurs.

C. A. B.

LEMAN, A. — L'ÉGLISE DANS LES TEMPS MODERNES. — Paris, Bloud et Gay. — 1928. — 19 × 12. — 199 p. — Br. : fr. 10. — *Collection.* : Bibl. cath. des sciences relig.

Dans quelques tableaux précis et saisissants, l'A. de cette histoire moderne de l'Église, retrace la crise de la Renaissance, les causes et le développement de la révolte protestante. Bientôt l'Église entreprend par ses propres forces une œuvre admirable de restauration catholique dans la foi, la discipline et les mœurs. Elle n'a pas trop de son énergie renouvelée pour repouser, dès le XVII[e] siècle, l'assaut concerté du philosophisme, du jansénisme et du gallicanisme.

En mentionnant le retour de plusieurs Églises orientales à l'unité catholique, l'A. eut bien fait, à notre avis, de signaler pareillement la réunion des diocèses byzantino-roumains de Transsylvanie sous Léopold I[er] d'Autriche, et surtout l'union du patriarcat melkite d'Antioche, union qui fut préparée au XVII[e] siècle, et réalisée dans les années 1716 à 1724, par les patriarches Cyrille V et Cyrille VI. (Cf. C. KOROLEVSKIJ, *Antioche* dans le *Dict. hist. géogr. ecclés.*, t. I, c. 635 et sv.)

Le retour des Jacobites syriens s'effectua, non pas par le patriarche Syméon, mais, au XVI[e] siècle, par le patriarche André Akidjar, et — d'une façon définitive — sous son successeur, Michel Jaroûé, en 1781. (cf. P. Dhib., *Maronite (Église)* dans le *Dict. hist. géogr. ecclés.*, t. X, c. 118 sv. ; compar. F. MOURRET, *Hist. gén. de l'Église*, t. VI, p. 536 et sv.).

Dom A. DE VOS.

POURRAT, P. — LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE.— t. IV. Les Temps modernes. 2[e] Partie. Du Jansénisme à nos jours. — Paris, Gabalda. — 1928. — 3[e] éd. — 18.5 × 12. — XII-672 p. — Br. : fr. 25.

M. Pourrat a le mérite et le tort d'avoir écrit « la première histoire générale de la spiritualité ». Le mérite est réel, et il n'y a personne qui ne le reconnaît : l'ouvrage a frayé le chemin ; pour n'être point parfait, il n'en rendra pas moins des réels services aux chercheurs qui viennent après. — Mais le tort ? Eh bien oui : il y a, nous semble-t-il, un danger réel à trop isoler la « spiritualité ». Pas plus que dans la réalité de la vie individuelle, la « spiritualité » ne subiste à part et ne se distingue aisément dans le système et le développement des faits religieux. Un exposé systématique de la « science spirituelle » — ce qui est plus qu'une discipline purement descriptive (des phénomènes mystiques p. ex.) ou qu'un simple recueil de recettes pratiques — ne peut que perdre à être séparé de la morale générale, science de la finalité, et partant de la perfection humaine, qui n'est elle-même d'ailleurs qu'un aspect de la métaphysique (étude de la causalité finale exercée par l'Être premier sur le monde des créatures libres). De même, semble-t-il, un exposé historique de la spiritualité ne gagne pas à être détaché de l'étude générale de l'évolution de la pensée et de la vie religieuses. Si les nécessités scientifiques exigent pareil « morcelage », il incombe au spécialiste, sous peine à ne plus comprendre son propre domaine, de rattacher continuellement les faits qu'il étudie à l'ensemble réel d'où il les a retirés. Telle doctrine, telle tendance « spirituelle » ne se comprend bien que replacé dans le cadre général des courants religieux, philosophiques et théologiques de l'époque. On ne trouve pas assez dans l'ouvrage de M. Pourrat ces vues d'ensemble, ces rapprochements lumineux, ces brillantes synthèses qui seules donnent leur véritable sens aux faits isolés et aux doctrines un peu disparates et fragmentaires. On a, à lire ce livre, parfois l'impression que la « spiritualité » est un champ très limité, où on se trouverait bien vite à l'étroit.

Une conclusion s'impose à l'esprit en déposant ce livre consciencieux. Que nous sommes loins de cette ligne tout unie et uniformément montante, qui, à entendre d'aucuns, représenterait le progrès continuel et nécessaire de la spiritualité catholique ! Ici comme ailleurs dans l'histoire de l'Église de Dieu, il y a des hauts et des bas, des progrès et des reculs,des gains et des pertes. Ce qui frappe le plus durant cette dernière période, qui fait l'objet du présent volume, c'est la déficience d'une métaphysique solide. Cela n'a pas pu aller évidemment sans entraîner des réels dangers et de lamentables lacunes, quand il s'agissait p. ex. d'aborder des problèmes ardus comme celui de l'amour pur, où l'intuition et l'analyse psychologique ne peuvent suppléer complètement au défaut de réflexion philosophique. Mais, comme l'a fait remarquer quelque part M. Maritain, ce n'était pas à l'époque où les « méthodes courtes et faciles » deviennent à la mode (aussi dans l'ordre de la vie spirituelle), que l'on pouvait s'attendre à un renouveau de la pensée métaphysique.

Qu'il nous soit permis enfin de regretter ici le caractère exclusivement

latin(1) de cette spiritualité catholique moderne dont M. Pourrat nous trace un si fidèle tableau. Le contact avec l'Église grecque et avec l'optimisme radieux de sa spiritualité eut pu contrebalancer efficacement ce qu'il y avait de trop pessimiste dans l'augustinisme exclusif du XVII[e] siècle français, et son « panchristisme » aurait pu relâcher peut-être ce qu'il y a de trop tendu dans ce « sublime et redoutable tête-à-tête de l'âme avec son Dieu », où, depuis Augustin, nous avons, en Occident, la tendance à nous absorber. Et que n'aurait pas gagné en ampleur, en profondeur, en universalisme cette vie catholique si elle avait été vécue ailleurs encore que dans les seules contrées latines !

Dom G. LAPORTA.

LE CAROU, P. A. — L'OFFICE DIVIN CHEZ LES FRÈRES MINEURS AU XIII[e] SIÈCLE. SON ORIGINE. SA DESTINÉE. — Paris. Lethielleux. — 1928. — 25 × 16. — XXXVI-222 p. — Br : fr. 35.

---

(1) A quelques exceptions près... tel Newman, dont la mentalité anglaise scandalisait d'ailleurs fortement beaucoup de ses confrères ! A propos de la réponse à l'*Eirinicon* de Pusey, où Newman avait admirablement défendu la dévotion catholique envers la mère de Dieu, Mgr. Talbot écrit au cardinal Manning : « J'ai lu la lettre de Newman à Pusey. L'argument patristique est admirable et irréfutable, mais il n'y a là rien de nouveau. L'introduction et quelques autres passages sont détestables... Ils sont très *uncatholic* et *unchristian*... *Tout anglais est naturellement antiromain*. Être romain exige d'un Anglais un réel effort. Le docteur Newman est plus Anglais que les Anglais. *Il faut écraser son esprit.* » Et Manning de répondre : « Ce que vous écrivez sur le Dr Newman, est vrai. Qu'il le sache ou non, il est devenu le centre de ceux qui soutiennent des opinions basses (*who hold low views*) sur le Saint-Siège, qui sont antiromains, froids et silencieux, pour ne rien dire de plus, sur le pouvoir temporel, nationaux, anglais, *critiques des dévotions catholiques*, et se tiennent toujours du côté minimisant (*on the lower side*)... C'est le vieux ton anglican, patristique, littéraire d'Oxford, transplanté dans l'Église. Il se donne le genre de répudier les *exagérations*, *les dévotions étrangères*, l'ultramontanisme, les sympathies antinationales. En un mot, c'est un catholicisme mondain. Ward et Faber peuvent exagérer, mais ils sont mille fois plus près de l'esprit du Saint-Siège que ceux qui les combattent. Entre ces derniers et nous il y a une bien plus grande distance qu'entre eux et Pusey... La chose qui nous sauvera des *low views* sur *la mère de Dieu* et le vicaire de Notre-Seigneur, c'est le million d'Irlandais qui sont en Angleterre, et la sympathie des catholiques d'Irlande. Ceux-ci sont gagnés à quiconque atteint *la note extrême* en parlant de ces deux grandes vérités. » (PURCELL, *Life of Manning*, t. II, p. 322. — cf. THUREAU-DANGIN, *La renaissance catholique en Angleterre au XIX[e] siècle*, t. III, p. 77-79).

Les liturgistes sont unanimes à fixer au XIIIe siècle un tournant des plus importants dans l'évolution du bréviaire romain. L'événement qui le détermina fut la décision de la *Regula secunda* de S. François enjoignant aux Frères mineurs de réciter désormais l'office « secundum consuetudinem sanctae romanae Ecclesiae », c'est-à-dire de la Curie romaine.

Considérée par les uns comme bienfaisante, cette réforme capitale fut jugée moins favorablement par d'autres qui, naturellement, accusaient volontiers les franciscains des conséquences, à leur sens néfastes, de cette décision. A s'en tenir aux assertions de Raoul de Tongres qui, au XIVe siècle, avait dénoncé en termes assez violents les méfaits de ce changement, ce furent les derniers qui semblaient avoir raison.

Le P. Le Carou dans sa dissertation doctorale entreprend de rectifier ce jugement. Lui-même énonce ainsi le résultat de son enquête : « L'office des frères mineurs au XIIIe siècle n'est autre que l'office de la basilique du Latran au XIIe siècle, modernisé par la Curie romaine dans le courant de ce même XIIe siècle. » Pour établir cette thèse il s'appuie surtout sur trois documents : le codex Ste-Anne, bréviaire franciscain reposant au couvent Ste-Anne à Munich et que le R. P. date avec vraisemblance de 1227 ; un *Ceremoniale ord. min. vetustissimum seu ordinationes divini officii*, datant des approches de 1260 ; enfin l'*Ordo officiorum Ecclesiae Lateranensis a Bernhardo, cardinali et lateranensis eccl. Priori*, édité par L. Fischer dans les *Historische Forschungen und Quellen* en 1916.

Après une comparaison minutieuse d'une semaine type du bréviaire franciscain à la semaine correspondante de l'*Ordo* du Latran, l'A. conclut à une dépendance du premier document vis-à-vis du second. Cette dépendance se manifeste dans le calendrier, l'ordonnance de l'office, le contenu des leçons. Le fonds de l'office est le même de part et d'autre. Il y a cependant des divergences. D'abord celles qui portent sur la forme : les franciscains introduisent l'hymne à toutes les heures, le capitule aux laudes et aux vêpres, les intermèdes entre la psalmodie et les lectures des nocturnes, le psautier gallican. Ensuite les divergences plus importantes qui affectent l'esprit même du bréviaire et dénotent une mentalité nouvelle : le dimanche perd de son honneur et de sa considération, les lectures sont abrégées, le sanctoral empiète sur le temporal. Ces dernières, on en conviendra, sont assez graves. Il reste cependant que la ressemblance entre les deux offices est frappante et le P. Le Carou a raison sans aucun doute de conclure à une dépendance. Il a tort cependant d'appeler cette dépendance immédiate, ne pouvant prouver ce point. Il doit y avoir eu au moins un intermédiaire.

L'A. décrit ensuite la destinée de cet office franciscain : son adoption et son unification (1223-1280), son utilisation (1280-1568) — lisez : son développement dans le sens des divergences de la seconde catégorie citées plus haut, — enfin ses conquêtes. « La liturgie franciscaine est devenue la liturgie romaine », « les franciscains sont devenus les mission-

naires du bréviaire romain à travers toute la catholicité... Ce fut leur bréviaire que Pie V imposa en 1568 à tous les diocèses. »

Telle est la thèse. Quelle est sa valeur ?

D'abord au point de vue de la documentation il y a une grave lacune. Faute de témoins intermédiaires le R. P. est forcé de comparer l'*Ordo* du Latran écrit en 1143 avec le bréviaire de 1223, et même, en partie, avec ce bréviaire tel qu'il était en 1260, c'est-à-dire après les réformes introduites par Aimon de Faversham et qui semblent bien avoir été plus profondes que le P. LE CAROU ne le dit. (Il est d'ailleurs peu explicite et très rapide sur tout ce qui s'est passé au courant du XIIIe siècle.) Le terme moyen de sa comparaison lui fait défaut, à savoir l'office de la Curie, car c'est celui-là que les fils de S. François ont adopté. Or M. ANDRIEU a signalé précisément l'existence d'un ms. de cet office. C'est le cod. lat. 4162 A. de la Bibliothèque nationale (ancien Colbertinus 2257).

Quant à sa critique des jugements de Raoul de Tongres, nous ferons remarquer que Raoul écrit à la fin du XIVe siècle, époque à laquelle les principes nouveaux, introduits par la Curie ou par les franciscains, nous ne savons, avaient déjà produit leur effet. Car, d'après les tableaux du R. P. lui-même, il y eut au XVe siècle chez les Mineurs 232 fêtes à neuf leçons contre 156 au Latran au XIIe siècle ; 133 jours fériés contre 164 au Latran. En tenant compte des lois de l'occurrence des fêtes et des principes différents qui la règlent, l'écart entre l'office ferial et sanctoral s'accroît encore sensiblement. Pour l'essentiel de ses reproches Raoul de Tongres n'exagère donc pas tellement et les réponses du R. P. sont plutôt faibles. Aussi bien il appert nettement de ce rapprochement que c'est la mentalité des deux époques qui a changé ou tend à se modifier. Il serait intéressant de savoir pourquoi et sous quelles influences.

Il y a, nous semble-t-il, une certaine équivoque aussi dans le terme « office romain ». Certes ce vocable a deux significations : « office né à Rome, enfant de l'Église romaine » (l'Église-mère), ou bien « office approuvé et usité par le pape ». Il est clair que pour un liturgiste-historien, parlant des usages romains, c'est le premier sens qui se présente d'abord. Le R. P. n'est il pas ici un peu victime d'une confusion ? Il traite le bréviaire franciscain, filiale directe pour lui de l'office du Latran, de bréviaire « de pure origine romaine » (*Préface*) ; ailleurs il parle des « textes de la plus authentique tradition romaine » (p. 219). Cependant il n'ignore pas que l'office du Latran a lui aussi subi des influences non romaines ou estime-t-il que celui-là seul n'a pas la caractéristique de la liturgie occidentale des IX-XIIe siècles, c'est-à-dire « d'être un mélange curieux de textes romains et de textes de provenance gallicane ou franque » ? Il ne suffit tout de même pas qu'un usage soit accepté à Rome pour qu'il soit d'origine romaine ou devienne une « tradition » romaine. Or, beaucoup des surcharges de l'office choral comme l'office des défunts, les psaumes graduels, etc. ne sont « romains », pensons-nous, que dans ce sens diminué qu'ils ont fini par être admis aussi à Rome.

Ainsi il s'avère, que là encore les liturgistes n'avaient pas tort en opposant ces ajoutes à la ligne sobre et sévère de « l'ancien office romain ». Quelle que soit leur origine, ce ne sont certainement pas elles qui ont le plus collaboré à introduire et développer la piété liturgique et l'estime du bréviaire.

Il est clair aussi que l'affirmation finale du R. P. d'après laquelle Pie V aurait imposé à toute la chrétienté le bréviaire franciscain, est un peu trop catégorique, puisque, avant de l'imposer, ce Pape avait fait œuvre utile de réforme et de simplification. Par ailleurs on ne peut qu'admirer le rôle vraiment unique que l'ordre franciscain a joué dans ce domaine et l'effort continu de ses supérieurs pour maintenir profonde et intacte l'estime et la pratique de la vie chorale.

De même on ne peut qu'applaudir à la belle étude du P. Le Carou qui a révélé et solidement démontré un des points d'attache de notre liturgie actuelle avec l'ancienne liturgie romaine. Il est regrettable que sa trouvaille, car c'en est une, l'ait enthousiasmé au point que dans la conclusion de son livre il ait glissé quelques phrases qui dépassent ses prémisses et qui contrastent avec la sage modération et les fines nuances dans l'expression qu'on retrouve à chaque page de son ouvrage. Car, à part quelques remarques d'ordre mystique ou allégorique, à part quelques généralisations hâtives, ce travail est un modèle de patiente analyse et de sobre déduction. Si l'on regrette de ne pas pouvoir en accepter toutes les conclusions, on est heureux cependant de voir s'ouvrir de nouvelles perspectives sur l'histoire du bréviaire. Nous n'aurions pas insisté sur cette étude comme nous l'avons fait, si nous n'étions convaincus qu'elle est appelée à préciser plusieurs points encore mal éclairés. Nul autre, mieux que le R. P. lui-même, est capable de continuer et de mener à bon terme ce travail.

Dom A. Robeyns.

HOFMEISTER, P. PHILIPP. — MITRA UND STAB DER WIRKLICHEN PRAELATEN OHNE BISCHOEFLICHEN CHARAKTER. — Stuttgart, Enke. — 1928. — 23 × 15. — X-132 p. — Br. ; M. 11.

Cette étude est une présentation consciencieuse des données principales sur l'histoire et la législation ecclésiastique du pontificalisme des prélats mineurs. La documentation de l'A. est abondante mais laisse parfois à désirer. On ne trouve ici par exemple aucune mention des crosses voilées et de l'abus qu'ont eu certains d'omettre ce voile de modestie, ni du privilège de bénir pontificalement, accordé pour la première fois à un abbé par Sixte IV. La patrologie non plus n'a pas rendu toutes les richesses qu'elle détient. Ainsi par exemple Rupert de Deutz n'a pas été exploité (*P. L.*, t. CLXX, c. 527-530), et bien qu'on nous cite Pierre de Blois et S. Bernard, le lecteur ne soupçonnerait ni le rire rabelaisien de

l'un, ni le froid mépris de l'autre (*P.L.*, t. CCVII, c. 283; t. CLXXXII, c. 832-833). Les études modernes les plus intéressantes peut-être que nous ayons vues ne sont pas citées, p. ex. : L. GROMIER dans *Questions Liturgiques et Paroissiales*, t. IX, 1924, p. 116.

Nous aurions aimé une histoire plus suivie du développement de plus en plus démesuré des privilèges abbatiaux — y compris peut-être celui de conférer les ordres majeurs ; de l'échec définitif de ces efforts au Concile de Trente qui restreignit ce privilège d'ordination aux ordres mineurs et aux seuls sujets des abbés ; enfin du retour décidé en arrière sous Alexandre VII qui limita l'usage des pontificaux à trois fêtes par an. Finalement on aurait attendu une étude du mouvement qui reprend, et qui suscite de nouvelles répressions de la part de Grégoire XVI, dans la querelle entre dom Guéranger et son Ordinaire, Mgr Bouvier, évêque du Mans.

Il est intéressant de voir formulées ici les limitations des pouvoirs pontificaux dont quelques-unes, par exemple la défense de donner la bénédiction *in via*, ne sont pas toujours observées. La calotte noire également, sauf pour l'usage qu'en peuvent faire tous les moines, ne semble pas être parmi les *pontificalia* approuvés. L'interprétation que donne l'A. du canon 625, où il est fait mention d'un *pileolo violaceo*, nous paraît exagérée et fausse. Parce que le P. Abbé Primat et les Abbés Présidents ont le droit de porter la *cappa magna*, l'un dans tout l'Ordre, les autres dans les maisons de leur congrégation, l'A. voudrait aussi leur accorder, à l'instar des archevêques, le droit de pontifier dans la même mesure. Il est cependant assez clair que les droits des abbés ne peuvent être conçus en aucune façon comme assimilables à ceux des évêques.

Dom Hofmeister reconnaît que les abbés du moyen âge ont parfois usurpé les honneurs pontificaux. A ce point de vue il est utile de remarquer que dom Chamard n'a pas plus raison ici que dans la querelle de l'apostolicité des Églises de France. Il n'est cependant pas nécessaire aujourd'hui de le réfuter ; ses écrits de circonstance sont à l'heure où nous sommes oubliés ou ils devraient l'être.

Tout en faisant remarquer que les abbés temporaires de Ste-Justine obtinrent finalement d'Eugène IV les mêmes privilèges que les abbés perpétuels, l'A. semble ignorer qu'il y a des abbés temporaires encore aujourd'hui, en Angleterre, qui reçoivent la bénédiction abbatiale.

On aurait eu une vue plus claire de l'ensemble si on avait distingué nettement les différentes espèces d'abbés et leurs pouvoirs respectifs : archi-abbés, abbés séculiers, réguliers, mitrés et non-mitrés, chevaliers, commendataires, titulaires, démissionnaires (sans titre), présidents, primats, provinciaux, généraux, et finalement les abbés coadjuteurs. De quelques-unes de ces catégories l'auteur ne dit mot.

La partie la plus originale de ce livre nous a paru l'*excursus* sur l'oraison pour un abbé défunt. Il y est établi que tard dans le moyen âge on commence à prier pour un abbé comme pour un évêque *pontificali dignitate*, au lieu du *sacerdotali dignitate* d'usage pour un simple prêtre. La Con-

grégation de Bursfeld a toujours rejeté cette appellation comme tant d'autres *pontificalia*. La première et peut-être la dernière fois que cette prière paraît en Allemagne est dans le Bréviaire de Beuron de 1884. Le Bréviaire de la Congrégation anglaise portait toujours la leçon *sacerdotali* ; c'est celle qui paraît dans le nouveau bréviaire de 1925 portant l'*imprimatur* du P. Abbé Primat. Comme le Missel Romain prescrit la leçon *sacerdotali* pour un Cardinal Prêtre, qui a plus de dignité pontificale qu'un abbé, le changement s'imposait.

Dom A. Bolton.

THIBAUT, RAYMOND. — UN MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE : DOM COLUMBA MARMION, ABBÉ DE MAREDSOUS (1858-1923). — Abbaye de Maredsous. — 1929. — 19,5 × 13. — XII-556 p. — Br. : fr. 20.

Presque tous ceux qui, dans n'importe quel pays, s'intéressent à l'ascèse et à la vie spirituelle connaissent le nom de dom Marmion pour avoir lu ou vu citer ses remarquables synthèses doctrinales : *Le Christ, vie de l'âme, Le Christ dans ses mystères, Le Christ idéal du moine*. Ces ouvrages, dont le premier a paru pendant la guerre, ont atteint très vite de très fort tirages, et furent traduits dans presque toutes les langues européennes. Des pourparlers ont même été engagés plusieurs fois au sujet d'une traduction russe du premier volume, et il n'est pas impossible que cela ne se réalise un jour. La raison du succès des livres de dom Marmion vient de la solidité de la doctrine, entièrement puisée dans l'Écriture et chez S. Paul particulièrement, de la largeur et de l'amplitude dans l'exposé des grands mystères chrétiens, enfin de la puissance d'esprit synthétique de l'auteur, dont la manière rappelle en plus d'un point celle des Pères de l'Église. Ceux qui, au sein de l'Église catholique, ont été en relation au cours de ces dernières années avec des membres des chrétientés orientales désireux de connaître quelque spécimen bienfaisant de notre littérature ascétique, ont fréquemment porté leur choix sur les ouvrages de dom Marmion. Toujours — celui qui écrit ces lignes parle d'expérience — le bienfait de cette lecture a été énorme,et a aidé à plus de compréhension mutuelle, et à un peu plus de rapprochement. Sur le terrain commun des grands principes dogmatiques, l'union peut s'amorcer en beaucoup de points, et les ouvrages de dom Marmion se recommandent d'eux-mêmes : ils ne portent en aucune manière l'empreinte d'un particularisme étroit et laissent l'impression la plus sereine.

Le volume qui est publié aujourd'hui vient compléter, dans son genre, la série des ouvrages ascétiques.Plutôt qu'une biographie détaillée — c'eût été trop tôt de narrer par le menu l'existence de ce grand moine, décédé depuis sept ans à peine — c'est la relation de la vie spirituelle d'une âme très unie à Dieu, d'après des notes personnelles et des lettres, qui nous est livrée ici. On y retrouve les ascensions de l'âme, s'avançant peu à peu

sous la conduite de l'Esprit-Saint et par la pratique de l'humilité, dans la pénétration des grands mystères du Christ, et d'où sont sortis les lumineux exposés de doctrine. Le récit de cette vie illustre singulièrement les ouvrages spirituels et fait pénétrer le lecteur jusqu'en leurs dernières raisons. On sera d'autant plus rassuré sur la valeur du livre ici présenté quand l'on saura que son auteur, D. R. Thibaut, a été le bras droit de dom Marmion dans la rédaction de ses ouvrages. La trilogie du Christ de dom Marmion est, en effet, l'arrangement de conférences spirituelles du moine théologien, dont la plupart n'ont été écrites que par des auditeurs. D. Thibaut a entrepris de recueillir ces discours distribués à beaucoup d'auditoires très variés, et de les agencer harmonieusement sous la haute direction du conférencier. Sans l'auteur du présent ouvrage, aucun livre de dom Marmion n'aurait vu le jour. On comprend donc que, d'avoir travaillé pendant des années à amasser des fragments de doctrine, il ait eu l'occasion de pénétrer jusque dans son fond l'âme de son maître. Si, à l'aide de ses notes spirituelles privées et de sa correspondance, il a reconstitué les éléments de cette vie intérieure, le lecteur peut avoir confiance : peu de biographes en effet ont eu l'avantage de connaître leur héros aussi bien que lui.

Pour ceux qui désireraient ici quelques détails concrets sur la personne de dom Marmion, citons les faits suivants. Irlandais d'origine, étudiant en théologie dans son pays tout d'abord, puis à Rome, dom Marmion exerça pendant plusieurs années le ministère sacerdotal et l'enseignement ecclésiastique dans sa terre natale. Il vint frapper au monastère bénédictin de Maredsous, en Belgique, en 1881 et y demeura jusqu'en 1899, date à laquelle il fut désigné à la charge de prieur dans la nouvelle abbaye du Mont-César à Louvain. C'est au cours des dix années qu'il passa dans ce monastère, qu'il eut l'occasion d'être apprécié comme théologien de marque et directeur de conscience. Ami personnel du grand Cardinal Mercier — tout un chapitre est consacré aux relations de ces deux âmes d'élite — dom Marmion est mort trop tôt pour voir l'efflorescence du mouvement unioniste d'après guerre. Nul doute qu'il s'y fût extrêmement intéressé. Il possédait une connaissance profonde des théologies protestantes, et avait eu maintes fois l'occasion d'exercer un apostolat utile, auprès des dissidents, ce qu'il le fit toujours avec un grand respect des âmes et un grand amour (v. p. 249). En 1909, dom Marmion fut élu abbé de Maredsous, son monastère de profession. Il y eut à passer les heures pénibles de la guerre, et sa santé, altérée par les tracas et les émotions, ne put résister longtemps. Il mourut à Maredsous, en janvier 1923, laissant l'inoubliable souvenir d'un père très aimant et d'une âme très unie à Dieu. Nous engageons nos lecteurs à lire cet édifiant récit.

D. O. R.

ROSA. — SAINT ANSELME DE CANTORBÉRY. LA VIE ET L'AME DU SAINT. Adaptation française. — Paris, Lethiel-

leux. — 1929. — 19 × 12. — 342 p. — Rel. : fr. 15. — *Collection* « *Pax* », vol. XXX.

En présentant ce travail que le vénérable directeur de la *Civiltà cattolica*, compatriote de saint Anselme, publia en 1909, à l'occasion du huitième centenaire du saint docteur, la Collection « Pax » nous avertit que l'on a remanié un peu l'ouvrage pour l'adapter aux besoins et aux préoccupations actuelles. De même, pour intéresser davantage le public français, on insiste un peu plus sur les trente années que passa le saint à l'abbaye du Bec en Normandie.

Après quelques pages sur l'enfance, l'adolescence, la crise morale et les années de vie aventureuse, on nous présente tour à tour en saint Anselme l'étudiant, le moine, le supérieur, l'éducateur, le maître, le précurseur de la scolastique, l'ami, l'apôtre, l'évêque élu et les diverses circonstances de son épiscopat : persécutions, exil, triomphe final sur les puissances du siècle, disposées à asservir l'Église d'Angleterre et à la séparer du Pontife romain ; enfin, dans un chapître final, le saint.

Cette simple énumération suffit à montrer le souci qu'on a eu d'étudier la psychologie du héros, non seulement dans les différentes étapes de sa vie, mais encore sous les différents points de vue d'où l'on peut juger ses actions. D'aucuns sans doute auraient préféré un peu moins d'analyse. Le récit des faits dans l'ordre chronologique eut peut-être été plus vivant ; il semble un peu artificiel de séparer la psychologie du supérieur de celle de l'éducateur, de l'ami, de l'apôtre, d'autant plus que ces diverses activités s'exercent sur les mêmes individus.

Par contre les derniers chapitres se lisent avec grand intérêt ; la fermeté, la prudence, la charité et surtout la patience du saint nous sont peintes avec beaucoup de relief dans sa résistance aux deux rois Guillaume II le Roux et Henri Beauclerc, dans son souci constant de maintenir son Église en communion avec le successeur de Pierre, quoiqu'il lui en coutât et malgré les défaillances et la lâcheté de ses frères dans l'épiscopat. Tout cela d'ailleurs n'exclut pas qu'il ait défendu avec un soin jaloux les privilèges hérités de ses prédécesseurs comme primats d'Angleterre sur le siège de Cantorbéry. Le dernier chapitre nous le montre fidèle disciple de saint Benoît, s'élevant peu à peu jusqu'à la perfection et l'héroïsme dans la vertu.

On ne peut pas passer sous silence les quelques notes sur le précurseur de la scolastique, où la théologie du saint est mise dans son cadre historique et est présentée parallèlement avec les idées de son temps ; on y montre dans quel esprit il faut lire le saint docteur pour bien le comprendre et tirer parti de ses écrits. On eut souhaité y trouver quelques pages de plus sur la controverse avec les Grecs. Est-ce là un de ces « points de vue spéciaux » dont parle la préface du livre, et qui ne seraient lus par certains qu'avec « ennui et fatigue » ?

Dans son ensemble, tel qu'il se présente, le livre est vraiment édifiant

et capable d'aider les âmes sur le chemin de la perfection. Il intéressera les étudiants en théologie auxquels il révèlera, en retraçant la vie d'un saint et d'un homme de science du XI[e] siècle, une époque théologique qui n'est certainement pas connue autant qu'elle mériterait de l'être.

D. A. H.

BYRNE, ETHNA. — BOURDALOUE MORALISTE. — Paris, Beauchesne. — 1929. — 23 × 14. — 504 p.

Pour tracer le portrait de Bourdaloue moraliste, l'auteur s'attache à montrer que sa prédication est spécifiquement jésuite, gardant l'empreinte ineffaçable des *Exercices spirituels* de saint Ignace. Cette étude est précédée d'un chapitre sur la race, la famille, le milieu du prédicateur. L'auteur étudie encore les prédécesseurs, les contemporains et les successeurs de Bourdaloue dans la chaire, pour nous dire les changements qu'il apporta à la prédication morale, et l'influence qu'il exerça sur ses contemporains et ses successeurs. Un examen de sa morale tant descriptive qu'impérative en démontre la valeur et l'actualité. Bourdaloue est le grand prédicateur du devoir : par là, tout en faisant écho à la grande spiritualité ancienne, il est très moderne et nous le lirons toujours avec profit.

DOM F. DE WYELS.

PUBLICATIONS BRIÈVEMENT ANNONCÉES

DE MEESTER, PLACIDO. — CATECHISMO LITURGICO DEL RITO BIZANTINO... — Pompei, Scuola Tip. Pontif. — 1929. — 15.5 × 10. — 78 p.

L'auteur a réussi à condenser dans un opuscule aussi restreint, composé pour l'usage des écoles et des fidèles du diocèse italo-albanais de Lungro, une matière très abondante. Il a eu l'heureuse idée de donner l'explication mystique de plusieurs cérémonies et de justifier leurs divergences d'avec celles du rit romain. On peut considérer ce petit catéchisme comme un modèle du genre.

JOLIVET, RÉGIS. — LA NOTION DE SUBSTANCE. — Paris, Beauchesne. — 1929. — 23 × 14.5. — 338 p. — Br. : fr. 50. *Collection* : Bibl. des Archives de Philosophie.

La notion de substance, une des plus fondamentales de l'esprit humain, peut généralement servir de mesure de contrôle et de point de comparai-

son entre les différents systèmes philosophiques. C'est ainsi que l'a mise en œuvre M. Jolivet ; il étudie la manière dont ont conçu la substance la plupart des grands philosophes, depuis Aristote et les scolastiques jusque dans la variété des doctrines contemporaines (Lachelier, Hamelin, Bergson). De cette enquête, il conclut que « ce que la philosophie exige, c'est avant tout le retour au réel ». Aucun philosophe catholique n'y contredira. Mais tous souscriront-ils à des phrases comme celles-ci : « Aristote est réaliste, en tant qu'il admet la réalité de l'être substantiel ; mais privé de l'idée de création, son réalisme tend vers l'idéalisme phénoméniste, comme vers sa limite » ? L'opposition entre S. Thomas et Aristote est certainement, sur ce point, trop grande dans la pensée de l'A. D'ailleurs, son livre ne manque pas de bonnes qualités, et il entre dans la série des bons ouvrages qui paraissent dans la *Bibliothèque des archives de philosophie.*

CARRÈRE, JEAN. — TRIUMFUL PAPALITATII. Trad. de Societatea « Sf. Joan Gura de Aur » Oradea. — Oradea, Tip. Romaneâscă. — 1929. — 20 × 12,5. — 304 p.

M. l'abbé Tautu, professeur au Séminaire catholique roumain de rit oriental à Oradea, présente à ses compatriotes une élégante traduction du livre de Jean Carrère. Il donne en appendice une étude sur la solution de la question romaine et la traduction des pièces officielles passées entre le Vatican et le gouvernement italien.

A. E. — MOI POUT. (Ma voie). — Paris. — 1928. — 21 × 13,5. — 16 p.

Histoire de la conversion d'une dame appartenant à l'aristocratie russe.

SVIETLY POUT. (La voie lumineuse). — Vilno, Beker. — (1928). — 24 × 16,5. — 40 p.

Recueil édité à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de son Éminence Mgr Théodose, archevêque orthodoxe de Vilno et Lidy.

D'OKOLO-KOULAK, ANT. — KOSCIOL W ROSJI. — Cracovie. Éditions des R. P. Jésuites. — 1928. — 18,5 × 12. — 40 p., 21 illustrations. — *Collection* : Sprawy misyjne, Sér. 1, n. 8.

Dans cette petite brochure, Mgr d'O., vicaire général de l'archevêque latin de Mohilev, actuellement réfugié à Varsovie, donne un aperçu de l'histoire de l'Église catholique latine russe et des souffrances qu'elle a eu à endurer depuis la révolution bolchéviste.

OBEDIENCE. A PLEA FOR CATHOLIC ORDER. An Open Letter to the Right Reverend and Right Honourable the Lord Bishop of London. — Sine loco, sine die. — 20 × 13. — 11 p. — Br. : 6 d.

Une plaidoirie anglicane en faveur du culte de la Sainte Réserve.

BECQUET, THOMAS. — SAGESSE DE VIE, LES FONDEMENTS D'UNE VIE PLEINE SELON L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE. — Paris, Beauchesne. — 1929. — 19 × 13. — 134 p. — Br. : fr. 12.00. — *Collection* : Études philosophiques et religieuses.

Nous sommes persuadés que ce petit livre recevra un bon accueil auprès de toutes les âmes affamées de Dieu et assoiffées de vérité, qui désirent apprendre comment elles doivent mener leur vie. Il leur offre des conseils d'une grande lumière spirituelle. Nous souhaitons qu'à des moments tranquilles ou aux temps de retraite beaucoup viendront s'instruire à cette école de sagesse.

BECQUET, THOMAS. — LE CATHOLICISME EN IRLANDE. — Liége, La Pensée catholique. — 1929. — 17,5 × 12,5. — 54 p. — *Collection* : Études religieuses, 217 — 218.

Exposé bref et synthétique de la situation du catholicisme dans un pays que l'A. connaît bien. Sans avoir l'aridité d'une statistique, cette brochure décrit, chiffres à l'appui, l'état de l'Église dans l'éducation et les œuvres de tout genre.

LUDOVIC DE BESSE. — LA SCIENCE DU PATER. — — Paris, Société et Librairie S. François d'Assise. — 1929. — Nouv. édit. — 18,5 × 12. — XV - 392 p. — *Collection* : « Il Poverello ». Sér. I, 43.

Après une première partie sur la Paternité divine, sa réalité, sa nature et la piété qu'elle doit nous inspirer, l'A. commente dans une seconde partie chacune des sept demandes.

GEREST, RÉGIS G. — TERUG NAAR HUIS. Overzicht van het geestelijk leven. Vertaald door L. Kramer, O. P. — Antwerpen, Geloofsverdediging. — 1928. — 18,5 × 12.5. — 312 p. — Br. : 15 fr. — *Collection* : Vita Vera. I.

Traduction flamande du « Memorial de la Vie spirituelle » du P. Gerest.

S. THOMAS VAN AQUINO. — DE GELUKZALIGHEID DES HEMELS. Vertaald door P. Jac. Vande Vijvere, O. P. — Antwerpen, Geloofsverdediging. — 1929. — 19,5 × 13. — 118 p. — Br. : 7,50. — *Collection* : Vita Vera. II.

Traduction flamande de l'opuscule 56 « De Beatitudine » de saint Thomas d'Aquin, avec une introduction historique du P. G. Meersseman, O. P.

PAUWELS, ETC. — MODERNE KWALEN. XI Geestelijke voordrachten. — Antwerpen, Geloofsverdediging. — 1929. — 21.5 × 14. — 149 p. — Br. : 10 fr.

Série de conférences spirituelles sur les problèmes religieux de notre temps : le laïcisme dans tous les domaines, les lectures, le cinéma, le sport, la mode, la danse, les spéculations de bourse.

CRUYSBERGHS, K. — BOETE. Zes vastenpreeken. — Antwerpen, Geloofsverdediging. — (1929). — 16 × 12. — 87 p. — Br : 7.50 fr.

Six sermons de carême prêchés à l'église de St-Charles à Anvers.

VERMEERSCH, L. — EVANGELIELESSEN. — Antwerpen, Geloofsverdediging. — 1929. — 24 × 16. — 96 p. — Br. : 10 fr.

Manuel pour les instituteurs qui ont à expliquer le texte des Évangiles à l'école primaire.

POELS, H. A. — EEN PROBLEEM. — Antwerpen, Geloofsverdediging. — 1928. — 18 × 12,5. — 69 p. — Br. : 3,50 fr.

Le problème traité ici est celui d'une vie religieuse intense au milieu d'une société déchristianisée. L'orateur a spécialement en vue la situation aux Pays-Bas.

Série de tracts (Godsdienstige en Sociale Trakten) édités par *Geloofsverdediging*, Antwerpen : **KORS, J. B.**, VAN GODS GESLACHT. (1928. N° 4-5.) — **VAN GESTEL EN J. H. GORIS.**, CHRISTUS-KONING EN HET SOCIALE LEVEN. (1929, n° 1). — **MAES**, DE ROMEINSCHE KWESTIE. (1929, n° 2). — **DE MUNNYNCK, MARC**, KULTUUR. (1929, n° 3-4). — **DE VRIES, AUG.**, HET ECONOMISCH LIBERALISME. (1929, n° 5) — **DOCUMENTA-**

TIEDIENST van Geloofsverdediging, DE MISSIEAKTIE DER PROTESTANTEN. (1929, n° 6-7).

THE DAY HOURS OF THE CHURCH... edit. by the Benedictine Nuns of the Abbey... at Stanbrook. — London, Burns, Oates et Washbourne. — 1928. — 4e édit. — 15 × 8,5. — LXXV-1181 p.

Superbe édition, à l'usage des laïcs, du Diurnal réformé par Pie X, avec une introduction de dom Cabrol.

O' CONNELL, J. B. — HOW TO SERVE MASS. — Turnhout, Brepols. — 18 × 12. — 95 p.

Manuel trés détaillé et abondamment illustré à l'usage des prêtres et des servants.

POWER, RICHARD EDWARD. — THE SEAL OF THE SPIRIT. The Rite of Confirmation Newly Translated. — Collegeville, The Liturgical Press. — 1929. — 2e édit. — 13,5 × 9. — 18 p. — Br. : $ 0,05. — *Collection* : Popular Liturgical Library. Ser. II, 4.

POWER, RICHARD EDWARD. — GOD'S HEALING. A New Translation of the Rites of Sacramental Absolution, etc. — Collegeville, The Liturgical Press. — 1929. — 13,5 × 9. — 39 p. — Br. : $ 0,10. — *Collection :* Popular Liturgical Library. Ser. II, 7.

MARXUACH, FRANCISCO. — LA FUNDAMENTAL DIFERENCIA ENTRE DIOS Y LOS DEMAS SERES SEGUN SANTO TOMAS. — Madrid, « Estudios Eclesiasticos ». — 1928. — 24 × 16. — 15 p.

BEAUFORT, P. — A l'AUBE D'UNE VIE. — Paris, Lethielleux. — 1929. — 18 × 12. — 123 p. — Br. : 6 fr.

EHRARD. — TAINE ATHÉE ET MATÉRIALISTE. — Avignon, Aubanel. — 1928. — 14 × 9. — 32 p.

TABLE DES MATIÈRES

I. ARTICLES

II. COMPTES RENDUS ET NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

III. CHRONIQUE

I. EN RUSSIE.

A. L'ÉGLISE PATRIARCALE.

B. RÉACTION RELIGIEUSE.

a) Dans l'Orthodoxie.

b) Les sectes.

C. PROPAGANDE ANTI-RELIGIEUSE.

a) Mouvement de l'opinion.

b) Congrès des bezbojniks.

c) Les faits.

D. LES SOVIETS ET LA RELIGION.

II. A L'ÉTRANGER.

A. L'ÉMIGRATION RUSSE.

CORRIGENDA

p. 289, l. 33	*au lieu de* :	Orthodoxia,	*lire* :	Theologia.
p. 445, l. 39	» :	slavophiles,	» :	adversaires des slavophiles.
p. 446, l. 16	» :	Sinaï,	» :	Sinaia.

p. 625, les deux premières lignes de la page doivent être placées en bas de la page.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)

IRÉNIKON

REVUE DES BÉNÉDICTINS D'AMAY-SUR-MEUSE (BELG.)

(Œuvre Monastique Russe des Bénédictins en Belgique).

Comme son nom l'indique « *Irénikon* », (le pacifique) veut être un messager et un ouvrier de paix, un trait d'union entre les catholiques latins et leurs frères orthodoxes d'Orient, tout particulièrement ceux de la Russie, s'efforçant de faire connaître, respecter et aimer les traditions catholiques communes de l'Orient et de l'Occident, trop souvent ignorées ou oubliées, et collaborant ainsi dès maintenant, sous une forme monastique et bénédictine, au grand-œuvre de l'*Union des Églises*.

Irénikon veut être l'expression d'une grande idée et d'un immense désir, un effort pour la réalisation concrète d'un idéal surnaturel, un écho moderne de la prière sacerdotale du Christ : « Ut unum sint. »

Pour se rapprocher, il faut se connaître ; pour s'aimer, il faut s'estimer.

Irénikon s'efforce de remplir ce programme en publiant des *Articles* sérieux sur les questions théologiques, liturgiques, historiques et artistiques, se rapportant à l'Antiquité chrétienne orientale, et à la Russie religieuse que ces questions soient soulevées en Orient ou ailleurs. Par sa *Revue des Revues* et sa *Bibliographie*. *Irénikon* tient ses lecteurs au courant des principales publications récentes, périodiques ou autres. Enfin, une *Chronique* régulière permet de suivre la vie de l'Orthodoxie russe, en Russie ou à l'étranger.

Irénikon

TOME VI

N° 5 1929 Novembre-Décem

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQ